

J. BARBEY D'AUREVILLY

LES PROPHÈTES DU PASSÉ

[illegible]

J. DE MAISTRE
DE BONALD. — CHATEAUBRIAND
LAMENNAIS
BLANC DE SAINT-BONNET

[illegible] LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS
[VICTOR PALMÉ]
[illegible]

BRUXELLES
[illegible]

[1880]

LES

PROPHÈTES DU PASSÉ

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER



AU MANS (SARTHE)

J. BARBEY D'AUREVILLY

LES PROPHÈTES DU PASSÉ

Id verum quod prius, illud vero adulterum quod posterius. TERTULL.

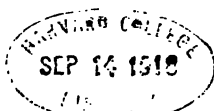


OCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS
VICTOR PALMÉ
Directeur général,
76, rue des Saints-Pères, 76.

BRUXELLES
J. ALBANEL
Directeur de la succursale,
29, rue des Paroissiens, 29.

1880


HARVARD COLLEGE
SEP 14 1918

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

Ceci est un livre de polémique, écrit aux jours des plus tristes combats de ce siècle. L'auteur le publie, tel qu'il parut en 1851. Il n'en a rien retranché ni modifié. A quoi bon ? Les opinions qu'il avait alors sur les philosophies qui dominent le monde et sur les partis révolutionnaires qui l'agitent, sont restées fermes en lui. Elles n'ont pas bougé. Mais elles n'y seraient plus ; il les y aurait exterminées qu'il n'en reproduirait pas moins, sans y changer une seule syllabe, cet écrit, tel qu'il fut d'abord publié.

Voici pourquoi :

L'auteur des *Prophètes*, qui l'est de quelques écrits d'un ton différent, a toujours pensé qu'un écrivain n'a ni le droit ni la puissance, d'ailleurs, d'effacer un mot de ses œuvres. Le passé est irrévocable et on ne cache pas ce qu'on a été autrefois avec ce qu'on est présentement. C'est pitié de jouer à ces cachotteries vaines, car la patte des ennemis, qui veut être une griffe, déchire bientôt tous les voiles de la prudence et met en loques ces précautions et ces habiletés. Un livre publié est un acte accompli, et s'il fut une erreur ou une faute, les *irréparables* fautes ne se rachètent qu'en se confessant... C'est plus pieux ainsi, et c'est aussi plus fier... Selon nous, il faut se présenter au public dans l'intégrité de ses œuvres, si œuvres il y a, comme ceux-là qui vont héroïquement au feu y vont non

pas en *s'effaçant*, mais en présentant toute la carrure de leur poitrine. « Je n'avoue que ceci et je désavoue le reste », est une phrase saltimbanque bien digne de la commode lâcheté des temps actuels. J'en sais une plus noble, et c'est : « J'ai fait tel mauvais livre à telle date, « et le voilà ! »

Certes, Chateaubriand avait bien raison à tous les points de vue, de publier lui-même l'*Essai sur les Révolutions*, et si les notes qu'il attacha à cet ouvrage n'étaient pas si brillamment méprisantes, elles auraient été de trop. La préface, où le livre était jugé d'un mot, suffisait.

L'auteur du livre que voici s'est cru obligé d'écrire ces quelques lignes en tête de l'édition nouvelle qu'il publie. Récemment, on lui a reproché de n'avoir pas toujours été le même homme à toutes les époques de sa vie, ce dont

humblement il convient... Or, quoiqu'il lui soit difficile de ne pas rire *un petit* en voyant les pantins les plus démantibulés de son époque lui faire un crime de n'avoir pas été hier ce qu'il est aujourd'hui, il n'espère point que le comique de la chose ramène au niveau de la vérité ces esprits dont un moraliste disait : « qu'ils ne peuvent s'élever que jusqu'aux idées basses ». Ce n'est pas pour ces sortes de gens qu'il écrit. Les marmousets de la littérature contemporaine ne sont pas plus faits pour comprendre une question de conscience qu'une question de fierté.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Le 20 novembre 1850.

A MADAME

LA BARONNE

ALMAURY DE MAISTRE

MADAME,

Permettez-moi de Vous offrir quelques pages dans lesquelles Votre illustre Parent, — le comte Joseph de Maistre, — tient la première place. Quelle que soit l'incertaine valeur de cet écrit, le meilleur de sa destinée sera de rayonner deux fois du nom que Vous portez, et que Vous, MADAME, avez mis aussi profond dans mon cœur qu'il était haut dans ma pensée.

Laissez-moi donc l'écrire au front de ces médaillons, que je vous dédie, comme un témoignage de ma respectueuse et impérissable amitié.

J'aurais cru peu digne de Vous, MADAME, de Vous dédier un livre moins grave. Chez Vous, est-ce

que la femme du monde ne cache pas la penseuse *Mot que j'aime, car il exprime bien la force de l'esprit de l'homme et la grâce molle de la femme, mais chose si rare, que ce mot-là, je crois, n'est pas français. Et puis, j'avais pour moi les analogies! Il me semblait que vos mains, délicates et puissantes tout à la fois, comme celles de la Muse antique, siéraient à ce livre quand elles en tourneraient les pages, et que ces sérieuses pages, à leur tour, rendraient, en les captivant, plus sérieux et plus beaux ces yeux où le feu profond de l'Intelligence brille toujours, même à travers les sourires et les larmes du Sentiment.*

J.-A. BARBEY D'AUREVILLY.

Paris, 2 janvier 1851.

INTRODUCTION

Quelles que soient les prétentions de la Philosophie, et la force relative des systèmes qu'elle a produits par la tête de ses plus illustres penseurs, elle n'est au fond, quand on y regarde, qu'un grand essai de méthode, incessamment repr i par l'intelligence humaine pour arriver à la Vérité. Pressez, en effet, et tordez cette notion de philosophie, et vous verrez s'il en sortira jamais rien de plus, sous une forme ou sous une autre, qu'une pensée de méthode, un moyen d'investigation supérieure, une tentative de haute stratégie intellectuelle. Seule-

ment, il importe de le reconnaître, dans ce vaste remuement d'idées et d'aperçus qui, de génération en génération, cherchent à s'élever jusqu'au niveau d'un procédé rigoureux et scientifique, les méthodes diverses inventées, — et même celles que l'histoire de la philosophie tient pour des conquêtes, — ne conduisent pas plus à la connaissance de la Vérité absolue, que les expériences philosophiques les mieux faites et les plus triomphantes ne conduisent à la connaissance du principe vital. Arrivé à un certain moment de son effort, à un certain point de sa théorie, l'homme s'achoppe et se brise; et par là, il est démontré qu'entre son intelligence et la Vérité, s'ouvre éternellement un abîme sur lequel son activité peut jeter des ponts plus ou moins hardis, mais dont

la courbe, si bien lancée qu'elle soit par des mains puissantes, s'interrompt toujours à moitié de sa projection. Le sol de l'histoire n'est-il pas jonché de systèmes rompus au plus inextricable de leurs nœuds?... Comme la Vérité est en elle-même, comme elle a, dirait l'École, une existence ontologique, la pensée ne la crée pas plus, quand elle la conçoit, que l'observation ne crée le phénomène qu'elle constate ou qu'elle étudie. Cependant, s'il la manque dans sa plénitude, l'homme, qui a besoin de vérité pour être ce qu'il est, la saisit en fragments par une double appréhension de sa volonté et de son esprit; mais ce n'est point, comme on pourrait le croire, par la virtualité propre de son effort. Au contraire, c'est parce qu'il s'appuie sur autre chose que la force d'individualité

qui émerge de ses facultés. Solidarité presque divine avec le principe de son être! l'homme ne peut toucher à la Vérité s'il n'a déjà été touché par la Vérité. Pour faire le premier pas vers elle, il faut qu'elle soit déjà en lui! Redoublement étrange, implication mystérieuse de la vérité qui est en soi et des aptitudes substantielles de l'homme, on ne voit guère plus avant dans cette profondeur... Créature intelligente et volontaire, mais créature (ce mot-là dit tout), l'homme resterait muré dans les ténèbres de ses facultés, sombre Ugolin d'une tour de la Faim plus cruelle que la Tour de la Faim du Poète, — car il mourrait sans enfants pour se nourrir, c'est-à-dire sans pensée, se dévorant lui-même dans l'angoisse d'une paternité impossible, — si le créateur n'in-

tervenait pas, par un fait de révélation quelconque, au sein de ce travail confus et déchirant qui mène si douloureusement et si imparfaitement à la Vérité sa pauvre créature tout en sueur, tout en larmes et quelquefois tout en sang ! Or il n'y a pas à discuter. Pour prendre seulement part à ce labeur qui, de nécessité, lui échet, l'homme est tenu de se placer dans les conditions de toute intelligibilité, c'est-à-dire de poser Dieu à l'origine de tout raisonnement, de toute notion, de toute idée. Et, en effet, au regard des esprits qui cherchent à s'entendre avec eux-mêmes, Dieu une seconde écarté, le chaos reprend la tête humaine ; et l'on ose affirmer que si les monstruosités pouvaient être conséquentes sans cesser d'être des monstruosités, l'inepte insolent qui nierait

ou méconnaîtrait la notion de Dieu, n'aurait pas même le droit de mettre un syllogisme au service de son épouvantable négation.

Ainsi, Dieu toujours et partout, derrière toute substance et tout phénomène ; Dieu derrière sa création pour en expliquer les deux faces, le monde moral et le monde matériel ! Beaucoup d'esprits livrés à l'étude de la sagesse l'ont entendu de cette façon dans tous les temps. Mais comme, pour des raisons que les Livres saints expliquent seuls, et dont l'humanité s'est un peu doutée, si l'on en croit les fragments qui nous restent des traditions primitives ; comme la passion, l'erreur, l'abus du libre arbitre, peuvent se mêler à tous les actes de la pensée et de la volonté humaine, il a dû nécessairement se ren-

contrer, et il s'est rencontré deux espèces de Philosophies : la philosophie qui part de la conception de Dieu pour arriver à l'homme et aux Sociétés, et la philosophie qui ne veut partir que de la connaissance de l'homme pour s'élever à la notion supérieure de Dieu et des lois, conséquences de son être ; la philosophie enfin, qui éclaire les obscurités du Fini par les clartés intelligibles de l'Infini, et celle qui, par des raisonnements auxquels il manque toujours des termes, croit pouvoir expliquer le Créateur par la créature ; — comme si la lumière, qui vient d'en haut, ne descendait pas au lieu de monter, en cela semblable à l'affection *qui ne remonte jamais*, disent profondément ces *créateurs* d'une minute, les Pères, en parlant de leurs enfants! Si c'était la place ici de

faire l'histoire de la Philosophie, on verrait qu'il n'y eut jamais que ces deux philosophies dans le monde, que ces deux grandes méthodes, que ces deux genres d'efforts de l'esprit humain vers la Vérité, depuis Moïse jusqu'à Aristote, et depuis Platon jusqu'à Hegel.

Or ces deux philosophies, qui se produisent à toutes les époques de l'esprit humain, n'apparaissent jamais dans une mesure égale, dans un antagonisme régulier. Éternellement face à face dans l'histoire, la Vérité et l'Erreur ne forment point de parallèle. A chaque instant, elles se rencontrent et se brisent... Qui ne le sait? Tantôt c'est la conception de Dieu qui règne et qui gouverne la pensée philosophique de toute une époque, et tantôt c'est la notion de l'homme, que dirais-je? la *puissancialité* de l'homme,

qui tient tous les esprits asservis dans une métaphysique imbécilement humaine. On peut juger alors de la terrible et égale aptitude de l'humanité pour la vérité ou pour l'erreur, et l'on peut marquer avec des philosophies, — comme on marque avec des chiffres la pente osée d'un édifice, ou l'eau montante d'un fleuve sous les arches par lesquelles il s'écoule, — les progrès de l'erreur qui monte dans l'intelligence d'un peuple, ou la magnifique inclinaison de ce peuple gravitant vers la vérité. Ainsi, par exemple, au Moyen Age, quand le Catholicisme, qui implique la vérité absolue dans ce qu'il suffit à l'homme d'en connaître, était la loi de tous les esprits et de tous les cœurs, la conception de Dieu s'imposait à la réflexion générale et illuminait tous les systèmes de son

éclair. L'homme *protestait* déjà pourtant (mon Dieu, il a commencé de protester dans le Paradis terrestre !). L'Hérésie répondait à la théologie, à l'orthodoxie, au grand enseignement philosophique de l'Église ; l'Hérésie, c'est-à-dire plus ou moins la philosophie qui part de la notion de l'homme, et ne voit et ne conçoit Dieu qu'à travers cette notion étroite et confuse ! Oui, l'Hérésie, la Bête aux mille langues, répondait ; mais on savait la faire taire... Tout se tenait dans la vie sociale : la Science et le Pouvoir, le Sacerdoce et les Gouvernements. Les Institutions allaient au secours de la Vérité. L'homme défendait Dieu... Dans les temps modernes, dans les temps présents, au contraire, c'est la notion de l'homme qui a vaincu... C'est elle qui s'est emparée de la philosophie, ou pour

mieux dire en disant davantage, de l'esprit général du dix-neuvième siècle. Espèce de redoutable mort qui saisit le vif! et qui l'a saisi d'une telle force et d'une si large prise, que si Dieu n'envoie pas de ces grands esprits omnipotents qui sont comme les thaumaturges de la pensée, et qui la frappent et la changent par les miracles du génie, il n'y aura bientôt plus moyen de la ressusciter !

Tel est le mal actuel, le mal suprême ; tel le caractère distinctif et profond de la Philosophie moderne. C'est l'homme, au fond, se préférant à Dieu et se posant à sa place dans l'intelligence. C'est la notion de l'homme qui veut donner ce qu'elle ne contient pas, c'est-à-dire la notion de Dieu. Le mal n'est pas d'hier, il vient de plus loin. Il a été fait par les

uns avec une préméditation criminelle, par les autres avec une affreuse innocence. La Renaissance avait gagné son nom à faire renaître le Paganisme, et son éclat avait été si beau que la séduction fut universelle. Les Sirènes antiques reprirent, dans leurs bras amollissants, le monde brisé par l'ascétisme chrétien. Sans doute, l'Église indéfectible ne chancela pas. Elle resta ce qu'elle était. Ce n'est pas la Colombe mystique dont les ailes s'étendent sur le monde qui pouvait prendre le vertige à cette vapeur parfumée, s'élevant de la terre comme d'une cuve où bouillait le vieil Éson du Paganisme dans l'or et l'airain de Corinthe retrouvés! Mais le Médicis qui gouvernait l'Église, — il faut bien le dire, — s'enivra un instant du nectar de l'Antiquité; Léon X oublia, en lisant

Platon, de lever la main qui doit frapper, et cette distraction coûta cher au monde. Le plus obscur des moines de la chrétienté prit bien son temps pour jeter le tison du Protestantisme sur l'autel. Avant cette heure de somnolence, la Papauté avait atteint l'erreur jusque dans sa source humaine, en fermant par un châtiment exterminateur la bouche coupable qui l'avait vomie, et qui pouvait recommencer de la vomir, si l'on ne savait pas la fermer. Dans ce monde où l'esprit et le corps sont unis par un indissoluble mystère, le châtiment corporel a sa raison spirituelle d'exister ; car l'homme n'a pas charge, que je pense, de dédoubler la création. Eh bien, si, au lieu de brûler les écrits de Luther, dont les cendres retombèrent sur l'Europe comme une semence, on

avait brûlé Luther lui-même [1], le monde était sauvé, au moins pour un siècle. Or, sait-on bien ce qu'un siècle de retard peut amener de déconcertement dans les affaires de l'erreur ?... Ceci n'eut pas lieu. Quel que soit le jugement qu'on porte sur les éventualités qui pouvaient naître d'un pareil fait, il ne fut pas. Luther put vivre. Le principe d'examen, posé dans la conscience religieuse du monde, s'y affermit, puis jeta ses racines plus avant et pénétra dans l'intelligence. Après l'Hérésie, la Philosophie, qui est l'Hérésie continuée, saisit peu à peu les esprits les plus obéissants

[1] Luther brûlé ! on va crier. Mais je ne tiens pas essentiellement au fagot, pourvu que l'erreur soit supprimée dans sa manifestation du moment et dans sa manifestation continuée, c'est-à-dire l'homme qui l'a dite ou écrite et qui l'appelle la vérité. Est-ce trop pour les agneaux

et les plus fidèles, et ce qu'ils, auraient détesté et repoussé à l'état d'idée religieuse, ils l'acceptèrent sans défiance à l'état d'idée philosophique. C'est ici que s'ouvre la période des grands Innocents qui ont mis la main au mal, sans connaître, aveuglés et assourdis par leur propre génie, quand ils en eurent, et la

de l'anarchie qui ne bêlent que la liberté ? Un homme du génie le plus positif qui ait vécu depuis Machiavel, et qui n'était pas du tout catholique, mais au contraire un peu libéral, Stendhal disait avec la brutalité d'une décision nécessaire : « Ma politique est de tuer deux hommes, quand il le faut, pour en sauver trois. » Cela n'est pas si mal ! Or, en tuant Luther, ce n'est point *trois hommes* qu'on sauvait *au prix de deux ;* c'étaient des *milliers* d'hommes au prix d'*un seul.* Du reste, il y a plus que l'économie du sang des hommes : c'est le respect de la conscience et de l'intelligence du genre humain. Luther faussait l'une et l'autre. Puis, quand il y a un enseignement et une foi sociale, — c'était le Catholicisme alors, — il faut bien les protéger et les défendre sous peine de périr un jour ou l'autre

fixité de leur contemplation. Descartes parut ; Descartes, l'inventeur de la philosophie du *Moi*, qui posa l'axiome d'une psychologie sans issue (*cogito, ergo sum*), et ne put jamais sortir de ce nœud qu'il avait roulé autour de son intelligence et qui l'étrangla, pour sa peine, quand il s'agit de la question de

comme société. De là des tribunaux spéciaux, des institutions pour connaître des délits contre la foi et l'enseignement L'inquisition est donc de nécessité logique dans une société quelconque. D'ailleurs il n'y a pas que des prêtres qui soient des inquisiteurs! La question de l'Inquisition a été récemment posée. Ceux qui l'attaquaient ne songeaient qu'à réveiller des passions bêtes ; ceux qui la défendaient l'ont trop défendue. Il n'y avait qu'à citer le mot de Leibnitz. « Sur un axiome, disait ce grand homme, on peut élever deux problèmes tout à fait différents ; de sorte qu'il faut un juge de controverse aussi bien en mathématiques qu'en théologie. » Pour honte et pour tout, peut-être voudra-t-on avoir au moins l'air de comprendre Leibnitz.

Dieu! Assurément il n'est pas permis de douter de la foi catholique de Descartes; l'histoire est sur ce point sans aucun nuage. Il croyait et il avait le prosélytisme de sa croyance. Il contribua puissamment à la conversion de Christine de Suède. Cependant Descartes introduisait dans la pensée philosophique de l'Europe ce que Luther avait introduit dans la pensée religieuse, et ni plus ni moins. Singulier raccourcissement dans un esprit de cette étendue, que de ne pas voir à l'avance ce que son principe portait en lui-même! Sa conscience religieuse ne murmura pas du crime intellectuel qu'il allait commettre. Les maux que produit parfois l'abstraction sont incalculables. On coupe son âme par quartiers et l'on dit: Ceci est à Dieu; ceci est à l'homme, cela est

à la religion, cela à la philosophie ! et l'on ne se doute pas qu'on accomplit un meurtre: on oublie que l'homme est l'unité vivante, et que ce qu'il fait au nom d'une faculté, toutes les autres facultés en répondent! Le protestantisme philosophique mêlé à l'orthodoxie, et toutes deux s'embrassant dans la vie et la pensée de Descartes avec la plus inaltérable sécurité, est un de ces spectacles qui épouvantent... Ce spectacle, Descartes ne l'a pas donné seul. Le Cartésianisme a été accepté tranquillement par les esprits de la plus haute orthodoxie; par Bossuet aussi, l'illustre auteur des *Variations*, le foudroyant adversaire de Jurieu! En vérité, pour expliquer de telles anomalies, j'imagine que s'accomplissait dans ces grands esprits (et à leur insu, lamentables

ténèbres!) cette séparation de l'Église et de l'État, qui est devenue le droit public du dix-neuvième siècle. Abstraction vantée et placée dans la loi pour tuer l'Église, et qui tuera infailliblement l'État et même tuerait l'Église, si l'Église pouvait jamais périr.

Ainsi Descartes, plus que Luther encore, voilà le père de la Philosophie moderne! Elle le reconnaît, du reste, pour son père, assez haut et d'une voix assez fière. On nous a suffisamment battu les oreilles de ce nom, dans ces derniers temps. Quoi d'étonnant! La philosophie du dix-neuvième siècle, c'est le *Cogito, ergo sum* de Descartes, manié, repris, fécondé, poussé dans toutes ses directions, épuisé dans toutes ses tendances, poussé jusqu'aux dernières limites, passé même les dernières

limites et tombé dans ce nihilisme qui ne répond plus, et où toute philosophie qui part de la notion de l'homme vient fatalement s'engloutir. Impossible de le contester ! A l'heure qu'il est, malgré les grands mouvements de cerveau qu'on se donne, il n'y a encore que du Cartésianisme en Europe. Les plus habiles d'entre les raisonneurs de métaphysique ont brodé sur un canevas plus fort que leur fil et qui l'a souvent rompu ; mais le canevas est toujours visible sous les arabesques dont il a été surchargé. Qu'on ne s'y trompe pas ! ils n'ont fait que cela. Pour qui est au courant de ce qu'on appelle les Idées ; pour qui leur a quelque peu fouillé les entrailles, curieux de connaître le travail interne et secret de ces pontes et de ces couvées

onstrueuses d'Erreurs, écloses aujourd'hui parmi les peuples, il est aisé de connaître le germe du Cartésianisme fond de tous les systèmes, quel e soit leur nom. Il circule, en et, aussi bien dans l'idéalisme de chte que dans celui de Berkeley; — ns le transcendantalisme de Kant e dans le panthéisme d'Hegel ou mystico-naturalisme de Schelling. epuis que la conception première Dieu s'est retirée de la préoccution humaine, dans les problèmes la Philosophie, la méthode de escartes (et toute philosophie n'est l'une méthode) a donc dominé plus moins les esprits les plus divers, cepté Spinosa peut-être, ce vieux litaire de la Pensée, horriblement iginal, lequel eut son erreur à lui

seul [1]. Je n'hésite donc pas à le dire, Descartes a fait, en définitive, plus de mal avec son principe de psychologie, que Bacon lui-même avec son expérimentalisme grossier. Ce dernier a produit, il est vrai, le matérialisme, c'est-à-dire la philosophie de la digestion et du fumier ; mais le premier a produit le panthéisme, qui réunit dans une seule doctrine toutes

[1] « Dès longtemps Spinosa, dit Tennemann, avait rencontré dans la lecture des Rabbins l'idée mère de son système. *La philosophie de Descartes ne lui avait servi qu'à développer cette idée d'une manière scientifique.* » Encore est-ce bien sûr? Un esprit comme Spinosa, à ce qu'il semble, ne prend rien à personne. Il naît d'un seul jet, se moule d'une seule pièce, espèce d'autochtone spirituel qui s'est fait sa propre pensée et sa propre foi comme il s'est fait sa propre destinée. Quoique l'idée juive morde bien profondément sur une âme de cette race, Spinosa était, avant tout, Spinosa, c'est-à-dire l'homme de la cause et de la substance. C'est

les erreurs, autrefois séparées, sur l'esprit et sur la matière : effroyable concentration, miroir ardent qui brûlera le monde ! Quand les philosophes des temps présents glorifient Descartes, ils savent bien ce qu'ils font et de quoi ils le remercient. Ne lui doivent-ils pas tout ce qu'ils sont et ce que les peuples qu'ils endoctrinent vont incessamment devenir ?

un génie ontologique. Descartes, lui, est essentiellement un génie psychologique. On peut voir des rapports entre Spinosa et le Talmud. On voit tout ce qu'on veut dans les nuées et même dans le feu. Mais le visionnaire de la substance est et doit être une intelligence *sui generis;* et quant à sa méthode de développement et d'exposition, c'est la logique mathématique appliquée (tout simplement !) à la philosophie, cette logique qui n'apprend pas à raisonner juste, parce qu'elle empêche de raisonner faux, par la raison qu'on n'apprend pas à nager dans un bassin de vif-argent, — dit très spirituellement Hamilton.

Car toute philosophie passe dans les faits. La spéculation la plus escarpée a les pieds dans la pratique de la vie et les principes mènent les hommes, et les plus brutes d'entre eux, la chaîne de la logique au cou. La notion de Dieu ôtée de la philosophie, elle était également ôtée de la Législation, de la Politique et des Mœurs. D'un autre côté, la notion de l'homme, introduite dans la philosophie générale, donnait pour résultante d'autres Codes, d'autres Institutions, une autre Morale, et la société ètait changée de fond en comble. Ceci n'a pas eu lieu, — on le sait bien, — brusquement, à tel jour et à telle heure, mais par transitions douces d'abord, puis par précipitations impétueuses. Nous sommes arrivés au plus raide de la pente, au temps des précipitations. Par un travail dont

je n'ai pas à rendre compte, la société européenne s'est moulée, depuis trois siècles et demi, sur le seul concept de l'homme. Or du concept de l'homme on ne va pas au concept de Dieu. La route n'existe pas. Dieu a mis l'infini entre lui et sa créature. C'est devant l'infini divin que Descartes a senti son génie vaincu se débattre, et que Kant est tombé des sommets de sa *raison pure* dans l'inconséquence de sa *raison pratique* : misérable pusillanimité ! Non moins faible qu'eux, instruite par eux, mais plus logique, parce que le dernier cri de son génie ne l'avertissait pas qu'elle allait aberrer, la société s'est posée, toute droite, sur l'homme et a cru y prendre son aplomb. Elle a jeté à Dieu le MOI de Médée. Or encore, comme la partie du *Moi* qui est le plus *Moi*, c'est la partie essentielle-

ment mobile qui *fuit d'une fuite infinie* l'asservissement de toute détermination extérieure ; en d'autres termes, comme le caprice est le degré le plus profond de l'indépendance, la liberté de l'homme a été et a dû être le but religieux, politique et moral, d'une société dressée sur le *Moi.* Alors on a parlé tout naturellement de la liberté de la conscience, de la liberté de l'esprit, de la liberté politique et de tous les genres de liberté, qui constituent l'indépendance complète de l'homme, très digne, en effet, d'être libre, puisqu'il se substituait à Dieu même. Dieu manqué, c'était bien le moins qu'il fût libre, dans l'immense *fiasco* de sa toute-puissance ! Telle est l'histoire décharnée de faits, mais reconnaissable au squelette, des trois derniers siècles qui ont passé sur l'Europe. Je

ne crains point de démenti de la part de ceux qui savent analyser la pensée. Ils peuvent s'attester en y regardant, si le sang spirituel de Descartes n'a pas été charrié, en vertu d'une loi plus mystérieuse que celle de la circulation du sang de nos veines, dans le sang inflammatoire de Rousseau, et si l'on n'en retrouve pas les gouttes génératrices dans le sang plus concentré encore de ces Socialistes qui posent hardiment la liberté, complète, intégrale, illimitée de l'homme, non seulement en face de l'État, mais en face de la Société tout entière [1]. Le Socialisme donc, — qu'il le sache ou bien qu'il l'ignore, — serait le dernier mot du principe psychologique de Descartes et du prin-

[1] Lire toutes les publications de la jeune Allemagne, qui est *déjà* la vieille.

cipe protestant de Luther, comme la Révolution française a été un autre mot de ces deux principes arc-boutés. Ici vient se placer, fatale comme une conséquence, la nécessité du Socialisme. Pourra-t-on l'empêcher? Ne faut-il pas qu'il soit? Ne faut-il pas que la Société, construite sur le *Moi*, qui ne veut ni de l'Autorité ni du Châtiment, ces deux *Non-Moi* terribles, ni de tout ce qui s'oppose, sous une forme ou sous une autre, au développement de son *Moi* sacré, apprenne enfin, non par la raison qui n'apprend rien, mais par les faits, ces rudes maîtres toujours obéis, si le concept de l'homme, substitué au concept de Dieu, est la notion vraie, aussi bien en philosophie qu'en application sociale, et si c'est cela, comme ils le disent, qui

doit désormais gouverner le genre humain ?

Et j'affirme que la question est là et non ailleurs. Il n'est maintenant, et il ne peut y avoir que deux thèses en présence, — la thèse de l'Autorité (qui implique Dieu) avec toutes ses conséquences, et la thèse de la Liberté (qui implique l'homme sans Dieu) avec toutes les siennes. Quant à l'entre-deux, y a-t-il un front assez obtus d'impénitence finale et de stupidité pour s'élever encore, après tant d'années d'expériences, en faveur de l'entre-deux ; et le Juste-Milieu, comme mot et comme chose, ne s'est-il pas irrémédiablement perdu dans un vaste mépris ? L'Autorité et la Liberté, voilà donc les jouteuses pour l'empire ! L'Autorité et la Liberté, voilà qui est net, voilà qui vibre, voilà qui s'entend. Si

nous n'avons pas la lumière, nous avons au moins la clarté ! Je dis plus : je dis qu'il n'y a que cela qui s'entende. Le reste n'est qu'entortillements, complication, confusions, obscurités, problèmes. Tous ces rebâtisseurs de mondes, tous ces architectes d'utopies qui s'en viennent nous construire, sur la table rase d'une feuille de papier, leur petit échiquier social, nous les avons vus, nous les avons entendus, nous les avons discutés et la discussion dure encore... Mais la seule chose certaine que nous ayons retirée de ce vaste jaugeage de théories, c'est qu'eux, tous, ils appartenaient plus ou moins à la philosophie de la Liberté. Dans les masses, c'est par là qu'ils comptaient et qu'ils comptent, non par l'efforcement de leurs inventions ! Philosophes de la Liberté ! Tenez

pour certain que, malgré la vigueur de leur esprit ou les combinaisons scientifiques de leurs doctrines, personne ne les a jamais considérés qu'à ce titre, et n'a voulu sérieusement en apprendre sur eux davantage!... Et en effet, les peuples, même corrompus, ont un bon sens originel qui résiste au mauvais sens de la science. Ils savent que les mandarins profitent des sociétés, poussent sur les sociétés, mais ne les fondent pas. Ils n'ignorent point que le grand abus de cette piètre espèce qui croit à l'omnipotence scientifique, la vue fausse de tous ces Adams, perdus d'orgueil, qui veulent être *semblables à des Dieux* et qui n'ont pas même Ève pour excuse, c'est de s'imaginer qu'on change l'ordre divin des Sociétés avec des organisations humaines : c'est de mettre la matière

tordue, travaillée, reployée sur elle-même, subjuguée enfin, rendue docile, à la place de l'esprit, qui est simple, ouvert et voyant comme le pur regard ; c'est de prendre les mille détails de l'administration pour l'unité de la politique, et la science enfin avec ses encyclopédies pour la morale et ses quatre motssublimes : Crois, Renonce, Respecte, Obéis ! Les peuples, quel que soit leur âge, n'entendent rien à tant de finesses. Il leur faut des idées plus simples et plus claires, de plain-pied avec leur intelligence : comme, par exemple, cette notion d'Autorité, qui leur vient d'en haut, forte, parce qu'ils ne l'ont pas faite ; ou cette autre notion de Liberté, qui semble moins une idée, — tant elle est fulminante ! — qu'une volonté abstraite, toujours prête à s'incarner, pour leur

ruine, dans les nerfs et le cœur des hommes !

Et comme la question est posée, — comme les gouvernements, qui, à l'origine, pouvaient tout faire et n'ont rien empêché, agissant en cela contre la Souveraineté même, — comme le Passé, cette chose évaporée, ce néant, disent-ils, — est en définitive l'entité la plus puissante, la réalité la plus oppressive qui puisse jamais peser sur nous, — cette question sera résolue, comme ces sortes de questions se résolvent, en donnant tout ce que les idées qui la constituent peuvent donner. Les hommes se trompent sur les idées, mais les idées ne trompent pas les hommes. Tout ce qu'elles portent dans leurs invisibles flancs en sort toujours. Or, en fait d'idées, les filles servent à juger la mère, quand

avec elle, on manqua du premier coup d'œil. Descartes aurait aujourd'hui quelque ébahissement, j'imagine, en voyant le monde tombé de ses mains ! Quant à Luther, ce qu'il commença de voir ne le troubla guère ; il savait mieux ce qu'il faisait. Sa conviction religieuse avait été plus âpre que ne devait être la conviction philosophique de Descartes. Mais pour nous, venus bien après ces deux semeurs de tempêtes ; pour nous les derniers moissonneurs de tant de désastres, de tant de blés versés dans l'histoire, la guerre de Trente ans, le Socialisme anabaptiste, précurseur de celui qui nous attend et la Révolution française, sont trois *fillettes*, — comme disait Louis XI de ses cages, — qui nous enseignent assez nettement à quelle souche d'erreur appartient l'idée, leur

mère, dans sa confuse profondeur, et nous avertissent, aînées redoutables, de ce que seront leurs sœurs futures. Laissons de solennels imbéciles prouver que les mœurs ne sont plus ce qu'elles étaient en 1793, et que les horreurs de ce temps maudit ne sauraient plus recommencer. La sauvegarde de mœurs sans force n'est pas bien sûre ; et d'ailleurs le malheur a plusieurs manières de s'abattre sur le monde. Dieu ne se pille pas lui-même, et sait varier épouvantablement ses colères [1]. Si les idées, — comme l'Histoire l'atteste, — épuisent toute la vie qui est en elles, dans leur race ; si, comme le disait Mirabeau l'Ancien, père de Mirabeau le Superbe, c'est une loi qu'il y ait des

[1] Il les a variées. La guerre de 1870 et la Commune !

excréments dans toute Race, on peut se demander par quoi le dix-neuvième siècle finira. Seulement qu'importent les détails d'un drame de plus! La seule question des temps modernes sera résolue par les faits, et il est aisé de prévoir comment elle le sera. Puisqu'en fin de compte, et quoi qu'on fasse, il n'y a jamais, sous ce ciel étoilé, et dans ce fourmillement inépuisable de sociétés, qu'un tête-à-tête éternel de l'homme et de Dieu, l'homme relèvera sa moralité, en replaçant Dieu dans sa pensée, ou il mourra de son *Moi* dilaté, qui crèvera comme une vessie immonde; mais Dieu sait seul à quels pieds sanguinolents de porcher [1]

[1] Et nous les avons, les pieds du porcher! Porcher à mille pieds, — le suffrage universel.

il ordonnera de l'écraser, pour l'écraser mieux !

Ainsi Dieu, comme à l'origine, — Dieu comme par le passé, qui conduit à lui, de marche en marche ! Je ne voulais dire que cela, le plus brièvement possible, au frontispice d'un livre où l'Histoire tient une si grande place, et qui s'appelle : LES PROPHÈTES DU PASSÉ[1].

[1] Ce n'est pas même un livre; c'est un écrit tracé d'une main rapide, dans la rotation qui nous emporte, et pour cette publicité dévorante de chaque jour, semblable à cette gueule de Lion, à Venise, où chacun venait jeter ses délations. Hélas ! nos pensées sont les délations des temps actuels, sur lesquelles l'Avenir nous jugera; — cruel Conseil des Dix qui jettera aux Lagunes nos mémoires ! Je n'aurais point songé à réunir en livre ces pages flottantes, si le journal pour lequel elles furent écrites ne les avait pas interrompues, quand il s'agit de Chateaubriand, par un motif de haute prudence et de convenance pour le parti royaliste : toutes

choses que je ne conçois plus. C'était de la haute bêtise. Selon moi, ce qui *convient* quand on est à l'extrémité de tout, comme nous sommes, c'est la vérité SUR TOUT et A TOUS. Un ami, catholique et royaliste à ma manière *, un homme du moyen âge perdu dans le dix-neuvième siècle, M. G. S. Trebutien, dont il m'est doux d'entrelacer le nom dans mon nom, a cru qu'il serait bon de publier mes *témérités*, et il est devenu mon éditeur. J'ai cédé à son désir par sympathie et déférence pour une opinion aussi élevée que la sienne, et aussi parce que c'est une idée de myope de croire qu'il y ait ici-bas des choses tout à fait inutiles.

* Monarchiste serait mieux dit.

LES

PROPHÈTES DU PASSÉ

I

Il y a peu de temps, on lisait dans un ouvrage célèbre un de ces mots qui semblent n'appartenir à personne, tant ils doivent être acceptés vite par tout le monde! En parlant d'un de ces grands esprits inflexibles comme la vérité dont ils furent les interprètes, et l'éternel honneur de ce temps qui ne les méritait pas (il s'agissait de Bonald), l'auteur du livre dont il est question s'avisa de dire avec une impertinente mélancolie : « C'était un Prophète du

Passé. » Tous les échos qui vivent sur les mots qu'on leur jette, répéteront, je n'en doute pas, ce mot taillé *exprès* pour eux. Prophète du Passé ! un pareil nom entre bien dans toutes les mémoires pour en sortir chaque fois qu'on aura devant soi les œuvres imposantes de ces hommes qui cherchèrent les lois sociales là où elles sont, je veux dire dans l'étude de l'histoire et la contemplation des vérités éternelles. Ce sont les Prophètes du Passé ! Désormais, on peut l'assurer, quand on aura dit cela, tout sera dit, la cause sera entendue. Car les mots heureux sont comme les gens heureux : — on leur passe tout, même d'être absurdes, — et particulièrement en France, où la fortune des mots est presque toujours une usurpation, la place prise à une idée vraie.

Mais aussi faut-il le reconnaître : si le mot manquait de vérité, si même il exprimait une idée contraire à celle qu'il voulait ex-

primer, — ce qui est une honte pour un mot, — il avait de la valeur comme injure, et c'est comme injure qu'il méritera son succès. En effet, convenons-en, n'est-ce pas la plus grande, la plus sanglante que, dans l'état actuel de notre société, on puisse adresser à des penseurs de la force de ceux à qui on s'évite par là de répondre ?... Je me moque bien des magnanimités de la forme, qui ne sont qu'une insulte de plus ! Mais qu'on y regarde avec attention : pour une société qui se vante d'avoir rompu avec le passé, d'avoir effacé la servile tradition de tous le sillons contemporains, et de posséder le sens nouveau du monde futur ; pour une société qui ne voit que l'avenir, qui ne parle que d'avenir, qui invente tous les matins l'avenir qu'elle refait tous les soirs, n'être qu'un Prophète du Passé, — de cette chose finie, repoussée, foulée aux pieds, qui fut le droit, la gloire et la puissance des ancêtres, —

n'être que le prophète de cette chose qui ne parle plus, — qui se tait au fond de sa tombe, — qui n'est pas Dieu, puisqu'elle est morte, franchement, quelle plus mortelle injure d'intelligence à intelligence ?... Et, malgré l'oripeau d'hypocrite respect qui brille sur ce mot de Prophète, n'est-ce pas l'équivalent de cette phrase sans lâcheté du moins : Ils ne furent que des esprits débiles et buttés aux ténèbres, sans regard qui perce, sans main qui porte ; des rabâcheurs d'idées séniles, des remueurs de cendre dans des urnes d'où la vie ne peut plus sortir ?

Évidemment, c'est comme cela qu'il fallait l'entendre, et d'un autre côté, personne, je crois, ne manquera à l'entendre ainsi. Tous ont entendu et entendront désormais, sous cette dénomination de Prophète du Passé, une insolente mise hors la loi, en ce qui tient à l'intelligence de l'avenir, proclamée par ceux qui croient le tenir, ce merveil-

leux oiseau, et l'apporter au monde dans la faible main de leurs théories. Les ennemis politiques du principe sur lequel les Prophètes du Passé ont établi leurs doctrines verront dans ce mot une condamnation pleine d'une clémence profonde, il est vrai, mais enfin une condamnation, un châtiment, une espèce de flétrissure intellectuelle. Et nous, les amis et les serviteurs de ces principes immortels qu'on voudrait remplacer par des combinaisons d'un jour, nous acceptons le mot chargé de sa réprobation et de son injure. Nous le prenons pour ces grands esprits qui ne sont pas là pour le ramasser ; nous l'inscrivons sur leurs mausolées, car les plus beaux noms portés parmi les hommes sont les noms donnés par les ennemis !

Seulement, pour en finir une bonne fois avec cette accusation dressée depuis longtemps et redressée en toute rencontre contre cette prétendue inaptitude des plus

grands esprits à bien comprendre l'avenir du monde, le génie nouveau des générations, par cela uniquement qu'ils ne purent arracher leur vue du spectacle fécond de l'histoire et leur pensée du principe qui soutenait autrefois les pouvoirs mis à bas par les révolutions d'aujourd'hui, ne serait-il pas curieux, piquant et instructif tout ensemble, de montrer qu'eux seuls, après tout, ont eu le sentiment qu'on leur refuse, cette vue de l'avenir qui est exigée maintenant au programme d'un homme de génie ; qu'eux seuls, les Prophètes du Passé, ont été les véritables prophètes : enfin (et c'est peut-être par là qu'il aurait fallu commencer), qu'à part la grande intervention directe de Dieu, inspirant visiblement des hommes choisis, il n'y a pas d'autre manière *philosophique* d'être prophète que d'en appeler sans cesse aux principes qui gouvernent l'histoire et d'évoquer devant soi les expériences du passé ?...

Mais qu'on le sache bien à l'avance, cette preuve qu'il me plaît de chercher et de faire par une espèce de condescendance aux préoccupations du temps présent, je ne la fais point pour l'honneur de l'esprit des hommes dont il va être question ici. Dieu, qu'ils ont servi de leur génie, les a payés d'assez de gloire pour que je n'en quête pas en leur nom une obole de plus. Assis sur les marches de leurs tombeaux, je ne tends point de casque vide aux générations qui passent. D'ailleurs, ils n'ont jamais pensé qu'on discuterait un jour leurs titres à cette position de Prophète, qui est de rigueur aujourd'hui. L'eussent-ils soupçonné, ils s'en seraient peu souciés. Joseph de Maistre, l'un d'eux (et le plus grand peut-être), qui lança tant de fois la prédiction avec la précision d'un disque, a dit quelque part avec le sourire de l'ironie : « S'il *faut* absolument *prophétiser.* » Lui ni ceux dont je le ferai suivre ne se sont drapés dans des préten-

tions si modernes. Leurs têtes fermes et saines n'ont point chancelé sous de telles visées. Ils savaient que, dans des desseins supérieurs à nos infirmités orgueilleuses, Dieu a gardé l'avenir en donnant le présent à l'homme, et ils étaient trop profondément religieux pour lever le voile à cette Vierge du Temps que Dieu s'est réservée. S'ils l'ont entr'ouvert quelquefois, c'est que, les yeux sur les principes d'éternelle vérité, ils ont avec la force de leurs facultés dégagé les conséquences qui en ressortaient, et montré, avec éclat, ce qu'elles devaient être, quand ces principes étaient faussés ou méconnus. Voilà quels ont été leur divination et leurs augures ! Il fallait la décrépitude des temps actuels pour qu'on pensât jamais à pressentir l'avenir, enveloppé dans sa mystérieuse chrysalide, autrement que ces grands esprits ne l'ont fait. Il fallait que le signe de la vieillesse des nations fût sur nous; car il faut des prophètes aux nations

vieilles, qui ont le sentiment de leur vieillesse et qui, ne pouvant se résoudre à mourir, voudraient noyer les angoisses de leur dernière heure dans toutes les ébriétés de l'avenir.

Et, de bonne foi, est-ce que cette heure n'est pas sonnée ?... Pour les mâles esprits qui savent reconnaître la vérité désolante à travers leurs larmes, la France n'a-t-elle pas depuis longtemps dépassé ce point du zénith après lequel, pour les peuples comme pour l'homme, comme pour la vie elle-même, il n'y a plus qu'une courbe à descendre et de la poussière à retrouver ? N'a-t-elle pas eu tout ce qui constitue une enfance, une jeunesse, une virilité ? Quand donc les peuples sont-ils faits autrement que l'homme ? La France a eu d'incomparables jours de gloire, suivis d'incomparables jours d'égarement et d'abaissement, car on s'abaisse toujours quand on s'égare. La plus grande des nations levées dans le sang

mêlé du peuple romain et des Barbares, elle a parcouru le cercle qu'ont épuisé ses sœurs, les nations italiques, et ses fautes, d'autant plus grandes qu'elle avait reçu de plus grands dons, lui ont fait refermer un peu plus vite sur elle le cercle fatal. Oui, on peut dire que par ses fautes la France a brusqué son déclin. Arrivée là, ne devait-elle pas se proclamer immortelle ? C'est un fait commun aux mourants de nier la mort en face de l'agonie. Semblable à tous les peuples expirants dont l'histoire a compté les jours et qu'elle a ensevelis, elle devait avoir ses prophètes, ses joueurs d'instruments creux et sonores, qui, comme les joueurs de flûte antiques, précèdent le cercueil des nations. Son passé évanoui, son présent perdu, parce qu'on l'avait arraché à ce passé qui en était la racine, elle devait ne plus parler que de l'avenir. Aussi prenez la littérature de ce temps, et cherchez si ce qui domine le chaos de toutes ces pensées, n'est pas l'ar-

dente Vision de l'avenir. On a mis, je le sais, un symptôme de vie dans cette préoccupation enflammée; moi, j'y vois un symptômes de mort. Ouvrez la littérature des autres époques de notre histoire : vous n'y trouverez pas cette inquiétude des jours qui ne sont pas encore; ce besoin de se jeter en avant, parce qu'on est mal à sa place; cette rêverie colossale et confuse comme Babel, d'un monde nouveau qui va éclore sur un type inconnu aux siècles passés. Non, les peuples forts s'ajustent exactement à l'heure présente ; ils savent que chaque jour suffit à sa tâche; ils font, pour ainsi dire, bon ménage avec leur destin. Relativement dans la vérité, puisqu'ils sont forts, et que toute force a sa raison d'être dans la raison éternelle, ils ne croient pas que cette vérité puisse se refaire, se modifier, se varier, se fuir, se chercher, se poursuivre dans des enroulements et des déroulements perpétuels. Ils ne croient pas qu'il y ait une

vérité autre que celle par le fait de laquelle ils vivent et sont forts; et, pour eux, vivre comme ils vivent, c'est déjà de l'avenir réalisé. Mais, au contraire, pour les nations usées physiologiquement par le temps et spirituellement par l'amour de l'erreur et l'abus de l'intelligence, cet avenir qui se tisse jour par jour, comme une trame à laquelle on ajoute modestement quelques fils, n'est plus qu'un méprisable ouvrage que le Génie dédaigne et que l'Orgueil abandonne. Elles veulent en essayer d'un autre sans aucune analogie avec celui-là; et on les voit affolées de choses neuves, croyant qu'il leur pousse des organes nouveaux, parce que Dieu leur a permis quelques malheureuses découvertes, préparer sur leur métier vide une chaîne d'industrieuses espérances que le Temps ne remplira pas.

Alors, et on le comprend, les prophètes de cet avenir impossible s'élèvent et doivent s'élever contre les Prophètes du Passé,

comme ils les appellent, c'est-à-dire contre ceux qui croient que les principes régulateurs des sociétés ne changent pas plus que la couleur du sang dans les veines, que son passage dans le cœur de l'homme, que les lois mêmes de la double nature humaine. Prophètes du Passé ! disent-ils, c'est-à-dire non prophètes, c'est-à-dire rien du tout, moins que rien, dans un temps où les sociétés, malades des maux qu'elles se sont faits, se retournent sur le dur lit de leurs songes et pressent convulsivement contre leur sein quelque chimère qu'elles appellent l'Avenir : semblables à cette pauvre insensée qui berçait sur son cœur une bûche et croyait bercer son enfant ! Mais les aspirations d'un siècle malade, mais les remuements de la pensée et la clameur des espérances ne changent rien à la nature des choses, qui veut que les plus grands et même les *seuls* prophètes soient ceux-là qui n'ont point cherché la prophétie, mais qui l'ont trouvée

dans la déviation de ces principes absolus, immanents, inexorables, hors desquels les nations se précipitent de décadence en décadence, avec une rigueur, une précision, une exactitude que l'homme le moins intelligent pourrait aisément calculer.

Or quatre de ces prophètes sans le savoir et sans le vouloir ont surtout illustré ce siècle qu'ils auraient désiré améliorer. Je ne les comparerai point. Ils ne s'élevèrent pas tous les quatre à la même hauteur. Bien des inégalités et des différences les séparent. L'un, par exemple, n'eut que des lueurs rapides, tandis que les autres, d'un regard plus dilaté par le génie, saisirent de plus larges pans de lumière. Les deux premiers, véritables modèles de statique intellectuelle, ne plièrent jamais, même sous les coups de la tempête, tandis que les deux autres cédèrent parfois aux lâches souffles de ce temps. Le dernier même nau-

frages. Ce furent (et tout le monde les a nommés sans doute) Joseph de Maistre, Bonald, Chateaubriand, Lamennais [1]. Mais, quoique inégaux de facultés, de vertus et de destinées, tous, dès qu'ils s'éclairèrent aux principes dont l'histoire n'est que l'attestation vivante, jetèrent sur le temps qui devait les suivre de ces regards que l'événement n'a pas encore démentis. Puisqu'on parle tant de prophéties, je ne veux que rappeler les leurs. Puisqu'on inflige comme une injure nouvelle, parmi les hommes, ce mot de *Passé*, qui serait une consécration de respect dans une société bien faite, je montrerai que les Prophètes du Passé, comme on dit, avaient, pour toiser l'avenir en maîtres, une mesure qui manque à leurs adversaires. Il ne s'agit point ici du mérite absolu ou relatif de leurs

[1] J'en ajouterai *un cinquième*, mais c'est la faute heureuse et glorieuse du temps, — qui n'existait pas, quand j'écrivais ceci.

œuvres, de ces écrits dont quelques-uns furent des actions et qui ne relèvent plus de la critique contemporaine, mais de l'histoire. Ces hommes sont morts, et leur mission de vérité accomplie. Le spectre égaré, qui se dresse encore dans les ruines de celui qui fut Lamennais, ce n'est pas plus la vie que le cadavre putréfié d'un pestiféré n'est la personnalité spirituelle et sensible d'un être vivant [1].

[1] Lamennais vivait alors, il n'est mort qu'en 1858.

I

JOSEPH DE MAISTRE

Si j'avais à caractériser d'un seul trait le génie de Joseph de Maistre, je l'appellerais, avant tout, le Génie de l'Aperçu. Quand on lit ses œuvres, c'est d'abord cela qui frappe ; et, quand on ferme le livre, c'est de cela que longtemps après, on reste frappé. Bonald, Lamennais, par exemple, révèlent des qualités différentes par l'emploi de procédés différents. Ils posent des principes, et il les enchaînent ; ils élèvent des édifices, ce sont des architectes de vérités. Mais de Maistre, pourrait-on me dire quel fut son système, et, dans le sens humain du mot, quelle fut sa philosophie ? Dans le sens

divin, dans le sens des principes dominateurs de toutes les philosophies, il en a une, je le sais, et il n'est pas difficile de la dégager de l'ensemble de ses écrits; mais jamais il n'a tenté d'en dresser les assises à l'aide de toutes les organisations de la science et du raisonnement. Possédant à un degré éminent cette faculté de croyance qui est le premier attribut des grands penseurs, — ou, pour dire mieux en disant davantage, des grands hommes, — il vit trop dans la lumière de sa foi; il en respire trop les *a priori* sublimes, pour contester par hypothèse et examiner philosophiquement cette grande et unique vérité de tradition qui est devenue la vérité catholique; et c'est avec ce fait indiscuté, indiscutable, irréfragable et générateur de tous les autres, qu'il aborde l'étude des diverses questions sur lesquelles il a montré toutes les flexibilités de la force.

Monté à cette hauteur, ou plutôt placé naturellement à cette hauteur, sans y être

monté, par le fait de ses facultés supérieures; il voyait bien, il *apercevait*. Mais pourquoi voyait-il? pourquoi avait-il cette force de projection visuelle, qui est de l'aperçu dans l'ordre de l'intelligence et qui semble le cachet de son génie? C'est qu'il regardait d'une bonne place. L'aigle que le vent a roulé dans un gouffre n'a plus besoin de son regard de feu; il ne lui sert que quand il plane. La sagacité de Joseph de Maistre tient plus à son point de vue, qu'à sa vue même. Or son point de vue, c'est la révélation historique, la tradition. Je me rappelle une phrase qu'il a écrite et qui est une clarté sur sa pensée. Il parle du christianisme, ce point de départ d'où il s'est lancé sur toute idée. « Depuis dix-huit « siècles, — dit-il, — il règne sur la partie « la plus éclairée du globe, et cette religion « ne s'arrête pas même à cette époque « antique. Arrivée à son fondateur, elle se « noue à un autre ordre de choses, à une « religion typique qui l'a précédée. L'une

« ne peut être vraie sans que l'autre le soit ; « l'une se vante de promettre ce que l'autre « se vante de tenir : en sorte que celle-ci, « par un enchaînement qui est un *fait vi-* « *sible*, remonte à l'origine du monde. ELLE « NAQUIT LE JOUR OU NAQUIRENT LES JOURS. » On le voit, pour ce génie d'État, en matière de philosophie, l'esprit humain commence par un fait en dehors de lui-même, de ses propres jugements et de ses propres puissances. Des règles de fausse position à élever contre Dieu, même pour la grande gloire de sa démonstration, de Maistre a toujours dédaigné d'en poser. Il est d'un trop mâle esprit pour jouer à ces petites mathématiques innocentes. Il n'essaye pas de prouver par le raisonnement la légitimité de la vérité enseignée ; il l'affirme, sachant qu'à une certaine profondeur, rien ne prévaut contre l'histoire, et que la philosophie, réduite à ses seules forces psychologiques et ontologiques, est incapable de faire autre

chose de ces vérités premières, qu'une vague probabilité [1].

Ainsi, rien de plus vrai, en un sens, que ce mot d'Homme du Passé appliqué à Joseph de Maistre. Il est du passé, en ce sens que la notion de Dieu, cette notion première, n'est donnée, pour lui, dans sa plénitude vivifiante que par l'histoire, et que, donnée

[1] Pour ne citer qu'un seul exemple de cette fière méthode abrégée de Joseph de Maistre, qu'on se rappelle les premières pages de son plus grand livre, *le Pape*. Il y *pose* souverainement l'infaillibilité théologique, et il en déduit aussitôt l'infaillibilité politique par l'expérience et par l'histoire, laissant pour toute ressource à ceux qui sont piqués de la tarentule de la discussion de s'ouvrir la tête sur les faits, si bon leur semble. Et puisque j'ai cité le livre du *Pape*, qu'il me soit permis d'ajouter en passant qu'il est à lui seul, sous sa forme historique, toute une Prophétie que le temps se chargera de justifier, et plus prochainement qu'on ne croit. Les peuples chrétiens, qui ne le sont actuellement que de nom et de baptême, doivent revenir, dans un temps donné,

une fois, le temps ne peut plus changer, par ses évolutions et révolutions, la loi qui en sort et qui gouverne le monde. En partant de cette base, la seule qui ne tremble pas sous le pied, de Maistre a un critérium certain, absolu (tout critérium qui manque de ces deux qualités n'étant qu'une toise d'à peu près, un bâton d'aveugle pour sonder

à cette théorie du Pape, qui est la théorie de l'unité dans le pouvoir et qui a fait pousser à l'Erreur le cri qu'on pousse quand on est frappé. Lorsque nous serons las, et cette fatigue commence déjà, des pouvoirs fictifs, conventionnels, et remis en question tous les matins, nous reviendrons au pouvoir vrai, religieux, absolu, divin; à la Théocratie exécrée, mais nécessaire et bienfaisante, ou nous sommes donc destinés à rouler, pour y périr, dans les bestialités d'un matérialisme effréné. La notion du droit devrait donc s'éteindre dans l'esprit de l'homme; car qui dit droit, dit droit absolu, et il n'y en a pas en dehors du catholicisme. Il n'y a que des convenances: or les grandes convenances font fléchir les petites, — comme certaines existences qui, tuant pour être, dévorent des

les fondrières du chemin), et il peut dire, comme il le dit, sans que le prophète soit beaucoup plus qu'un logicien : Tel fait contrarie la vérité enseignée, c'est un désordre. Il doit donc passer, et sur la trace de son passage, qu'il laisse beaucoup de ruines ou seulement un peu de fumée, les faits normaux, un instant contrariés ou suspendus,

existences inférieures. Le droit public ne serait plus alors qu'une question d'Anthropologie. Les droits des peuples, vis-à-vis les uns des autres, seraient leurs facultés, et l'on sait de quoi cette notion de *facultés* se compose ! Ainsi, au bout de toutes les philosophies, le système du Pape de Joseph de Maistre et de toute l'Église, ou le Léviathan de Hobbes ! Ou le droit absolu avec son Interprète infaillible qui juge, condamne et absout, ou des luttes sans fin, sans dernier mot, sans apaisement; le vivier de sang de la force (car l'intelligence n'est qu'une force) et le pauvre Esprit humain, secoué par ses passions comme un arbre ébranché et fendu, et la force pour toute mesure du droit et du devoir des hommes ! Voilà l'alternative. On verra comme le monde s'en tirera, mais il faudra choisir.

doivent se rétablir dans la tranquille majesté de leur force éternelle. C'est cette règle, ce critérium que de Maistre a appliqué avec la justesse du regard et la sûreté de la main à tous les faits soit historiques, soit philosophiques de son temps. Comme il est de l'essence de la Philosophie, cette chercheuse d'esprit et de disputes, de discuter jusqu'à la légitimité même de la discussion, je laisserai là les faits théoriques, métaphysiques, et sur lesquels on peut chicaner jusqu'à l'heure où ils tombent dans les réalités de l'histoire et s'y incarnent, et je prendrai les faits historiques, devant lesquels, patents et palpables comme les faits physiques, la Philosophie n'a plus qu'à baisser ses yeux de taupe et son orgueil encore plus aveugle que ses yeux.

De tous les livres de Joseph de Maistre, le plus marqué, le plus brillant du rayon prophétique qu'on voudrait éteindre aujourd'hui sous le souffle d'un mot menteur,

c'est le livre de ses *Considérations sur la France*. Écrit en 1797 et publié au moment où la France s'échappait, aveuglée de sang et hébétée de coups, de l'abattoir révolutionnaire, ce livre produisit dans la partie de ce pays qui vivait encore par la pensée, et surtout dans la haute société de l'Europe, une impression vive et profonde. Mais ce fut plus tard qu'on en reconnut la portée; car on la mesura, cette portée, avec une mesure infaillible, celle des événements accomplis. Il se trouva qu'à dix-sept ans de distance, de Maistre les avait aperçus. Lui seul, alors comme depuis, fut plus fort que l'espérance qui commençait à renaître de tant de désespoir, et jugea avec cette froideur de l'esprit, à qui, selon Machiavel, le monde appartient, mais à qui les choses de la pensée appartiennent bien davantage, ces organisations impuissantes d'une société lasse d'anarchie, qui cherchait à s'organiser. Écoutons ce qu'il dit, dès 1797, de la constitu-

tion de 1795: « Y a-t-il une seule contrée « de l'univers où l'on ne puisse trouver un « conseil des Cinq-Cents, un conseil des « Anciens et cinq Directeurs? Cette consti- « tution peut être présentée à toutes les as- « sociations humaines, depuis la Chine jus- « qu'à Genève. Mais une constitution faite « pour toutes les nations n'est bonne pour « aucune. C'est une pure abstraction, une « œuvre scolastique faite pour exercer l'es- « prit dans une hypothèse idéale... Toutes « les raisons imaginables se réunissent « donc pour établir que le sceau divin n'est « pas sur cet ouvrage, qui n'est qu'un « *thème,* et qui est déjà marqué de tous les « caractères de la destruction. » Ce juge- ment, tombé de si haut, les faits, à quelque temps de là, le ramassèrent et le changèrent en vérité. De Maistre avait vu clair, mais tout près de lui. Attendez : trois pages plus bas, il va voir loin et non moins clair. Déjà préoccupé de l'éventualité d'une res-

tauration, qui recula de toute l'épaisseur éblouissante du règne de Napoléon, le comte Joseph de Maistre, qui la provoquait comme toutes les intelligences d'ordre en Europe, écrivait ces mots, qui furent des oracles sans en avoir l'obscurité : « Toutes « les factions réunies de la révolution fran- « çaise ont voulu l'avilissement, la destruc- « tion même du christianisme universel « et de la monarchie : d'*où il suit* que « tous leurs efforts n'aboutiront qu'à l'exal- « tation du christianisme et de la monar- « chie. » Certes ! c'était assez net ; et cependant, au point de vue de l'ordre, entendu dans ce qu'il a de plus apparent, la Révolution était terminée. Elle se refaisait des institutions. Mais, pour de Maistre, l'ordre factice qui imposait à tant d'esprits n'était pas l'ordre vrai. Aussi disait-il, à quelques lignes de celles que je viens de citer : « Tout annonce que l'ordre de choses « établi en France ne peut pas durer, et

« que L'INVINCIBLE NATURE DOIT RAMENER « LA MONARCHIE. »

Peu de temps après, en effet, l'invincible nature la ramenait de concert avec un autre Invincible; et, chose digne de cette intelligence qui voyait par-dessus les événements les plus hauts, les plus inattendus, les plus escarpés aux yeux vulgaires, ce ne furent pas même les prodiges de cet autre Invincible qui empêchèrent la Restauration prévue de se produire dans les termes que l'illustre publiciste avait fixés et décrits par avance jusque dans leurs moindres détails. Tout ce qui sait lire n'a pu oublier l'admirable chapitre IX, cette suite d'éclairs, des *Considérations sur la France*, intitulé : *Comment finit une contre-révolution.* Les grandeurs et les folies de l'homme qui avait, en ressuscitant la monarchie, comme écrit avec son épée sous la dictée du prophète politique qui l'avait proclamée *nécessaire* et *inévitable*, ne modifièrent qu'à

peine l'histoire qu'il avait tracée de si loin de la Restauration future. On le comprend. Qu'y avait ajouté cet homme qui représentait encore la Révolution, quoiqu'il se fût tourné contre elle ? Ses propres fautes et ses malheurs. La prédiction de Joseph de Maistre n'en était point affaiblie. Au contraire, elle n'en brilla que mieux, et les paroles qui l'exprimaient restèrent entières sans qu'aucun événement en effaçât seulement une lettre. Vraies avant Bonaparte, plus vraies encore depuis Bonaparte, elles semblent un arrêt de la Providence, qui étonne, quand on se reporte a sa date, les esprits les plus rompus aux prévisions politiques : « C'est « donc bien en vain, disaient ces paroles, « que tant d'écrivains insistent sur les in- « convénients du rétablissement de la mo- « narchie ; c'est en vain qu'ils effrayent les « Français sur les suites de la contre-révo- « lution ; et lorsqu'ils concluent de ces in- « convénients que les Français, qui les re-

« doutent, ne souffriront jamais le rétablis-« sement de la monarchie, *ils concluent* « *très-mal*; car les Français ne délibéreront « point, et c'est peut-être de la main d'une « femmelette qu'ils recevront un roi. » La dédaigneuse expression n'était pas une injure, et l'intuition allait ici jusqu'à la nuance. Les Français ne délibérèrent point. Ils crièrent pour qu'on les délivrât, et leurs libérateurs délibérèrent. Rien donc n'a manqué à cette divination prodigieuse, pas même la femmelette; car Mme de Krüdner, qui jouait le mysticisme et n'avait pas le cœur et la tête assez grands pour le contenir, Mme de Krüdner, qui mit les petitesses de son âme dans les décisions d'Alexandre, ne serait-elle pas cette femmelette-là?...

Du reste, une vue si droite et si perçante qui aidait à sa force et la décuplait, en mettant le pur milieu des principes entre elle et les événements lointains, comme la science place de merveilleux cristaux entre elle et

les objets qui échappent à la faiblesse des organes humains, pour mieux les voir ; cette vue éclairée, affermie, élevée à sa plus haute puissance par l'habitude de la contemplation supérieure, ne se troubla jamais, même devant ce qui trouble tant le regard des hommes, le succès. Bien au-dessus des partis et de leurs passagères fortunes, Joseph de Maistre, qu'on a cru, aux ardeurs de sa parole, en partager les passions, n'épousa aucune des illusions de la victoire, quand la Restauration s'accomplit. Il *vit* qu'au lieu de *rompre* avec une révolution qui avait été elle-même une *rupture* avec la vérité et avec l'histoire, elle se nouait à cette révolution par une constitution *philosophique*, et il *prévit* ce qu'il arriverait de cette dernière, comme il était arrivé déjà à celles qui l'avaient précédée. Il ne biaisa pas sur la faute de Louis XVIII, et sur le sort de cette monarchie un instant relevée pour retomber. Deux ans après le retour de la mai-

son de Bourbon, une inspiration, née déjà de beaucoup d'embarras, lui fit offrir le ministère, mais il refusa en disant qu'il était trop tard. Il sentait que la conception de l'ordre vrai pour la France sacrifiée à une égoïste et fausse politique, ne pouvait plus se réaliser, du moins par le simple *fiat* d'un homme. Quelques années plus tard, en 1821, il mourait, et, le regard toujours aussi lucide, aussi ferme : « Je meurs avec l'Europe, » disait-il. Mot cruel et lugubre ; mais franchement, depuis 1821, quel événement a montré que ce mot-là ne fût pas juste ?

Ainsi, — comme on le voit maintenant et par ses écrits et par sa vie, — ce Prophète du Passé, ainsi que diraient les insolents Nostradamus de notre âge, a toujours prévenu et annoncé l'avenir voilé qui allait suivre. Il avait, et dans ses *Considérations sur la France* et dans son *Principe générateur*, proclamé le néant des constitutions

faites de main d'homme, et, coup sur coup, les faits successifs de l'histoire contemporaine lui donnèrent raison en brisant, les unes après les autres, ces constitutions ! Que dis-je ? l'avenir qu'il avait vu ne s'est point circonscrit dans une période de l'histoire. La sentence de mort qu'il a portée contre les constitutions, le Temps, cette *Table de Marbre* qui rejuge les jugements humains, ne l'a point cassée. Il a frappé également l'œuvre de 1795, de 1815, de 1830, comme il frappera toutes les œuvres pareilles de fabrique humaine, estampillées du même nom. Plus tard, quand je parlerai de Chateaubriand, dont l'œil fut trop souvent ébloui par les illusions ambiantes de son époque, je montrerai que l'impossibilité de vivre, — le *petit empêchement d'être*, eût dit Fontenelle, — de ces œuvres futiles ne venait pas seulement du principe même sur lequel elles portent, mais aussi du système de gouver-

nement que ces constitutions créaient. Seulement pour de Maistre, ce penseur original, qui expliquait tout par l'origine, le *péché originel* suffisait. Quand une institution est vaine dans son principe, ce n'est plus qu'une ruine suspendue sur ceux qu'elle couvre de son apparente solidité. Les myopes seuls ont cru, par exemple, le roi Charles X chassé du trône par de vieilles rancunes contre sa noble race ; mais pour ceux qui élèvent leur regard vers des causes plus réelles, il a été surtout chassé par les principes mêmes consentis dans cette Charte, qui sera jugée par nos fils, s'ils ne sont pas aussi faibles que leurs pères, une vile concession à l'ennemi. Louis-Philippe n'avait point, lui, les souvenirs de sa race à craindre. Fils de régicide, grandi sur les genoux des clubs, libéral de ce faux libéralisme, de cette tartufferie de liberté dont la spirituelle France a été si longtemps la madame Pernelle et l'est encore ; Louis-Philippe, ce *roi*

de la Halle, a été chassé à son tour par les gamins, fils de ces gamins qui lui avaient donné la couronne. Mais, comme Charles X, c'était encore, au fond, la constitution qui le chassait, ou du moins l'esprit qui couvait dans son sein. La monarchie de 1830 a péri comme la monarchie de 1815, parce que ni l'une ni l'autre n'était, en fin de compte, la monarchie. Toutes les deux sont mortes de leurs constitutions. De Maistre avait pressenti ces ruines comme il en a pressenti bien d'autres que la France n'a pas vues, mais qu'elle verra... Et ne peut-on dire qu'elle a commencé de les voir ?... Avouons que ce n'est pas trop mal pour un homme toujours les yeux attachés au passé, comme le lui reprochent ses adversaires. Enfin il a mérité cette gloire qu'à plus de quarante ans de distance, un ministre d'une expérience presque séculaire, aussi grand par la pratique et par l'action que lui, de Maistre, l'était par la théorie et par la pensée, con-

clut, après les événements, comme l'illustre écrivain avait prévu, avant qu'ils eussent éclaté. Les paroles rapportées dernièrement du prince de Metternich, à Londres [1], sont un corollaire expérimental à l'*a priori* de l'auteur des *Considérations sur la France.* Lorsque les Bohémiens politiques de notre époque, éclos tout à coup au gouvernement des États, comme des champignons sur du

[1] Voici les propres paroles du prince de Metternich : « Le Progrès politique, — dit-il, — suit « un cercle. Plus il marche, plus il se rapproche « de son point de départ. » C'est toute la théorie catholique qui ne conçoit pas l'homme autrement qu'il n'est ; — qui ne rêve jamais, mais qui observe toujours. Un grand esprit qui, comme le prince de Metternich, lutte avec les faits depuis quarante ans, et conclut, au nom des faits, comme les plus redoutables utopistes, au nom des idées, montre bien que l'utopie n'est plus qu'une avance de la Vérité. L'Infaillibilité est pour M. de Metternich aussi nécessaire que pour Joseph de Maistre. Et ce n'est pas là seule analogie qui existe entre le grand Penseur debout et le grand Penseur assis. Tous deux, ils ont la même théorie providentielle. Tous

fumier, dans la nuit du 24 février 1848; lorsque tous ces poétiques diseurs de bonne aventure à la France auront pour garantie de leurs prédictions un ensemble de faits comme celui que je n'ai pu qu'indiquer dans ce chapitre, et l'adhésion à leurs prophéties d'un homme qui a depuis quarante ans la main, — et une assez puissante main, — dans les affaires de ce monde, alors...

deux croient que la Révolution de 1789 n'a été que le châtiment des Classes Élevées et que la Bourgeoisie et le Peuple doivent avoir aussi leur 1789. Après le coup de guillotine sur la tête du trop révolutionnaire Louis XVI, il doit y avoir le massacre et la faim pour les peuples révolutionnaires. L'Expiation, l'Expiation pour tous, en bas comme en haut. *Les peuples y perdront l'esprit de révolte; les Aristocrates et les Rois, l'esprit de faiblesse et d'illusion*, plus dangereux et plus honteux encore. — Telle est l'opinion d'un homme dont le long ministère fut un règne, et qui, sur la fin de sa vie toute-puissante, a trouvé la révolution armée contre lui, parce qu'il avait mis tout son patient et calme génie à l'endormir plutôt qu'à la tuer. Il aurait dû la tuer.

oh ! alors... je ne les croirai pas davantage, mais je me regarderai au moins comme tenu de déduire les raisons de mon incrédulité.

II

DE BONALD

« J'ai pensé tout ce que vous avez écrit, « et j'ai écrit tout ce que vous avez pensé, » disait l'illustre de Maistre à l'illustre Bonald, quelque temps avant de mourir. Résumé d'une laconique plénitude; identité de deux génies qui s'étaient étreints et fondus dans la vérité, dans la lumière des mêmes principes! Rien de plus noble que cet aveu, désintéressé de tout ce qui n'est pas la vérité même. Pour le grand esprit de Joseph de Maistre, en effet, une seule chose au monde eut de l'importance, et ce ne fut ni la personnalité du talent, ni l'originalité de l'œuvre, ni le sentiment enivrant de sa propre

force, ni le cruel partage de la gloire, ni tous ces chers néants auxquels tient la faible créature humaine par des nœuds si prompts à saigner; ce ne fut ni lui, ni Bonald, ni personne: ce furent les principes, — les principes que l'homme n'a pas faits et que le mérite de sa pensée et de sa volonté est de reconnaître. Bonald les a reconnus. Il les a proclamés d'une voix dont les événements accomplis depuis trente ans n'ont pas encore épuisé la portée. A ces principes, qui étaient comme les entrailles de sa raison, Joseph de Maistre a eu la conscience de lui-même dans la conscience de Bonald; et, tout ému de sentir son être intellectuel élargi dans un autre être, sa conviction palpiter dans une autre conviction aussi puissante que la sienne, heureux, il le lui écrivit, quoiqu'il ne l'eût jamais vu, non pour le louer en s'égalant à lui, ou se louer lui-même en s'identifiant avec un autre, mais pour glorifier les idées auxquelles tous les deux avaient foi.

Bonald vient donc après de Maistre, quoiqu'à côté de lui, dans le dénombrement de ces Prophètes du Passé je l'aie choisi comme une des répliques immortelles aux injures des Visionnaires de l'avenir. Bonald, comme de Maistre, les a méritées, et ce n'est pas d'hier qu'ils ont eu l'honneur, l'un et l'autre, des mépris de leurs adversaires. Qu'on descende de quelques degrés dans l'histoire de la pensée contemporaine, on verra si l'incrédule injure ne date pas du même jour que la prophétie. Toutes les philosophies, — car l'Erreur, dragon à mille têtes, est un monstre multiple, — toutes les philosophies qui ont passé sur l'esprit de la génération actuelle, et ont brisé un peu davantage ce débile enfant d'une société qui n'en peut plus, et la philosophie écossaise, et la philosophie allemande, et la philosophie matérialiste, et la philosophie panthéiste, et la philosophie éclectique ont, pendant vingt-cinq ans, refusé dédaigneusement à Joseph

de Maistre, à Bonald, à plusieurs autres, à toute l'*école catholique* enfin (pour parler l'affreux jargon de ces philosophies), la puissance d'observation, de découverte, d'intuition supérieure, qui marque les systèmes, ainsi que les hommes, du caractère souverain de la vérité. Cela se comprend. En philosophie, en politique, en toute science (j'excepte la morale), voir, avoir vu, discerner, est le fait suprême, incontestable, dominateur. C'était donc ce fait qu'on devait nier aux hommes de la Tradition religieuse qui assoient leur philosophie sur la base d'une Révélation divine. Aussi était-il passé en force de chose jugée qu'*ils ne voyaient pas*. La faculté qui sert à saisir le vrai dans les choses, les hommes, le temps, ils ne l'avaient plus. L'esprit humain, dont la langue philosophique moderne a fait un coureur, je ne sais trop pourquoi, *marchait*, *volait* à leurs côtés, ils ne s'en apercevaient même pas ! Ils n'étaient que les archéologues de

la pensée, que des métaphysiciens égarés, sans profondeur et sans génie. Si parfois, ému d'une page éloquente, on avait la générosité de leur accorder le don d'écrire ; si même on leur reconnaissait une certaine autorité de logique qui, après tout, comme les six laquais de Pascal, se faisait nettement respecter et abrégeait le débat, — c'est qu'en fin de compte, le don d'écrire peut être au service d'une intelligence aveugle, et que la logique, — *cette clef avec laquelle on n'entre jamais que chez soi,* — ne mène les hommes que là où ils veulent bien se laisser conduire.

De telles concessions étaient sans danger et semblaient impartiales ! Impartiales ! cette qualité si recherchée des sociétés sans conviction ! Mais la vue, mais la sûreté du regard, cette pénétration formidable aux doctrines et aux hommes : voilà ce qu'il ne fallait jamais consentir, voilà ce qu'ils n'avaient point, *ce que ne pouvaient avoir* ceux-là qu'on

devait appeler plus tard les Prophètes du Passé, ces esprits *arriérés* qui maintiennent que la vérité politique, comme toutes les vérités dont les sociétés ont besoin pour vivre, est divine, révélée, enseignée, apprise, par conséquent éternelle ; par conséquent immobile, et devant laquelle l'homme s'agite, passe et recule, en appelant dans sa manie cette vaine agitation « du progrès ! » Eh bien ! j'ai montré ce qu'une telle prétention fut contre Joseph de Maistre ; je montrerai ce qu'elle est contre son frère d'armes intellectuel, le vicomte de Bonald, son inférieur, je le reconnais, s'il s'agit de ces toutes-puissantes facultés qui ravissent l'homme et l'enlèvent en le saisissant par tous les côtés où il est intelligent et sensible, mais son égal par la pensée ; son égal, s'il n'y avait en l'homme que l'auguste faculté de la raison. Personne plus que Bonald, — pas même de Maistre, et j'ai montré si ce Prophète du Passé avait été réelle-

ment un prophète, — n'a vu mieux ce que renfermaient et gardaient à l'avenir les faits et les opinions de son époque. Prophète aussi à sa manière, comme son célèbre contemporain, il a porté, sur la société de son temps, un regard profond, concentré, chargé de cette attention qui s'amasse et qui finit par produire la foudre de la réflexion. Ce n'est point là l'œil fier, illuminé, rapide, éclatant d'agression soudaine et victorieuse de l'auteur des *Considérations sur la France*; mais s'il brille moins de la flamme inspirée, Bonald appuie si bien le sien sur les choses, qu'il les voit jusqu'au fond, malgré leurs ténèbres naturelles et leurs plus tenaces résistances. Il a le génie de la Pénétration réfléchie, comme de Maistre le génie instantané de l'Aperçu.

D'ailleurs, je l'ai dit déjà, ils diffèrent de tout point, excepté de croyance ; ils se sont rencontrés dans la Foi. Supérieure à tout dans les âmes, cette croyance, cette foi que

les Allemands appelleraient *supernaturaliste* et que nous appelons, nous, en français, la foi chrétienne, ce dernier mot de la nature divine à la nature humaine, dit plus distinctement dans les grands esprits, parce qu'ils sont plus près de Dieu, par la pensée, que les autres hommes, Bonald, avec ses tendances plus métaphysiques que de Maistre, en a fait une loi scientifique. Il l'a doublée sans la transformer. Il a su tailler dans cette divine étoffe un système. La *Législation primitive*, démontrée par l'impossibilité absolue où se trouve l'homme de créer sa langue pour *penser ce qu'il pense*, est un livre rigoureusement philosophique, écrit pour les superstitieux du raisonnement, qui tiennent en estime les choses de la philosophie; mais la force réelle de ce livre, aux yeux des hommes plus hauts que les formes syllogistiques du langage, c'est de plonger à mi-corps et par les racines dans l'Histoire, cette source de tout pour l'esprit humain. J'appel-

lerais volontiers un pareil ouvrage : la preuve faite par la métaphysique de la nécessité d'une révélation. D'une ordonnance presque géométrique, vaste de déduction en même temps que sévère, la *Législation primitive*, dont les autres livres de Bonald sont des corollaires, contient en germe toutes les opinions qui composèrent la longue vie intellectuelle de son auteur. Qui ne sait que le propre de toute œuvre rigoureusement systématique est de tenir, en quelque degré, l'esprit qui l'a conçue dans un éternel esclavage ? Seulement, pour Bonald, un tel esclavage fut fécond.

Partout donc où je vais le rencontrer, soit dans ses œuvres philosophiques, soit dans ses écrits politiques ou littéraires, soit dans sa vie active, car il fut mêlé au gouvernement de son temps, — et ce ne fut point un homme, qui, comme le philosophe Kant, par exemple, se dispensa de vivre parce qu'il avait à penser, — ce sera toujours l'auteur de

la *Legislation primitive* que j'aurai devant les yeux. Impossible de l'oublier ! Je n'ai point à analyser ce système ; mais je devais rappeler ce qu'il est, afin de montrer que le vicomte de Bonald, — comme le comte de Maistre, — a pris son point de vue dans ce passé, *gros de l'avenir*, disait Leibnitz, et dont les hommes de notre temps ne se détournent que parce qu'au bout, en le remontant, on trouve Dieu !

Et d'abord, commençons par le reconnaître, ce n'est point dans un de ses écrits, mais dans tous, que Bonald a souvent dégagé l'avenir des faits qui l'enveloppent, avec la rigueur du mathématicien qui fait jaillir l'inconnue algébrique des deux termes rapprochés de l'équation. Quand j'ai parlé de Joseph de Maistre, j'ai principalement insisté sur son *Principe générateur* et ses *Considérations sur la France;* mais pour Bonald il n'y a point de réserve à faire : la prophétie brille sur toutes les pages de ses livres, dis-

tincte, explicite et si rayonnante de netteté, que, comme une lumière victorieuse, elle traverserait les paupières de l'esprit les plus fermées par l'obstination ou la mauvaise foi.

Dès les premières idées sorties de cet esprit, qui ne changea pas sous prétexte de se développer, qui n'erra pas avant de se fixer, comme les clignotantes intelligences de cet âge de doute, qui s'en vont cherchant leur chemin avec leurs deux mains contre tous les murs, on reconnaît l'esprit perçant qui discerne avec une telle acuité, qu'on s'imaginerait qu'il devine. Ouvrez, par exemple, la brochure sur les traités de Westphalie et de Campo-Formio, et l'écrit intitulé *De l'État de l'Europe,* publié, je crois, en l'an IX. Et pourtant, il y a mieux encore : en 1794, Bonald avait annoncé avec une sagacité que les événements, les uns après les autres, démontrèrent, « les malheurs qui devaient fondre sur la Suisse, la faiblesse *réelle* de cette société, malgré la réputation

de force que quelques faits d'armes et les *philosophes* lui avaient créée, l'inconsidération où Venise tomberait inévitablement, les dangers qui se produiraient un jour contre la Confédération germanique, les embarras intérieurs de l'Angleterre, la chute de la Turquie, la séparation des Pays-Bas et de la maison d'Autriche, et même l'accroissement de la maison de Sardaigne [1]. »

Ce n'est pas pas tout. En 1794, — l'époque est remarquable, — en 1794, c'est-à-dire

[1] Oui, les événements le démontrèrent. Mais la sagacité du vicomte de Bonald était une Intussusception si profonde de la *Raison suffisante* des faits, que les événements annoncés arrivèrent, et, qu'on y prenne garde! non pour passer, mais pour s'établir. La loi cachée dans les faits, comme la pulpe dans le fruit, la loi découverte par Bonald, quand les faits qui l'enveloppaient germaient encore, n'a pas manqué de produire d'une manière immanente tout ce qu'elle devait produire, sans que le temps ou l'effort des volontés humaines l'aient déconcertée, cette loi, ou stérilisée un seul jour! Plus d'un demi-siècle a passé, avec sa poussière

TROIS ANS avant que Joseph de Maistre eût publié son livre sibyllin des *Considérations sur la France*, Bonald osait ne pas désespérer de ce pays régicide, et découvrait, dans la poussière imbibée de sang de son ancienne constitution monarchique, le principe sauveur d'une restauration. Sur ce point, il faut le reconnaître, Bonald fut le précur-

fécondante, qui fait lever des forêts de choses dans le monde métamorphosé, et toute cette poussière n'a pas plus enterré la prophétie, que le sable n'enterre au désert l'obélisque qu'il fouette de ses tourbillons. Voyez, en effet ! Où en est la Suisse, à cette heure, la Suisse destinée à ne trouver le calme et l'unité que dans les plans laissés par Bombelles à son cabinet pour être prochainement réalisés ? Où en est Venise? Où en est l'Allemagne ? Les *embarras intérieurs* de l'Angleterre se multiplient de chaque révolution continentale. Le Chartisme, assis sur la côte qui regarde la France, attend le Socialisme pour lui faciliter l'abordage. La Turquie, comme le corps du Damné, dévoré par le Satan de l'Enfer du Dante, a la tête dans la vaste bouche du Géant russes, et l'on ne voit déjà plus que ses pieds impuissants qui s'agitent. Malgré la force

seur de Joseph de Maistre. Acceptée donc, non comme une espérance du Sentiment, mais comme une certitude de l'Intelligence, l'idée d'une Restauration cohabita désormais en Bonald avec une pensée qui était patiente, parce qu'elle était prévoyante, et pour laquelle une pareille idée, nécessaire comme le résultat d'un calcul, avait l'auto-

renouvelée de l'Autriche, riche maintenant à elle seule de plus de grands caractères que toute l'Europe ensemble, la séparation des Pays-Bas subsistera sous la double garantie, pour le monde, de l'esprit monarchique et de l'influence sacerdotale. Quant à l'accroissement de la maison de Sardaigne,... il s'est arrêté comme le feu qui se replie avant de s'éteindre *. L'Autriche, qui a pris la tête de pont de toutes les questions en Europe, est encore là ; mais l'accroissement n'a cessé que grâce à des idées tenues pour des erreurs par le vicomte de Bonald. L'encre avec laquelle il écrivait en 1794 n'a pas séché.

* L'accroissement de la Maison de Savoie a repris, et dans des proportions à étonner Bonald lui-même. Or il ne s'agissait pas, — quand j'écrivais ceci, — de solidité d'établissement, mais d'agrandissement.

rité d'un fait accompli. Aussi, à dix ans de la fameuse déclaration signée et publiée le 25 décembre 1814 à Saint-Pétersbourg, l'anniversaire de la naissance de N.-S. JÉSUS-CHRIST, qui aurait pu et dû être la résurrection du christianisme en Europe, pour les gouvernements et les peuples, Bonald, sûr de l'axiome moral qu'une chose nécessaire arrive toujours, n'importe l'heure, écrivait d'une plume inflexible qui n'entendait à rien qu'à la vérité, ces paroles, que les événements rendirent, hélas! prématurées : « La Révolution a commencé par la « déclaration des droits de l'Homme, elle « ne sera finie que par la déclaration des « droits de Dieu. » Mot d'une si grande portée, qu'il passa par-dessus la tête de ces gouvernements schismatiques, hérétiques, philosophiques, qui croyaient pouvoir refaire la société avec de la force, et n'admettaient Dieu que comme l'effigie d'un contrôle dans leurs actes de chancellerie;

mais mot si vrai, que tout à l'heure encore il est la loi et le salut de l'avenir! Nous le savons, nous, venus vingt ans plus tard : le rétablissement de l'ordre sorti de la Coalition et les traités de la Sainte-Alliance, qui avaient pour prétention de le conserver, ont été des actes sans profondeur et sans efficacité réelle. Quand on les médite, le mot de Catherine de Médicis à Charles IX revient à la mémoire : « C'est bien coupé, mon fils, mais il faut coudre. » On ne le sut pas. Même l'intérêt épouvanté de leur existence ne guérit pas les gouvernements de la vieille maladie morale qu'ils avaient donnée à leurs peuples, et que les peuples leur avaient rendue avec d'horribles phénomènes et des complications de plus. Or on ne laisse point impunément échapper de pareilles minutes en histoire. La Révolution terrassée vivait sous les pieds de ses ennemis. Un jour ces pieds se fatiguèrent. Elle se releva, se mit debout droite et menaçante,

plus forte, comme tout ce qu'on n'a pas su briser, d'avoir été un instant comprimée. Elle fascina les gouvernements plus qu'elle ne les vainquit, car ils ne voulurent pas se défendre. Ramollis par le scepticisme universel, n'ayant plus en leur droit la croyance profonde qui seule pouvait les sauver, avec cette pitié raccourcie et grossière des sociétés matérialistes, qui, comme les femmes nerveuses, ne supportent pas la vue d'un peu de sang répandu, ils s'imaginèrent que la sainteté du droit pesait moins dans les balances de la Justice éternelle que quelques gouttes de ce liquide révolté. Bonald ne l'avait-il pas pressenti quand il écrivait : « Il est moins difficile de gouver-
« ner les hommes qu'on ne pense. Il
« suffit d'avoir une volonté positive appli-
« quée à un but certain... Malheureusement
« on aperçoit dans toute l'Europe une
« volonté négative qui sait très-bien ce
« qu'elle ne veut pas, mais qui ne sait ce

« qu'elle veut. » — « Que les rois sont forts, « avait-il dit encore, quands ils savent de « qui ils sont, par qui ils sont et pourquoi « ils sont ! » Du temps de Bonald, ils l'avaient oublié, et cet oubli leur a été assez funeste. Du nôtre, le rapprendront-ils ?

Ainsi, on le voit, ce grand penseur, cet esprit politique accompli, ne se prit pas plus que Joseph de Maistre à cette Restauration manquée, qui devait être une révolution monarchique et non pas l'avortement d'une réaction, — une révolution inexorable et complète ; car il fallait remettre en haut ce qu'on avait mis en bas, et en bas ce qu'on avait placé en haut, c'est-à-dire chaque chose à sa place. En effet, on ne répond jamais à une révolution accomplie que par une autre révolution ; le secret de la politique ne demandant pas tant de génie

(1) Hélas! ils ne l'ont pas rappris !

pour le trouver, puisqu'il est tout entier dans le renversement, dans le contre-pied de la politique des ennemis! C'est dans ce sens qu'il faut comprendre un mot superbe de Thucydide, que j'ai cru longtemps profond de mépris et qui est profond de sagesse : « Les génies les plus médiocres, dit-il, sont « les plus propres au gouvernement. » L'impuissante réaction de 1815 trouva Bonald calme et sans espoir. Il n'eut aucune confiance à la durée des choses qu'on fondait, à cette Charte qui n'était qu'une *cote mal taillée* entre la Révolution et la Monarchie. Il eut, comme de Maistre, des accents funèbres. *Il fait nuit en Europe*, dit-il quelque part. *Est-ce que la société aurait rendu l'âme?* Seulement comme il était Français, et qu'il avait, en sa double qualité de gentilhomme et de royaliste, des devoirs à remplir envers cette antique maison de Bourbon, qui peut se tromper et périr, mais que nous devons servir jusqu'à sa dernière

heure, lui, l'homme du principe de la monarchie, lui qui ne voyait dans la société de l'État que l'extension du principe qui gouvernait la famille, il se demanda comment on pourrait sauver ce reste vivant et défiguré de Monarchie que les rois, couronne en tête, traînaient à l'abîme ?

Quoique impie à ce système de transaction qui n'a pas sauvé les Stuarts, et qui, depuis Henri IV, le Poignardé, passe pour le chef-d'œuvre de la politique, et n'est, selon moi, que le chef-d'œuvre de l'ingratitude, de l'inintelligence ou de la lâcheté ; quoique plus radicalement impie encore à un genre de constitution qu'il avait plusieurs fois jugé de si haut et qu'il regardait comme une erreur, il accepta la Charte, non seulement *parce que le roi l'avait donnée*, — comme il le dit franchement à la Chambre des Députés dont il faisait partie, le 30 décembre 1816 ; — mais il l'accepta pour neutraliser, par une bonne loi d'élection, les principes et les dangers

que cette Charte portait en elle. L'exemple de l'Angleterre, qui a aussi au fond de sa constitution le principe démocratique dont elle sera plus tard la victime, et qui n'échappe à la mort cachée dans son cœur depuis tant d'années, comme un homme attaqué d'anévrisme, que par le fait de ses mœurs monarchiques, victorieuses même de ses lois, paraissait au vicomte de Bonald pouvoir être suivi par la France. A ses yeux experts, s'il y avait encore une ressource pour la Monarchie, c'était celle-là. Aussi fit-il des efforts immenses, les efforts d'un homme qui sent que la question qu'il remue est le va-tout de son pays, pour établir une loi d'élection par laquelle le pouvoir, l'influence, la fonction politique appartinssent à la haute propriété, en proportion de son importance dans cette France, du moins géométriquement monarchique, si elle ne l'était plus par les sentiments, et dont la force est avant tout territoriale. Je n'ai point

à détailler ici les travaux législatifs du vicomte de Bonald ; mais il est bon, — et plus que jamais à cette heure où les droits de la propriété sont à leur tour battus, sur l'aire des questions sociales, par le fléau démocratique qui ne cessera de battre que quand il aura tout pulvérisé, — de rappeler les paroles de ce Prophète du Passé, qu'on n'a pas plus écouté que les autres prophètes, mais qu'on doit entendre maintenant : « La question que vous discutez, » — dit-il en finissant un disconrs dont l'éloquence ne s'est pas évaporée, parce qu'elle venait de la substance de la raison, — « occupe et agite « en ce moment toute l'Europe... l'Europe « propriétaire, cette Europe politique et re« ligieuse, qui n'est pas tout à fait l'Europe « des sociétés secrètes, des comptoirs, des « universités et des académies. Si, par des « lois nées des habitudes révolutionnaires, « et dont l'*exécution*, *soyez-en sûrs*, *sera* « *plus révolutionnaire encore*, en même

« temps que vous appelez de droit à l'élec-
« tion la nombreuse classe des petits et des
« moyens propriétaires, vous excluez de
« fait les chefs de la propriété, et les plus
« intéressés à l'ordre et à la stabilité de la
« société ; si dans cette armée de proprié-
« taires, destinée à la défendre de l'irrup-
« tion des prolétaires, et dont les grands
« propriétaires sont les chefs naturels, vous
« placez l'autorité dans la main des simples
« soldats, vous continuez, en en laissant
« subsister le principe, les doctrines et les
« gouvernements révolutionnaires, et vous
« comblez, en les prolongeant, les malheurs
« et les désordres de l'Europe... Si, au
« contraire, faisant concourir à l'élection la
« corporation toujours bonne, à la place de
« l'individu souvent mauvais, la faisant par-
« tir de la commune pour arriver au dépar-
« tement et au royaume, vous en constituez
« le droit et l'exercice dans l'ordre naturel
« où la société elle-même l'a constitué,

« vous aurez peut-être — il faut courir la
« chance de ce terrible danger — quelques
« comtes et quelques barons, mais vous au-
« rez aussi des grands propriétaires qui au-
« ront les connaissances, les habitudes, les
« intérêts, les vertus politiques, que donne
« même aux moins vertueux la grande pro-
« priété, et vous rassoirez la société euro-
« péenne sur ses antiques fondements,
« indestructibles comme la nature, qui
« survivent même aux révolutions, prêts à
« recevoir des constructions régulières, ou,
« comme ceux d'un temple célèbre, à en-
« gloutir les imprudents constructeurs qui
« tenteraient d'y élever un édifice que la
« nature repousse comme la société. Pen-
« sez-y, et pour la France, et pour l'Europe
« et pour vous-mêmes ! » S'il y a encore
debout quelque part des hommes qui aient
entendu ces foudroyantes paroles, physique-
ment et sans les comprendre, alors que le
vicomte de Bonald, comme un antique Au-

gure, les prononçait à la tribune française, qu'ils fassent un retour sur eux-mêmes, et se demandent, en présence des faits qui nous cernent aujourd'hui de toutes parts, si pour la France, pour l'Europe, pour eux-mêmes, ils y ont vraiment pensé !

Non, ils n'y pensèrent pas ! L'opinion publique, que le gouvernement ne savait pas diriger, mais qui bientôt, au contraire, par un bouleversement des notions les plus simples du sens commun, dirigea le gouvernement et le tourna à ses caprices, repoussa les idées d'un homme qui croyait que la question topographique d'un pays, la nature de ses richesses et un long et magnifique passé entraient bien pour quelque chose dans sa destinée. Le siècle jeune alors, et qui avait toutes les fatuités de son adolescence, se détourna de cet *ultra*, comme disaient les passions du temps, de cet *absolutiste* qui parlait et voulait, thaumaturge insensé, ressusciter ce qui n'était plus.

Vieillard fourvoyé dans les ruines de l'Histoire, croyait-on, espèce de Janus mutilé, qui, de son double visage, n'avait conservé que la face qui regarde tristement la nuit! Choses et hommes continuèrent, pendant des années, d'aller leur train de perdition. Les classes moyennes firent des lois, non pour le pays, mais pour elles. Il y eut un certain moment où toutes les individualités de France se révoltèrent avec une horreur imbécile contre la loi du droit d'aînesse, lequel, au point de vue supérieur de la société, est juste comme le droit de vivre. Dans cette mobilité d'institutions et de mœurs que tend à créer la Démocratie, avec ses remaniements perpétuels, ses progrès sans arrêt et sans fin, on ne se doutait pas que ce qui arriverait un jour ou l'autre serait, non un petit changement politique de plus, mais un renversement de Société.

Tel est l'avenir, enfin échu aujourd'hui,

que Bonald avait essayé de rendre impossible. Il avait, dans tous ses ouvrages, posé comme fondamentale la constitution de la famille. Il avait prouvé que la Démocratie, quand elle ne s'équilibre pas, comme en Angleterre, avec des mœurs monarchiques qui la contiennent, — et même, avait-il observé, une telle combinaison, un équilibre si délicat n'ont été produits en Angleterre qu'à force de temps, qu'on ne remplace pas, de dissensions et de malheurs : — il avait prouvé, dis-je, que cette Démocratie était un désordre aussi profond, une aberration aussi lamentable, que si les enfants exerçaient l'autorité dans la société domestique. De ces principes éternels pour toute association humaine, il était descendu à l'intérêt de la France, et il avait démontré que cet intérêt, bien entendu, était éminemment propriétaire, territorial, foncier. Il s'était moqué de la *furieuse tendance des temps actuels vers les gouvernements populaires*, si

l'on peut appeler une moquerie ce triste sourire de l'homme supérieur qu'avait saint Bernard, quand il parlait de la *chimère de son siècle*. Il avait donc conclu rigoureusement contre tout le monde, et conclu, en somme, ce que personne ne voyait. Qui, en effet, dans cette Europe raffermie en 1816, estimait que la famille pût un jour être menacée? Et pourtant, à quelque temps de là, ses liens déjà se relâchèrent, sa constitution fut affaiblie ; car les idées modernes de progrès engendrent nécessairement l'involontaire mépris des vieillards, et les vieillards sont tous des pères! Qui, en 1816, croyait encore qu'on pût détruire la propriété? Et pourtant, en 1850, voici le principe de propriété mis en question avec une netteté assez audacieuse! Et s'il n'y avait pour l'attaquer à masque ouvert qu'un de ces sophistes comme il en pousse dans le détritus de toutes les sociétés finies ; que cet homme trop célèbre, par exemple, qui a dégradé le

talent en sa personne, et qu'on devrait châtier du crime de sa renommée en n'écrivant jamais son nom, nous eussions montré à nos enfants comme une curiosité funeste ce monstrueux Ilote de l'esprit humain, afin de leur apprendre de quel côté tombe la Pensée quand elle est enivrée par l'Orgueil, et cela aurait été tout... Mais il n'y a pas qu'un seul homme qui soit venu se ruer contre le principe sacré de la vie des peuples; il y en a d'autres qui se sont levés, et il y en a des milliers d'autres qui continueront à se lever !

Bonald le savait en 1816, et la Démocratie jouissait d'une sécurité aussi profonde que son aveuglement. Pendant qu'elle ne se préoccupait que des petits triomphes de la vanité dont elle est faite, Bonald défendait déjà la famille, la propriété, ces deux axes du monde moral et politique connu, et il les couvrait d'une intelligence si grandement avisée, que tous les arguments qu'il a donnés

pour les sauver, que toutes les considérations qu'il a fait valoir pour les fortifier sont vivantes, armées, omnipotentes, comme la raison qui les dicta, et que de ceux-là qui, en ces temps d'alarmes, ont senti l'intérêt crier au fond de leurs cœurs, au milieu du silence de tous les principes méconnus, aucun n'a trouvé de terreur assez féconde dans son âme pour inventer un argument qui surpassât ou égalât seulement les siens !

En vérité, quand on jauge cette vie puissante, quand on sonde et que l'on écume le double courant de la pensée d'un seul homme, également fort dans l'abstraction et dans la réalité, et qu'on y découvre ce que je viens de rapporter en quelques mots, on se demande si le regard pouvait aller plus loin devant soi, et si Joseph de Maistre ne fut pas lui-même, en prévoyance, en instinct d'avenir, dépassé et vaincu par son noble ami de Bonald. Du reste, je ne sache personne, même parmi les génies supérieurs

à ce dernier, soit comme homme d'Etat, soit comme philosophe, qui ait eu la prescience de l'événement caché par le temps à un aussi remarquable degré. Qu'on choisisse celui que l'on voudra et que l'on compare ! Certes ! Leibnitz est un bien grand homme. Il a une étendue d'intelligence qui confond, une opulence de tête, une immensité d'aptitudes qui font de lui le plus beau génie des temps modernes [1]. Eh bien, Leibnitz, je n'hésite point à le dire, n'a pas eu des discernements d'avenir aussi distincts que de Bonald. Il est vrai aussi qu'il appartenait à une époque où les conséquences des principes posés ne se voyaient pas au jour terrible des applications qui en avaient été faites. Or, à égalité de regard, on voit mieux le fond de l'abîme quand on se penche sur sa profondeur que quand on est loin de ses

[1] L'un des plus beaux serait assez, et peut-être trop..

bords. Seulement l'explication d'un fait n'en change pas la nature. Bonald A VU. Je n'ai point à considérer son esprit sous tous ses angles, et à en mesurer l'élévation ou l'écartement ; je n'ai à montrer que la longueur de son coup d'œil. Et d'ailleurs, faut-il le répéter ? dans cette Étude, plus haute que les hommes, il s'agit bien moins de la valeur individuelle de l'intelligence de chacun d'eux que des principes qui l'ont dirigée, que de la Vérité absolue, du *dictamen* de l'histoire, c'est-à-dire que du Passé même, dans les Prophètes du Passé.

Car tout est là, — il n'est plus permis de s'y méprendre, dans le face-à-face universel des doctrines qui se regardent, et qui sera peut-être demain le face-à-face du combat, — le Passé (nous venons d'étudier ses interprètes) est-il donc une chose privée de vérité, de lumière, d'enseignement, qu'il ne faille plus l'invoquer qu'avec un mépris outrageant, ou, ce qui est plus offensant encore,

un mépris miséricordieux? Le Passé, dont Joseph de Maistre et de Bonald sont les Prophètes, ne doit-il rien avoir de commun avec l'avenir tel que les esprits actuels le conçoivent ou le rêvent, et ne reste-t-il vraiment de la cendre de nos pères, qu'un immonde engrais pour le sol et un vain souvenir pour nos mémoires? Le mérite de l'avenir, sa grandeur, sa force seraient-ils de prendre ce Passé à rebours; de le contredire par les mœurs, les institutions, les sentiments des générations qui vont naître? Oui, toute la question gît là maintenant. Sera-t-on du passé? Sera-t-on de l'avenir? Dans un sens étroit, dans un sens vulgaire, on est toujours, on le sait bien, de l'un et de l'autre. Qui a jamais nié la différence des époques? Mais des accroissements ou des extinctions nécessaires ne changent rien à l'essence des choses, au principe générateur et conservateur des sociétés. Hommes du Passé voudra donc toujours dire, dans

le sens élevé et philosophique du langage moderne, hommes de monarchie, hommes de religion, hommes d'unité religieuse et politique; homme de l'Avenir à son tour dira: homme de démocratie, d'examen philosophique, de pluralité politique et religieuse. Ici ou là, que l'on choisisse! Il faut se ranger en bataille; car les idées vont tellement vite à leurs extrémités, en France; la main s'emmanche si bien aux opinions de la tête, que les principes qui se sont déjà disputé le monde sont à la veille de rentrer en lice, sur le terrain, certainement sanglant, de la famille et de la propriété. L'égoïsme des intérêts matériels, la vanité révolutionnaire, vont donc apprendre, à l'œuvre, s'il y avait réellement d'autres moyens de défendre la propriété et de conserver la famille, que les moyens proposés ou indiqués par Bonald dans ses livres et dans ses discours. Pressée par cette étroite personnalité, à laquelle elle a toujours obéi,

cette Démocratie modérée (comme si une Démocratie pouvait l'être !), qui voulait le mouvement à l'origine, et qui, accroupie au pouvoir qu'elle avait conquis, déclarait qu'il ne fallait plus bouger, — que la France était arrivée, parce que la classe moyenne était parvenue, — il ne lui restera que l'un de ces deux partis à prendre : ou s'apostasier elle-même, et remonter aux principes que les Prophètes du Passé posent comme la vérité absolue, incompatible, ou s'apostasier encore, en passant du côté des révolutionnaires logiques, des hommes qui se vantent d'avoir le secret de l'avenir. C'est le spectacle qui nous est réservé, et que nous verrons avant que les fanfarons précurseurs d'une société sans exemplaire aient accompli leurs fabuleuses promesses. Il n'y a plus de milieu à présent. Les choses, à chaque minute, se précipitent. Je l'ai déjà dit, pour ceux qui doivent interroger d'infaillibles symptômes, la France s'en va de vieillesse.

Mais pourquoi sa vieillesse ne serait-elle pas un beau déclin ? L'agonie des nations dure des siècles. Il y a pour les peuples comme pour les hommes une manière de se coucher dans la tombe. Faudrait-il donc croire que, parmi ces ruines majestueuses de la Monarchie et de l'ancienne Société française, il n'y eût pas un malheureux débris avec quoi on pût rebâtir au dernier des pouvoirs, ne fût-ce qu'une baraque, dans laquelle il vécût les jours qui lui restent à vivre, — fort et respecté ?

III

CHATEAUBRIAND

Le meilleur de ma tâche est fait. Joseph de Maistre et le vicomte de Bonald sont de ces hommes rares dans tout siècle, et plus rares encore dans le nôtre, dont la pensée et la vie ne flottèrent ni ne descendirent. Intelligences de sommet, ils restèrent toujours à la hauteur qu'ils avaient prise au premier essor de leur génie, au premier regard qu'ils lancèrent sur le monde de leur temps, père de notre monde d'aujourd'hui. Prophète du Passé, l'esprit, — comme disent les mystiques, qui quelquefois disent très bien, — souffla en eux jusqu'à la dernière heure, avec cette continuité sereine, cette

inaltérable durée que les principes communiquent à l'éphémère pensée humaine, à cette agitation de quelques jours! Là est leur gloire, — une gloire élevée comme eux, mais impopulaire; séparée, pour ainsi parler, des propos et des actes habituels des hommes, car c'est là un fait ordinaire, que les grands esprits, qui sont avant tout intellectuels, ne soient pas à portée des masses autant que les esprits passionnés. Joseph de Maistre et de Bonald sont donc comme exilés dans leur propre gloire. Ils ont été relégués dans une espèce d'assomption éclatante et inaccessible; mais l'action réelle, l'ambition heureuse, l'influence sur l'opinion contemporaine, ils ne l'ont pas eue, ils ne l'ont point encore, et par la raison assez étrange à la première vue, mais très intelligible à la réflexion, que, pour influer sur une époque, il ne faut pas trop la dominer. Chateaubriand, qui va les suivre dans cette Étude, comme il les suivit et les toucha dans la

vie, est en possession d'une gloire bien autrement actuelle et vivante que ces deux esprits qui regardèrent moins à leur temps qu'à la vérité. C'est que Chateaubriand, malgré une valeur qu'il s'agit d'apprécier sans l'amoindrir, n'est point de si haute et de si pure origine que Bonald et de Maistre. Il n'a point l'incorruptibilité de ces deux cèdres. Homme de transition, il est perméable aux passions, aux manies, aux maladies de son temps. Ce qui fait sa faiblesse a étendu sa renommée. Mais si cette renommée a mieux rempli la voix tumultueuse des hommes, si *cette pourpre a jeté plus de feu*, comme dit Bossuet, ce feu s'éteindra, cette pourpre passera plus vite. Esprit de transition, gloire de transition : voilà la règle. Ce qu'on prend à la Vérité éternelle pour le donner au Temps, consommateur égoïste et ingrat, le Temps ne le rend jamais et l'a bientôt dévoré.

Seulement il est juste de le reconnaître :

même avec les contagions de son siècle, auxquelles sa poétique nature ne sut pas assez résister, même avec tout ce qui tenta, pour l'égarer, son esprit plus ouvert aux choses brillantes que fermé aux dangereuses, Chateaubriand n'en a pas moins sa place parmi les hommes qui ont trouvé dans le passé et dans l'histoire les raisons *suffisantes* et explicatives de l'avenir. Toujours, quand il revint à l'Histoire et qu'il s'inspira de son génie, elle lui répondit de cette voix infaillible, éprouvée, témoignage éloquent de toutes les observations faites sur tous les peuples, par les esprits politiques de tous les temps. Ces jours-là, Chateaubriand s'est rencontré, comme les plus forts, dans la vérité religieuse, politique, humaine, et la prédiction ne lui a, certes, pas manqué. Mais quand, au contraire, il a dédaigné d'interroger et d'écouter cette voix de l'Histoire, il est tombé dans ces erreurs dangereuses que les Sociétés, comme les filles séduites,

payent avec des larmes et quelquefois avec du sang, alors que les esprits doués de séduction ou de puissance les leur ont fait accepter, et la prédiction, mal avisée, gît à côté de l'événement accompli, comme une javeline qui n'a pas porté... Je veux montrer ce double mouvement de la pensée de Chateaubriand en sens opposé, ces démentis donnés à la raison de l'homme d'État par l'imagination du poëte, et, il faut l'avouer, quoi qu'il en coûte, par ses passions. Ce sera là un enseignement utile, dans sa tristesse même. Rien ne fera mieux ressortir ce que j'ai dit des Prophètes du Passé, appelés par moi les seuls prophètes, que cette alternative de jugements vrais et de jugements faux, telle qu'elle existe en Chateaubriand, selon qu'il reste l'homme de l'Histoire ou qu'il devient l'homme des chimères de son temps. On verra mieux par là le devoir de l'esprit et la méthode qu'il faut suivre pour arriver à la vérité cachée par les faits, mais

pressentie par l'expérience, pour toucher intellectuellement la réalité avant son palpable et corporel avénement. Par là, on verra qu'il n'est pas toujours sûr de jeter le talent qu'on a dans le gouffre de son époque, comme le Doge de Venise jetait son anneau dans la mer, qu'il ne craignait pas d'épouser avec ses tempêtes, ses monstres et ses fanges. A cela, on ne gagne qu'une épouse orageuse, perfide et souillée, et souvent on perd son anneau.

J'ai dit que Chateaubriand n'avait point la pureté d'origine de Joseph de Maistre et de Bonald. Préservés par les traditions du berceau, par la surveillance de la famille, et surtout par l'élévation de leur pensée, des idées qu'ils rencontrèrent autour d'eux dès leurs premiers pas dans la vie et que leur invulnérable jeunesse traversa, de Bonald et de Maistre ne furent du dix-huitième siècle que par le mépris qu'ils lui montrèrent. Chateaubriand, lui, en fut complètement.

Dans ses premiers écrits, — comme dans son talent, à toute heure, — il porte les traits de son père, et ils resteront ineffaçables. Il a sucé le lait maudit. Les impressions de la jeunesse, ces influences premières, qui plus tard nous oppriment, comme le poids d'une fatalité, l'ont suivi toujours, et l'observateur les reconnaît à travers les métamorphoses d'une pensée que la Religion transfigura, comme on reconnaîtrait les fêlures, marquées dans la substance de quelque vase délicat et splendide, vidé à temps du poison qui allait le faire éclater. Les *Mémoires d'Outre-Tombe*, ce livre sans fierté et sans modestie, nous ont tout appris. On souffre véritablement, quand on y voit le peu d'ascendant réel qu'exerça la famille sur ce jeune esprit qui devait passer par l'*Essai sur les Révolutions* et les déclamations antisociales des *Natchez*, avant d'en venir à poser la famille chrétienne comme le fondement de toute société. Les grandes et fortes influences des

principes sévèrement enseignés ne le gardèrent point et plus tard ne le ramenèrent pas à la Vérité, mais des influences bien moins élevées, bien moins rigoureuses. En effet, sans le sentiment de la race et de l'honneur comme en l'entendait dans l'ancienne Société française ; sans l'Émigration qui rallia, à coups de quenouille, les nobles de cette Monarchie Salique autour d'un drapeau qui était le principe social, et que, dans la sphère des idées, quelques-uns d'entre eux avaient commencé d'abandonner, qui peut dire ce que serait devenu Chateaubriand ?... Qu'on le suppose né vingt ou trente ans plus tôt, qu'aurait-il été ?... Un écrivain philosophique du dix-huitième siècle, comme le chevalier de Chastellux et tant d'autres gentilshómmes affolés des nouveautés d'alors et dont le *songe a fini par le coup de tonnerre* de la Révolution. Il y a plus ; son talent éclatant et riche, mais qui manque de cette simplicité que j'appellerais volontiers machiavélique,

tant elle est le comble de l'habileté et de l'art, eût admirablement convenu à cet artificiel et superficiel dix-huitième siècle ! Nul doute qu'il n'y eût eu les plus grands succès. Brillant esprit de décadence, à une époque de décadence, Chateaubriand se serait rangé entre Rousseau, le poète en prose ardente de la Souveraineté populaire, et Montesquieu, cet Éclectique anticipé. Maintenez l'hypothèse et placez à la même époque des esprits trempés par la nature et par l'éducation, comme Joseph de Maistre et le vicomte de Bonald, rien ne sera changé dans leur destinée. Ils seront, — identiquement, — plus tôt ce qu'ils ont été plus tard. La pensée dans sa liberté toute-puissante, ne saurait les concevoir, même pour un moment, différents de ce qu'ils furent : tant ces fiers génies appartenaient à la Vérité absolue, et par tout ce qui les avait constitués d'immenses Forces intellectuelles, repoussaient loin d'eux les indignes vasselages de l'espace et du temps !

Mais j'abandonnerai ces rapprochements et ces contrastes, et je prendrai Chateaubriand tel qu'il apparut à l'Europe, au commencement du dix-neuvième siècle, le *Génie du Christianisme* à la main. Le mot n'est pas trop fort ; dans les circonstances où se trouvaient la France et l'Europe, c'était presque une apparition que la publication de ce livre. Ce fut comme quelque chose de surnaturel et d'astral. Le *Génie du Christianisme* n'était pas cependant une de ces manifestations de la pensée qu'on regarde comme les monuments qu'elle laisse derrière elle dans son court passage ici-bas. Ce n'était point une théodicée chrétienne (le plus beau livre qui soit à faire, après l'épuisement de toutes les opinions philosophiques) démontrée par une de ces intelligences qui possèdent l'omnipotence de l'abstraction et donnent à la Foi, cette faculté divine, qui, comme Dien, ne se défend pas contre les négations de l'homme, la redoutable puissance de la Raison. C'était

tout simplement une apologie, mais l'apologie détaillée et grandiose d'une religion qui répond à toutes les facultés de l'être humain. Elle était écrite d'ailleurs avec un éclat d'imagination, qui parut merveilleux après la didactique, raisonneuse et sèche époque qui venait de se fermer. Je n'ai point à risquer ici la moindre appréciation littéraire ; mais mon sujet m'oblige à remarquer qu'en publiant son *Génie*, Chateaubriand, qui avait définitivement rompu avec les faux enfantillages de l'*Essai sur les Révolutions*, avait eu l'instinct des circonstances et *prévu* le rétablissement d'un ordre de choses qui échoua par les raisons les plus profondes, mais qui ne se refera jamais, quand il aura été troublé, qu'à l'aide des idées religieuses. Chrétien, c'est-à-dire catholique, car il n'y a pas deux manières d'être chrétien, Chateaubriaud bénéficia immédiatement de la vérité qu'il proclamait à la face d'uue société fatiguée de guillotine et de Néant, ces deux

aboutissants de la philosophie. Les *Considérations sur la France* du grand de Maistre avaient frappé les penseurs, les hommes d'État, les esprits qui comprennent avant les autres le sous-entendu des choses humaines que l'Événement dit tout haut plus tard ; mais le *Génie du Christianisme* saisit généralement toutes les classes d'esprits et même les femmes. C'était suprêmement un livre du passé, que cette glorification de dix-huit siècles de christianisme. L'auteur y rendait un hommage sans réserve aux institutions, aux systèmes, aux gouvernements que le christianisme avait produits. Il n'accusait pas ces gouvernements d'avoir vieilli, de n'être plus bons pour les générations présentes ; il disait, au contraire, que, si les sociétés politiques pouvaient se reconstituer après avoir été brisées comme elles l'avaient été, ce devait être en revenant aux principes qui ne changent point, en prenant pour types des reconstructions sociales les

impérissables modèles qu'on avait essayé de détruire. Mais par cela même qu'il était du passé, le *Génie du Christianisme* était suprêmement aussi un livre d'avenir. N'y était-il pas nettement établi à vingt endroits, que, hors la vérité, l'impérieuse vérité chrétienne, il n'y avait plus que ténèbres dans l'intelligence, corruption ou barbarie dans les mœurs ?... Chateaubriand ne pensait pas alors à écrire sa fameuse phrase tribunitienne répétée par les tristes perroquets de notre jeunesse : « On ne fait point reculer les « générations qui s'avancent, en leur jetant « à la tête des débris de tombeaux. » Il pensait plutôt que les tombeaux des pères sont le point d'appui et de ralliement des enfants dans la marche militaire de l'humanité. En montrant l'étroite solidarité des siècles et la puissance du passé, il travaillait à la restauration des idées religieuses, comme quinze ans plus tard il travailla à une restauration politique. Deux espèces de restauration, qui

n'ont pas réussi l'une plus que l'autre, non, comme l'assurent les petits Machiavels des faits accomplis qui nient qu'on puisse relever des murs tombés, parce que les restaurations ont pour caractère historique de ne pouvoir réussir, mais parce que toutes deux, entreprises avec des cœurs et des mains faibles. elles ne furent pas assez DES RESTAURATIONS !

Dans la vie intellectuelle de l'écrivain ou de l'artiste, il est un livre, il est une œuvre qui fait la destinée et tout à coup se trouve marqué à jamais de l'ongle éclatant de la Gloire. Littérairement, ce n'est pas toujours le livre qui honore le plus le talent de l'écrivain, ni l'œuvre de l'artiste qui a le plus de perfection et de rondeur. Mystérieuse préférence de la Gloire, qui, comme les femmes, préfère bien souvent, sans choisir ! Eh bien, le *Génie du Christianisme* fut ce livre pour Chateaubriand. Il le classa parmi les écrivains dont le nom, en Europe, représentait un système d'idées, et depuis ce moment,

quoi qu'il ait écrit, — soit qu'il grandît ou qu'il baissât par le point de vue ou par le style, on ne regarda plus Chateaubriand que comme l'auteur du *Génie du Christianisme*, S'il l'oublia quelquefois, toujours le monde s'en souvint pour lui, et ce souvenir finit même par devenir une chose funeste. En effet quand il inclina, sous le souffle de la popularité dont il aimait tant les émanations, vers ce libéralisme d'idées qui nous a perdus et qui doit, dans un temps plus ou moins rapproché, rendre tout gouvernement impossible, les logiciens de la bêtise ou de la perfidie ne répétaient-ils pas : « Il faut que ce soit bien vrai, ce que nous soutenons, puisque l'auteur du *Génie du Christianisme* est avec nous » ? Ainsi les ennemis s'armaient jusque de sa renommée, et ils mettaient son nom par-dessus tout le mal dont ils remplissaient la balance, pour la faire pencher de leur côté !

Mais le moment ne vint qu'assez tard, où

ce brillant esprit donna à ses ennemis cet avantage, et aux hommes parmi lesquels on l'avait classé, le douloureux spectacle de ces oscillations contradictoires. Ce fut après le succès de sa cause, après cette Restauration qu'il avait annoncée, ainsi que Bonald et Joseph de Maistre, et qu'il servit avec une plume ardente et aiguisée comme un glaive. Jusque-là, logique avec lui-même, logique avec sa renommée, ayant renvoyé à Bonaparte ses broderies d'ambassadeur, sur lesquelles il lui semblait que le sang d'un Condé avait rejailli, occupé de voyages et de travaux littéraires, il resta fidèle d'attitude, dans ses écrits et dans sa vie, aux idées politiques implicitement contenues dans le *Génie du Christianisme*. Un pareil livre devait, sans doute, avoir mis dans la tête qui l'avait pensé une rectitude difficile et longue à fausser ; aussi, même plusieurs années avant la Restauration, Chateaubriand rappela-t-il encore, dans quelques-uns de ses livres et de ses discours à

la chambre des Pairs, l'homme qui avait jugé si ferme le principe révolutionnaire, et dit comme il fallait le combattre, si l'on voulait *sauver l'avenir*. Qui ne se rappelle, entre autres sagaces et profondes paroles, le discours sur l'indemnité (25 avril 1825), dans lequel il parla comme s'il voyait dans sa pensée la guerre qu'on déclarerait vingt-cinq ans plus tard au principe de la Propriété? Comme Bonald, il mettait la main à distance sur cette question de la Propriété, qui n'était alors que le point noir du cancer, ouvert maintenant comme un gouffre, dans les chairs si longtemps saines de la France. Mais ces prévisions, dont je cite un exemple et qui lui revinrent, ainsi que je le prouverai, dès qu'il se sépara de son temps pour écrire sous la dictée de l'Histoire, n'étaient, hélas! que des éclairs, des inconséquences pleines de raison et de génie, des protestations contre lui-même, car lui-même, qu'était-il devenu?... Par un de ces changements dont les causes demeu-

rent toujours un peu obscures et qui sont comme les tremblements de terre de la tête des hommes supérieurs, l'auteur du *Génie du Christianisme* n'était plus qu'un publiciste de transaction et de juste milieu. Il avait écrit la *Monarchie selon la Charte*. Lui, l'homme du principe monarchique, tel que la religion le consacre, lui, l'homme de l'histoire et de la coutume, qui tenait pour certain que la politique sortait du génie et de la tradition des peuples et non pas des abstractions des beaux esprits, il s'était dévoué à la défense et au triomphe d'une constitution philosophique, au fond de laquelle tout le sédiment des idées révolutionnaires se retrouvait; d'une constitution qui, je ne crains pas de le dire, répugnait à l'esprit net, militaire, personnel et absolu de la France, mais qu'elle accepta avec joie, parce que cette constitution arrangeait ses passions, calmait ses terreurs et favorisait ses plus coupables espérances. Chose inouïe! Chateaubriand commenta la Charte

comme un code de vérité politique. Il se fit le Blackstone de ce nouveau droit public, né d'hier et rapporté, comme une marchandise anglaise, dans les bagages de Louis XVIII. Erreur qui plana désormais sur l'ensemble de sa vie et qu'on va partout retrouver !

Car, il ne faut pas s'y méprendre, là fut la grande faute de Chateaubriand. Si elle vint uniquement de la réflexion de son esprit, ce fut un soudain fléchissement, comme il s'en produit parfois dans les plus beaux édifices intellectuels. Si elle vint, au contraire, des influences de son époque et de l'amour d'une popularité qu'il voila souvent sous du dédain, comme on cache une passion trop vive, ce fut de la faiblesse de caractère : dans les deux cas, de l'inaptitude politique ; dans les deux cas, une de ces inconséquences que les Partis ne pardonnent point et qu'ils appellent d'un autre nom. Qui ne sait l'histoire de cette époque ?... L'étonnement fut cruel parmi les Royalistes, quand on vit Chateaubriand,

l'homme sur qui l'on comptait le plus, populariser de son talent et de sa renommée des institutions qu'ils repoussaient dans leur base, des principes qu'ils redoutaient dans leur application. A leurs yeux, il ne fut plus qu'un royaliste équivoque, aux opinions hybrides, un traître d'idées, s'il était un fidèle encore par l'honneur et par les sentiments. Quelle clameur ne s'éleva pas contre lui!... Il nous l'apprend lui-même, lorsque attaqué par ses anciens amis et souffrant d'une de ces positions fausses qui sont de véritables déchirements pour le cœur, quand on en a, il parle avec tant d'amertume de ces hommes qui voulaient être *plus royalistes que le Roi*. Mot vulgaire à force d'être fameux! La plus grande partie de la France, devenue douze ans plus tard la France de Juillet, battait des mains en le répétant; mais l'ironie irritée n'en était pas moins une lamentable vérité. Il n'y avait point à en sourire : oui, les Royalistes étaient plus royalistes que le Roi! Ils aimaient si

ardemment la Monarchie, qu'en se défiant de la Charte, ils avaient l'instinct juste des amours sincères. Ils pressentaient les événements qui ont suivi. Louis XVIII ne les prévoyait pas, ou, s'il les prévit, il étouffa cette pensée dans la profondeur de son égoïsme. Il était resté l'homme du dix-huitième siècle. C'était le philosophe qui se souciait moins de la monarchie et de l'intérêt de sa race que du fauteuil royal, dans lequel il trouvait agréable de mourir commodément roi. D'ailleurs, esclave de son œuvre, il avait pour la Charte, labeur de toute sa vie, cette paternité intellectuelle, qui, comme l'autre, adore les monstres qu'elle a faits. Rien donc n'étonne de Louis XVIII; mais Chateaubriand! Qui pourrait signaler par quelle série d'idées il arriva à la conclusion que rien dans ses précédents écrits n'avait annoncée, à savoir: que les Monarchies constitutionnelles étaient la forme *légitime* et *nécessaire* des Gouvernements de l'avenir.

Or, précisément, il se rencontra que, malgré le talent très imposant de Chateaubriand dans la discussion sur la Charte, la conclusion rigoureuse à laquelle il se croyait victorieusement arrivé tombait, théorie, sous le raisonnement, comme plus tard elle devait, institution sans assises, s'écrouler, renversée par les faits. Et tout d'abord, pour ne parler que de la théorie, si l'on veut examiner avec attention la base et le mécanisme des gouvernements constitutionnels, la duperie de ce monde, qui n'est pas encore détrompé, on verra que la fragilité et l'empêchement de cette espèce de gouvernement vient de ce qu'il est absolument contraire à la nature de l'homme et des choses, cette double racine de toute institution qui doit durer. Croire, en effet, que deux pouvoirs,— ou trois pouvoirs, — pourront s'équilibrer en paix et se limiter avec harmonie, c'est méconnaître l'immuable règle qui proclame que tout pouvoir a pour loi de s'étendre, comme la lu-

mière, et de faire sauter l'obstacle qui le comprime, comme la chaleur. Plus le pouvoir sera intelligent et fort, c'est-à-dire plus il sera pouvoir, et moins il souffrira devant lui de pouvoirs rivaux. Dresser donc un pouvoir devant un autre, en dresser trois et faire leur partage, cela est vain, niais et insensé. L'un de ces pouvoirs, — le véritable, — tuera les deux autres. Avec certains hommes, comme l'histoire en nomme plusieurs avec orgueil, ce ne sera pas même long. Mais dans des circonstances moins favorables et avec des hommes moins puissants, des tiraillements, des conflits, une bataille éternelle : voilà quel sera le gouvernement ! En vain objecterait-on l'exemple de l'Angleterre, d'où nous est venue cette furie savante de constitution. L'Angleterre vit encore de ce qui doit la tuer, mais elle en souffre. Son histoire est la meilleure preuve de ce que j'avance. Ouvrez-la, et voyez si ce que je dis a jamais manqué. A partir de Guillaume III, surtout,

Whigs, Tories, Parlement, Chambre des Lords, Royauté, tous ces éléments du pouvoir politique, n'ont-ils pas cherché, sans repos ni trêve, à se dominer ensemble tour à tour?... Et quand quelque chose de grand s'est produit, en quelque matière que ce fût, cela n'a-t-il pas été lorsqu'un de ces éléments l'emportait sur les autres? quand il terrassait, quand il tuait, ne fût-ce qu'un instant, tous les autres à son profit? A quoi donc servent les pouvoirs limités et équilibrés, si l'on ne fait rien d'important qu'il n'y en ait un de destructif des autres: si l'équilibre *rêvé* n'est qu'un long combat *réalisé;* s'il est dans la réalité humaine que le Pouvoir ne puisse se partager sans s'affaiblir, c'est-à-dire sans être moins pouvoir ou n'être plus pouvoir?... Et comment Chateaubriand et tant d'autres esprits ont-ils pris, avec toutes les béatitudes de la foi, pour le meilleur des gouvernements, un pareil système de pondération, de balance, d'oppositions toujours renversées et toujours

replacées encore, si ce n'est par l'effroyable raison que les hommes, *devenant de plus en plus ingouvernables,* on croit, pour les gouverner encore un peu, qu'il faut diminuer les gouvernements, afin qu'entre les hommes et les institutions il y ait comme une équation d'anarchie !

Et les faits sont venus bientôt éclairer le néant de la théorie. Cela a été presque honteux. Au premier petit souffle qui s'est levé, la Monarchie constitutionnelle a été emportée, comme les morceaux du papier fragile sur lequel elle était fondée. L'histoire a marché sur les sophismes et les illusions de Chateaubriand. Il avait prétendu que le seul établissement qu'on pût opposer avec succès au flot de la Démocratie, c'était la monarchie constitutionnelle, et, au bout de dix-huit ans, cette monarchie a disparu ! Ce puissant boulevard, taillé par les siècles contre l'effort des peuples, n'a qu'à grand'peine atteint le nombre d'années exigé pour la

nubilité d'un enfant ! Ce n'est pas tout. Au congrès de Vérone, il avait soutenu que la fondation des Monarchies représentatives empêcherait ou retarderait la fondation des Républiques. L'ont-elles retardée ? et, qu'on se le demande sans trembler, l'empêcheront-elles ?... Sans doute, Chateaubriand avait vu le mouvement qui emporte le monde vers les Républiques ; mais il n'avait pas même soupçonné que ce qu'il estimait capable d'arrêter ce redoutable mouvement, au contraire, le favorisait ! Il n'avait pas compris que Monarchie constitutionnelle ou République, c'était, à quelques détails près, au fond, la même chose, c'est-à-dire, dans l'une comme dans l'autre, des constitutions philosophiques, des systèmes de majorité, et enfin le gouvernement du Nombre substitué à ces gouvernements du Droit, qui ont fait la gloire séculaire et la force des plus grands États. Faiblesse de cœur, faiblesse de génie, Cha-

teaubriand, élevé à l'école des Révolutions, a crû que le moyen de les arrêter était de leur donner la main : comme si, quand les Révolutions la prennent, ce n'est pas toujours pour la briser ! Depuis quand les Révolutions ont-elles oublié de retourner contre le Pouvoir les institutions les plus généreuses ? Et, une fois de plus, n'est-ce donc pas ce qui arriva de la Charte ? On ne l'accepta des Bourbons que pour tuer les Bourbons avec elle. L'Histoire l'atteste, aussi les aveux des partis. Ils s'en sont assez vantés. Ils s'en vantent assez encore. Croyez-les, et surtout osez les comprendre ! Non, ce n'est pas, comme l'écrivent nos ennemis, le roi Charles X qui, le premier, viola la Charte. Ce fut la première vente de Carbonari qui se rassembla, sous l'empire de cette Charte octroyée, pour jurer sur un poignard une haine et une guerre éternelle à l'*exécrable* maison de Bourbon !

Mais les yeux et l'esprit de Chateaubriand

furent tellement fermés à cette lumière, qu'en 1830, après la défaite de la Monarchie légitime, on l'entendit prononcer de ces paroles qui durent causer de profonds mouvements de joie aux vainqueurs. Déjà, — cela est dur à écrire, mais j'ignore avec quoi on fait un manteau aux pauvretés de caractère, — déjà, par vanité de ministre tombé, il s'était ravalé jusqu'à la taquinerie politique, dans le *Journal des Débats*, et, de rancune, il avait joué à l'aveuglette de la vengeance. Quand la Restauration fut perdue, et, — chose cruelle pour ceux qui connaissent la trempe humaine et la facilité de lui imposer par la force, — perdue par faute d'une précaution, Chateaubriand ne se trouva pas trop vengé. Butté à la Charte, le Royaliste de 1815 acclama le droit des Barricades sur les barricades victorieuses. Il en consacra l'enthousiasme et y alluma le sien. Cette tête de poète ne put résister à l'odeur de quelques cartouches brûlées bra-

vement par la Révolte. Son ivresse alla même jusqu'à laisser tomber sur cette monarchie renversée de ces mots qui déshonorent les morts et meurtrissent, par terre, leurs cadavres. *Odieuse Bêtise*, dit-il, *Folie*, PARJURE, *Meurtre à l'appui du Parjure*[1] ! Je ne crois point que l'erreur d'un homme ou sa colère ait été plus près de la mauvaise action que ce jour-là. Ni quelques phrases noblement émues en l'honneur de la Restauration, et qu'il écrivit comme pour *faire repoussoir* à ces mots terribles ; ni *Madame, votre fils est mon Roi*, ni l'espèce de fidélité en deuil qu'il a gardée au dernier descendant de nos Maîtres, comme nous disons, nous autres, avec orgueil, n'amnistieront Chateaubriand de son injure... Qu'est-ce qu'un Thiers ou un Mignet eussent écrit de plus ?... Là, pour lui, pour l'ancien ami de Charles X, est la tache, et elle restera sur sa

[1] *De la Restauration*, etc.

mémoire. Je sais bien qu'avec le scepticisme qui nous ronge le cœur, nous sommes devenus d'une si imbécile indulgence, que, sur l'interprétation d'un mot, nous voilà prêts à tout pardonner; mais l'Histoire, qui ne partagera pas nos défaillances, et qui comprendra le Royalisme et ses devoirs quand le Royalisme ne sera plus, montrera sous un jour implacable cette tache au blason d'une famille qui n'avait jusque-là *teint* que *de son sang les armes de France*, et elle n'essayera pas de la diminuer.

Du reste, dans l'ordre seul des conceptions et en restant sur le terrain de l'intelligence, la faute de Chateaubriand portait sa peine avec elle. Elle produisait l'aveuglement. Je l'ai montré suffisamment, il me semble; mais c'est un fait qu'il est inutile de répéter aux guetteurs des Avenirs à naître, à tous ces badauds de l'espérance, qui, perchés sur le sommet de leurs rêves amoncelés, regardent poindre de si belles choses à l'horizon, que

le Prophète du Passé a eu seul, en Chateaubriand, de ces aperçus qui justifient le mot surhumain de *Prophéties* appliqué à nos courtes et vacillantes prévisions. Autrement, dans le cercle des idées modernes et du moment, — de ces inventions à fleur de sol dont la destinée est de passer comme les engouements qu'elles font naître, — Chateaubriand a vu périr tout ce qu'il estimait de longue durée. Mais après avoir montré les erreurs de cet écrivain, j'aime à insister pour rester juste, sur la force de son coup d'œil, quand il l'aiguisa aux expériences de l'histoire. En 1831, je crois, il fut le premier esprit de ce temps qui se douta du Socialisme et qui en signala l'avènement [1]. Et pour lui, ce n'était pas là une prophétie d'espérance, de la sagacité à force de désir ; car jamais il ne partagea ces monstrueuses idées sur l'humanité qui en déifient jusqu'à la

[1] *Revue européenne.*

fange. J'ai déjà parlé de la portée *palingénésique* du *Génie du Christianisme ;* mais à travers mille lueurs projetées en avant dans cet ouvrage, j'en choisirai une qui étonne d'autant plus à cette heure, que, parmi tant de nations tranquilles hier à la surface et troublées jusque dans leurs fondements aujourd'hui, l'Espagne, dont il s'agit, hier la plus agitée, est aujourd'hui la mieux rassise. « L'Espagne, disait Chateaubriand au mo- « ment où on la croyait perdue, séparée « des autres nations, présente un caractère « original. L'espèce de stagnation dans la- « quelle elle repose lui sera utile un jour. « Lorsque les peuples de l'Europe seront « usés par la corruption, elle *seule* pourra re- « paraître avec éclat sur la scène du monde, « parce que le fond des mœurs subsiste chez « elle [1]. » C'est cette idée du *fond des mœurs*

[1] Après Espartero, Prim, les *pronunciamientos*, toutes les anarchies. Les revoici sur la *scène du monde* avec un Roi (1879) et un roi qui, jeune et

qui faisait calculer à Chateaubriand le mouvement de la Démocratie auquel il traça son orbite. « Le siècle avance, écrivait-il, la « Démocratie s'accroît. Si les caractères en « décadence la peuvent supporter, les Rois, « à l'heure providentielle, seront obligés de « se retirer ; mais si les Peuples corrompus « *sans écouter personne*, se jettent de haut « en bas dans la Liberté, loin d'y tomber, « ils s'engloutiront dans le Despotisme, et « pour dernière calamité, ce DESPOTISME NE « SERA POINT PERMANENT. » Prophétie accomplie déjà, car nous avons vu une République d'*occasion* se charger de la besogne des monarchies les plus absolues. Enfin, pour sortir des généralités sur les peuples, favorables à tous les penseurs, dans un autre endroit de ses œuvres, Chateaubriand n'a-t-il pas parlé de la chute de Louis-Philippe avec la précision la plus formidable, et bien des

sans prestige personnel, n'est rien de plus.. qu'un roi! — **1879!!**

années avant cette chute, de l'impossibilité morale, religieuse, providentielle, que beaucoup de gens tiendraient pour mystique, mais que nous tenons pour certaine, à ce que le Fils d'un Régicide mourût Roi dans les draps de celui à qui son père fit couper la tête, pour l'unique raison qu'il était roi ? Le passage est trop long pour que je le cite, et trop beau pour que je l'abrège. On ne peut pas tronquer la foudre. Mais là, comme partout où il voit loin et juste, Chateaubriand est l'homme d'un passé envers lequel il fut souvent ingrat, au moment même où ce passé gratifiait le plus son génie.

Car c'est là le trait caractéristique de cette figure si moderne de Chateaubriand, dont le monde moderne s'est épris par amour de soi-même, parce qu'il y reconnaissait ses contradictions et ses orages, ses manières de sentir et ses manières de penser. Tour à tour, — on vient de le voir, — Chateaubriand a invoqué le passé et l'a foulé aux

pieds, comme il a glorifié l'avenir et l'a maudit. A la première vue, on dirait qu'il a voulu être en mesure avec toutes les idées et sauver sa gloire des blessures du Temps sur tous les pavois... Mais, à la seconde, quand on l'étudie, une telle idée s'efface bientôt. Il n'avait pas cette profondeur. La combinaison et la suite qu'elle suppose dans le caractère était impossible à cet esprit changeant, *contrasté*, en perpétuelle opposition avec lui-même. S'il eut bien la coquetterie de sa gloire, il n'en eut point l'*entente gênante* et coûteuse. Homme de son temps (hélas ! c'est presque une injure), il n'était capable d'aucun cruel sacrifice, même à lui. Le soin qu'il eût pris aujourd'hui de sa gloire, il l'eût lassement, nonchalamment abandonné le lendemain. Jeune, il avait la fatigue de la vie : il écrivait *René* ; vieux, il traçait ses funéraires *Mémoires d'Outre-Tombe* avec le néant de tout dans le cœur. C'était sans plan, sans idée arrêtée qu'il

allait et revenait du passé à l'avenir et de l'avenir au passé. Il se berçait au tangage de ce siècle qui s'en va échouer sur on ne sait quels écueils. Comme son époque, il était naturellement contradictoire, anarchique, même quand il voulait ne pas l'être, entraîné par son sentiment et remporté par sa raison, *écartelé à ces deux infinis,* comme disait Lamennais, un Écartelé du même genre, mais dont les membres rompus sont à présent dispersés et traînent par les chemins, méconnaissables et immondes, sur toutes les claies du mépris ! Certes, Chateaubriand fut moins coupable. Il n'a, du moins, rien apostasié. Si l'on rencontre dans ses ouvrages des idées contraires, s'il a fait de ses œuvres une espèce de musée d'armes pour toutes les causes, c'est que dans sa tête, tourbillon vivant, comme dans son époque, les idées s'entre-choquaient à grand bruit. Je ne sache qu'une chose sur laquelle il n'ait pas varié : c'est son opinion

sur les Monarchies constitutionnelles. Il avait pris racine en cette erreur, mère de toutes ses fautes, car l'Erreur est essentiellement prolifique. Terrible Mégère de l'esprit qu'elle épouse, elle l'asservit par ses enfants! Comme ses contemporains, plus développé par l'imagination que par la volonté, Chateaubriand était dupe de la forme des choses. Il fut souvent trahi par les plus belles phrases qu'il ait écrites, comme Napoléon par ses maréchaux. Au fond, rhéteur, s'il a bien parlé des rhéteurs, c'est qu'il a pu les étudier comme Massillon étudiait, sur le sien, les tendresses du cœur de la femme. Je l'ai dit au commencement de cette Étude, la gloire de cet homme ira, diminuant. Ce que les années, ces Vanneuses des divers mérites des hommes, pourront tirer de sa mémoire ne sera guère ce qu'on croit, et ce qui, de son temps, le fit admirer. Sur ces sophismes anéantis, sur les contradictions détruites, la Postérité,

qui aura vu la prophétie réalisée, saluera le Prophète et oubliera le rhéteur passionné d'un temps accompli. Alors Chateaubriand aura sa *véritable* place aux yeux de ce monde qui n'aime pas ceux qui le devinent, mais qui les respecte, tout en leur cachant son respect, par haine d'eux, jusque sous le nom qu'il leur donne, quand il les appelle — comme aujourd'hui, — des Prophètes du passé !

IV

LAMENNAIS

De tous les hommes qui devaient trahir la Vérité, celui *qui fut* l'abbé de Lamennais est certainement le plus aveugle et le plus coupable. Sans doute, la Vérité fait immensément pour tous les hommes, quand ils vont à elle et qu'ils la choisissent. Elle leur donne une force qui élève la leur à sa plus haute puissance. Elle ajoute son être à leur être ; mais pour l'abbé de Lamennais, je ne crains pas de le dire, elle avait tout fait, même ses facultés. Des hommes qui ne connaissent rien à la profondeur de l'Église romaine ont regardé comme une faute poli-

tique de n'avoir pas enchaîné au trône pontifical, par les liens d'une grande dignité, l'ambition d'un prêtre dont l'orgueil fut enivré par la Gloire. Des voix accoutumées à blasphémer ou à nier Dieu ont dit son Église ingrate ou imprévoyante. Cela devait être. Et cependant l'Église, qu'on accuse, avait plus fait pour l'abbé de Lamennais que si elle lui eût ceint le front d'un bandeau de pourpre; car, indépendamment de cette gloire à laquelle, plus que personne, elle a contribué, elle lui avait éclairé la tête de sa vaste et lumineuse doctrine. Elle avait créé son génie. Comme on ne prend bien la mesure des hommes que quand ils sont renversés, et que l'ombre et le corps ne s'ajustent exactement que par terre, Lamennais tombé maintenant dans des doctrines de néant, comme Lucifer dans les ténèbres, nous fait mieux juger du Lamennais debout, dans la clarté vive de sa foi. L'*Esquisse d'une philosophie*, placée en regard de l'*Indifférence en ma-*

tière de Religion; les *Paroles d'un Croyant*, pastiche impie de la Parole qui ne s'imite pas, ou des livres comme le *Passé et l'Avenir du Peuple*, l'*Esclavage moderne*, etc., comparés au *Progrès de la Révolution*, sont des attestations suffisantes de la force individuelle de cet esprit et de la force qu'il tenait de la vérité impersonnelle. C'est à confondre d'étonnement et à pénétrer d'une terreur salutaire. Non seulement, dans l'*Esquisse*, dans les *Paroles d'un Croyant*, dans le *Passé et l'Avenir du Peuple*, etc., le fond des choses s'est rapetissé, la pensée a souffert dans ce qu'elle a de plus intime; mais ce qui reste parfois aux intelligences égarées, aux grands coupables de l'esprit, — car l'esprit a ses scélérats comme la conscience, — l'Art lui-même a fléchi; la forme s'est altérée, la Rose divine s'est effeuillée, et tout Lamennais a péri. Littérairement, je n'ai point à prouver cet effacement d'un grand talent devenu vulgaire. Beaucoup d'esprits,

parmi ceux qui n'ont ni les anciennes croyances que l'abbé de Lamennais a abandonnées, ni l'horreur des nouvelles qu'il a embrassées, ont remarqué cet affaissement d'une haute intelligence, au double point de vue de la pensée philosophique et de l'art d'écrire. Qu'on se rappelle l'opinion exprimée, il y a quelques années, sur l'*Esquisse d'une Philosophie* par les plus compétents en ces matières ! On ne l'a pas oublié, j'imagine. La plupart expliquèrent ce changement lamentable et juste par les raisons grossières d'esprits qui n'ont souci que des choses visibles : la lassitude, l'infirmité humaine, la vieillesse, le reploiement fatal de l'aile, ouverte si grande tout d'abord, un jour de talent, comme on a un jour de beauté ou un jour de victoire, le déclin, et que sais-je encore ? Nul ne dit assez haut que, la Vérité ôtée de dessous cet esprit, il devait crouler et s'éteindre comme un flambeau renversé de son candélabre. Dieu ne le brisa pas, ce

flambeau. Il s'est contenté de le laisser fumer et s'éteindre peu à peu dans la poussière. Il a frappé Lamennais de médiocrité. Punition effroyable pour le génie; plus grande, je crois, que s'il devenait imbécile ou fou ; car l'insanité a sa terrible poésie et l'idiotisme éveille en nous la compassion.

Ainsi, ce que j'ai fait pour Chateaubriand, quand j'ai montré son manque de regard, lorsqu'il abandonna la tradition, et sa compréhension de l'avenir, quand il l'embrassa à travers l'expérience des siècles, je pourrais le faire, et à plus forte raison, pour Lamennais, ce mort illustre, si je l'opposais au Lamennais des jours présents ; à ce rebelle, qui n'a pas trouvé un lambeau de la robe de Luther pour envelopper sa rébellion sans grandeur, et dont l'anatomie, dans l'histoire, n'aura que les grêles proportions d'un Rationaliste moderne ! Je ne le ferai point cependant et voici pourquoi. A chaque jour qui passe, les Prophètes de l'Avenir,

les Rêveurs qui insultent l'histoire, reçoivent de terribles démentis, soit de la nature humaine qui répond par son train ordinaire, son train éternel, comme le train des globes dans l'espace, soit de l'expérience et des faits. Or, parmi tous ces prophètes, qu'importe qu'un de plus ajoute sa rêverie au monceau, et la puissante niaiserie de son espérance aux vains halètements de tant de désirs insensés! Je n'ai point à juger Lamennais, le démocrate. Si j'ai opposé Chateaubriand à lui-même, c'est que, tout infidèle qu'il ait été, comme penseur, à une cause sacrée, il n'a jamais, aux yeux des masses et de son parti, qui, ce semble, aurait dû être un juge plus sévère que les masses, abandonné le camp des hommes du Passé; et à ce titre toujours gardé, quoiqu'il en ait souvent été indigne, tout ce qu'il a dit devait avoir une effrayante portée. Moins coupable que l'abbé de Lamennais, le mal qu'il a fait est peut-être plus grand, car le scandale d'une apos-

tasie n'a pas averti, en l'éclairant de sa formidable lumière. Lamennais ne présente pas, lui, le danger d'une pareille méprise. Il est classé invariablement par l'opinion. La honte de son reniement a fait une espèce d'innocuité à ses erreurs. Il a été désarmé de son influence, comme il a été découronné de son talent. En effet, quoique le sens chrétien et l'Honneur, qui en était le fils, n'existent presque plus en France, et que cette terre de Chevalerie se soit enfoncée dans la boue des serments violés, sous la pression de tant de Révolutions successives, pourtant je ne sais quel reste de sa vertu première s'est révolté à l'apostasie de Lamennais, du pieux auteur de l'*Indifférence*, comme on avait dit tant de fois ! Il n'a plus été bon que pour les partis qui ramassent tout pour en faire des armes. Le sien le plaça à la Constituante et lui paya, avec ses vingt-cinq francs par jour, ses trente deniers de Judas. Nous l'y avons vu suicidé,

comme l'autre, muet, impuissant, mort par la pensée, cette pensée qu'il galvanisa quelque temps dans un journal, maintenant oublié. Démocrate isolé, momie sans arome et sans bandelettes d'un républicanisme pourri, qui croule en déliquescence et flue de toutes parts autour de nous, il n'est dangereux qu'à la manière de l'infection; mais la portée morale lui manque. Par miracle, il se remettrait à bouger, que nous n'y prendrions pas garde, enseveli qu'il est sous cette couche d'ignominie qu'il a volontairement étendue sur sa tête et qui a mieux effacé le signe royal du Sacerdoce, que ce morceau de verre aiguisé qu'on passait autrefois sur la tonsure du prêtre indigne, condamné à mourir.

Je ne prendrai donc Lamennais que comme il fut pris par la Gloire. Je ne le considérerai que par le côté où ce vieil Œdipe, qui s'est crevé les yeux avec les agrafes de son manteau, comme l'Œdipe

du Tragique grec, doit se mépriser aujourd'hui. Le Prophète du Passé, le successeur de Joseph de Maistre et de Bonald, l'ami de Chateaubriand dans ses meilleurs jours, voilà le Lamennais dont il sera parlé ici après eux. Moins grand que de Maistre, moins profond que Bonald, moins éclatant et moins varié que Chateaubriand, il a joué, nonobstant, un beau rôle intellectuel qui continua le leur, malheureusement pour s'interrompre. Talent d'ordre composite, aurait dit Diderot, car il combine et mêle les virils procédés du Bossuet à la manière moins muselée et plus arrondie de Rousseau; homme de réverbération littéraire plus que de saisissante spontanéité, il n'a pas, — j'ose le dire, — d'originalité qui lui soit propre. Il n'a point reçu le grand don, le don suprême de l'écrivain, l'originalité, ce labarum du Génie qui porte dans ses rayons le *Hoc signo vinces!* Quand il est puissant de discussion ou d'aperçu,

c'est que le prêtre soutient l'homme; c'est que le Catholicisme l'inspire, c'est que la Foi met ses ailes de feu, son glaive de feu, son œil de feu, à la place des faibles ressources qui lui resteraient, s'il n'avait pas cette Foi qui est plus grande que tout et que j'appelle la faculté de l'Infini. Oui, je veux le lui répéter et qu'il le sache : le jour où il cessa d'être chrétien, il a marché sur sa pensée. Il l'égorgea de ses propres mains. En le lui répétant, en lui montrant les ravages d'un tel attentat, peut-être fera-t-on lever quelque repentir dans son âme; et qui sait si, à défaut d'une grâce inécoutée et d'une humilité impossible, la fierté désolée du Génie ne pourrait pas relever un homme que l'orgueil du Génie fit tomber !

Du reste, l'opinion publique, en Europe, et même le parti auquel il s'est donné ont jugé Lamennais comme je le juge aujourd'hui. Si jusqu'ici personne n'écrivit le juge-

ment d'une plume résolue, il n'en était pas moins prononcé de fait dans tous les esprits. Il est des silences qui parlent haut et des oublis qui font penser. Malgré la tendresse qu'une apostasie solennelle devait éveiller dans son cœur, le Radicalisme n'a jamais compté Lamennais pour un de ces chefs d'idées qui précèdent et préparent les chefs d'action dans les révolutions humaines. Jamais il ne le plaça, même par hypothèse et pour une heure, à côté des trois hommes qui, seuls du siècle présent, firent tête de colonne dans l'Erreur et trouée dans la Vérité. Auprès de ces grands Egarés, qui eurent réellement force d'hérésiarques, auprès d'hommes comme Saint-Simon, le théosophe qui dressa la Religion de la Chair dans un face-à-face odieux avec l'Ascétisme chrétien; ou Fourier, l'hiérophante d'un système qui ressemble à un Mystère, et dont le cerveau trop mathématique conçut les hommes comme des signes d'algèbre et la

Société comme un casse-tête chinois ; ou enfin Proudhon, le plus fort des trois, qui tire la ligne droite de sa logique de l'erreur complète et l'enfonce jusque dans les profondeurs du chaos, Lamennais, avec son syncrétisme de philosophie et ses idées politiques surannées et vagues, n'est plus qu'un penseur de seconde main et un libéral attardé, à la manière de Benjamin Constant ou de tout autre. Il n'a pas un atome de plus ! Avec Saint-Simon, Fourier ou Proudhon, on se sent remué, sur une aile robuste, dans le vide de prodigieuses chimères, et l'on y perd la respiration de son esprit et le regard de sa raison ; mais avec Lamennais, on retombe tout platement dans cette petite mare croupissante du Rationalisme, laissée par le torrent du Protestantisme écoulé, et où tant d'esprits contemporains se sont perdus..... car l'Esprit humain est comme le corps, cette chose magnifique d'équilibre fragile, qui parfois

se retire, vivant, d'une mer en furie et meurt vautré dans quatre pieds de vase et d'eau.

Certes, pour arriver à des conséquences intellectuelles aussi misérablement funestes, ce n'était pas la peine de donner un démenti à plus de la moitié de sa vie morale, et de descendre du respect du monde. Qu'on se souvienne, en effet, de ce que fut un instant l'abbé de Lamennais ! Lorsque sous cette Restauration, qui n'a rien restauré et qui aurait dû renouveler, on entendit pour la première fois cette voix de prêtre, qui se mit tout à coup à planer et à retentir sur les hauteurs des événements et des opinions contemporaines, il se produisit une joie et une admiration sans égales parmi les hommes qui croyaient encore que la vérité politique n'était qu'une simple déduction de la vérité religieuse. Ils n'étaient pas les plus nombreux, ces hommes, et l'index du siècle était levé sur eux ; mais Dieu leur

envoyait un auxiliaire, armé d'un héroïque esprit de combat. Le Prophète du Passé, comme on a dit depuis, apparut avec une splendeur vraiment *prophétique* dès les premières pages de l'Introduction de *l'Indifférence,* qu'il faut relire avec sa date, si l'on veut s'attester la sagacité de la tête qui l'avait écrite ; car elle a été bien des fois reprise en sous-œuvre par les esprits les plus divers, le privilège des hommes supérieurs étant, on le sait, d'imposer, au bout d'un certain temps, leurs aperçus à tout le monde et de faire rabâcher leurs idées aux générations. A cette époque, la Société et un gouvernement aussi faible qu'elle cherchait à contracter cette alliance entre l'Avenir et le Passé qu'elle a maintenant abandonnée, pour tendre ses deux mains d'aveugle à l'Avenir. Il convenait merveilleusement alors à un esprit qui connaissait la nature de l'homme et des choses, à une grande intelligence théologique et histo-

rique, de montrer l'inanité des efforts d'une Société épuisée et sans croyance qui opposait l'obstacle de ses bras ouverts aux hommes, aux intérêts et aux idées luttant depuis 89. Comme les bras étendus des Sabines entre leurs maris et leurs ravisseurs n'empêchèrent pas leur enlèvement, de même devait être enlevée à dos d'ennemi et jetée à la frontière, cette Restauration suppliante qui se tint à genoux au milieu des partis qu'elle voulait contenir et rapprocher. Le regard que porta Lamennais sur une époque dont les mœurs molles énervaient le gouvernement et l'empêchaient de croire à la force de son droit; ce regard de prêtre, noir, profond, accoutumé à voir dans le creux des sépulcres, tomba d'aplomb sur les entrailles de cette société et les perça. Il y distingua le peu de vie qui y palpitait encore et les signes de mort qui commençaient de s'y montrer. Tous ceux qui vivaient de la maladie sociale et qui en

augmentaient l'action extérieure ou secrète, traitèrent de déclamation éloquente les paroles inspirées et terribles d'un homme, plus haut et plus libre par sa position sacerdotale que les hommes d'État par la leur, et qui, ne devant de ménagement à personne, — comme Dieu, son seul maître, — disait les choses par leur nom. Il annonçait (1816) la DISSOLUTION PROCHAINE de l'Europe et il inventoriait, un par un, tous les symptômes de cette dissolution imminente. Comme dit Montesquieu quelque part, il abrégeait tout, parce qu'il avait tout vu. Mais rien ne fut omis, rien ne fut oublié par lui ! Ni le déshonneur de l'esprit humain, ce scepticisme qui est le fruit de l'intelligence devenue lâche, ni l'indifférence contre laquelle il allait protester dans un ouvrage, seule pierre monumentale, hélas ! qui restera debout sur sa mémoire ; ni l'athéisme, la dernière des hérésies, selon Leibnitz, ni toutes les espèces d'atonie par

lesquelles passent les Sociétés décrépites ! Il les étala toutes dans cette Introduction sublime, et il en ferma le cadre avec ces paroles implacables : « Qu'ils meurent donc, puisqu'ils veulent mourir ! » La mort n'est pas encore venue; mais aux yeux de ceux qui ont appris dans l'histoire que les races ne s'en vont et ne disparaissent que par la corruption du cœur, elle est aussi certaine que si elle était venue, — à moins pourtant qu'on ne remonte, et au plus vite, vers les enseignements, les doctrines et les institutions du Passé [1] !

[1] Je ne crois pas au copiage des peuples par les peuples. Tenant les hommes pour tout dans l'histoire, et les institutions pour à peu près rien, je ne me préoccupe pas plus des institutions du Passé que de toutes les autres. Ce formalisme est par trop enfantin... c'est *l'esprit* qu'il faut refaire aux peuples. Les institutions seront alors ce qu'elles devront être, quoi qu'elles soient. Le *Progrès*, dont on parle tant, est quelque chose d'autrement profond qu'une question de chronologie. On n'a pas progressé parce qu'on

Quant au livre dont l'Introduction, à elle seule, était une perspective d'avenir ouverte, que les années, en s'écoulant, devaient amener jusque sous notre main, l'idée qui en faisait le fond et le développement eût suffi pour attacher au nom de Lamennais le titre de Prophète du Passé; car c'était la preuve, par le Passé même, par toutes les traditions

a vieilli; on a progressé parce qu'on a élevé son sens moral, — ce qui comprend tout. Or il n'y a que la perfection chrétienne dont on a pu, à force d'efforts, approcher, mais qu'on n'a pu jamais atteindre. C'est donc l'idéal, c'est donc le Progrès, attesté par dix-huit cents ans d'histoire, et il existera pour les peuples à mesure que l'individu sera plus *saint*, comme dit l'Église, car le progrès n'existe pas hors de la conscience de chaque homme. Hors de là, je défie qu'on dise clairement ce que c'est. Redevenir chrétien, c'est donc là le sens du mot *revenir au Passé*. Revenir, n'est pas reculer; c'est avancer même quelquefois. Cela dépend du point où l'on se place. Mais on a tant faussé et pipé ce débonnaire Esprit humain avec des images! Il faut en finir avec toutes ces niaiseries, et si nous devons mourir, au moins savoir pourquoi!

du genre humain, des grandes vérités qui constituent la vie de l'intelligence et de la conscience de l'homme. Je sais bien qu'au point de vue rigoureusement catholique, le système de certitude construit par Lamennais, dans son *Essai sur l'Indifférence*, n'est pas sans inconvénient et sans danger. S'il a son côté sur le vrai, il fait bord sur le faux, — bord étroit, glissant et qui penche. Des têtes forgées de ce métal que rien ne peut altérer, des têtes comme celles de Bonald et de Joseph de Maistre, n'auraient pas hasardé le système osé par Lamennais. Esprits grands et fermes, qui avaient besoin de prendre leurs vastes assises dans une incontestable orthodoxie, ils n'auraient pas joué aux équilibres sur la pointe d'une de ces *bonnes distinctions* que demandait Pascal avec son ironique sourire. Pour eux, il y serait allé de trop. La certitude de Lamennais a le tort d'être *philosophique*. Quand on est catholique et théologien, on ne doit

pas en appeler sans cesse du Christianisme comme l'enseigne l'Église, au Christianisme interprété comme l'interprètent les Traditions générales des Peuples. Lamennais, du reste, l'a reconnu lui-même. « Si la raison « de tous, dit-il dans ses *Pensées diverses*, « — est la base de l'Église, son autorité, « antécédente à l'autorité de l'Église, lui « est supérieure et l'Église a sur la terre « un juge en dehors d'elle. Car, s'il arrivait « que, sur un point quelconque, la raison « de tous se trouvât en opposition avec « l'Église, qui l'emporterait ? La raison « commune ? alors on peut toujours appe- « ler de l'Église à la raison commune. Si « l'Église ? alors la base serait renversée, « car la raison commune n'est pas infail- « lible... » Cependant le Rationalisme et toute l'effroyable portée de doctrines mises bas par le Protestantisme sont tellement combattus dans *l'Indifférence*, que l'Église, qui aurait pu se plaindre, qui aurait pu

avertir au nom de son immense prudence alarmée, mais l'Église qui hait le pharisaïsme et sa lettre morte, et qui a toutes les munificences généreuses de la Vérité, comme elle a toutes les tendresses de la miséricorde, ne voulut voir que l'intention de Lamennais et le service rendu à la cause du Catholicisme par cette fière réponse à ses ennemis. Le Polémiste avait tant fait pour elle, qu'elle ne chicana point le philosophe. Elle l'aurait pu, sans aucun doute... et ceci peut-être expliquerait, — si cette Intelligence infaillible avait besoin d'être justifiée par des considérations à la taille de nos vulgaires esprits, — l'espèce de froideur et de réserve gardée par Rome vis-à-vis de l'abbé Lamennais. L'Église a toujours aimé à multiplier les épreuves. Patiente, parce qu'elle est éternelle, elle entend que ceux qui la servent soient patients comme elle. A plus forte raison, doit-elle ménager sa faveur et ses récom-

penses, qui ne furent jamais que l'investiture de devoirs plus hauts, lorsqu'elle n'est pas sûre d'un esprit ou d'un caractère. Inaltérable comme la sagesse divine, l'éclat du livre de Lamennais ne troubla point l'impartialité de ses jugements. Appuyée sur une révélation primitive et sur l'unité, maintenant prouvée du genre humain, l'Église, qui glorifie la tradition, parce que la tradition est la chaîne dont elle est l'anneau central et rayonnant, fut la première à propager un livre supérieur de discussion et d'apologie, qui écrasait les dissentiments sous les témoignages de l'histoire, — la meilleure des preuves dans un temps où la métaphysique, enfermée dans le cercle de feu d'une critique impitoyable, s'est tuée en retournant contre elle le triple dard de sa logique, comme le scorpion, dans la flamme, se tue en se frappant du sien.

Mais puisqu'il s'agit de Prophéties, quoique l'*Essai sur l'Indifférence* ait, à travers la

poignante dialectique qui y circule, en broyant tout comme un char de guerre, de ces fulgurances qui rappellent les coups de lumière de l'Introduction, cependant ce n'est pas dans cet ouvrage que Lamennais a le plus montré ce génie d'intuition qui a vue sur l'avenir, quand il est contenu et précisé par les habitudes et les enseignements de l'histoire. Il est un livre moins éclatant, moins considérable et moins célèbre, où cette qualité de Prévoyant est plus développée, je veux dire l'écrit qui parut, en 1829, sur les Progrès de la Révolution dans sa guerre contre l'Église. Brochure que le temps n'a pas flétrie, qui a l'immortelle et effrayante fraîcheur des vampires; car les questions qui donnent leur vie à cette production sont plus que jamais vivantes, actuelles et dévorantes. Au lieu de se résoudre, elles se sont redoublées. La guerre contre l'Église est devenue la guerre contre la Société tout entière; chose naturelle,

puisque c'est l'Église qui a fait la Société moderne. En arrière d'elle, il n'y a que barbarie et paganisme. Il faut bien le dire, si nous cessons d'être chrétiens, nous ne vaudrons même plus assez pour être idolâtres ! Frappée donc à la tête, d'abord, la Société devait être refrappée au cœur, car les guerres d'idées sont des guerres sans entrailles. Les guerres d'intérêts ou de sentiments ont leurs lassitudes, mais les guerres d'idées vont toujours. Il n'y a pas de Trêve de Dieu pour elles. On croirait qu'entre la Vérité et l'Erreur, Dieu a voulu qu'il y eût comme une espèce d'anthropophagie intellectuelle. Il faut que l'une dévore l'autre pour qu'il y ait paix... Lamennais, comme tous les penseurs d'un ordre élevé, devait avoir conscience de cette implacabilité des idées plus terrible que celle du Destin; car elles ne s'apaisent par aucun sacrifice... mais, au contraire, quand il n'y a plus de sacrifices... Seulement

en 1829, ce n'était plus cette conscience vague et profonde qui murmurait en lui; c'était une voix nette et distincte. Le Prophète du passé se refaisait entendre avec plus d'autorité, avec plus de discernement que jamais. Écoutez-le! Il rappelle les grandes voix connues : il va juger la Restauration! « Au lieu d'établir, dit-il, une « monarchie, on constitua une république « démocratique, afin de concilier le passé et « le présent, ainsi que l'expliquaient les « habiles. (Cette race dure toujours.) La « puissance souveraine appartint au pré- « sent; le passé accepta en échange une « fiction, et de cette belle harmonie qu'on « a vue depuis quatorze ans est sortie cette « paix qui, nous assure-t-on, ne doit « être rien moins qu'éternelle. » Un an après cette ironique parole, la Révolution de 1830 éclatait; mais comme s'il avait vu une autre révolution qui devait suivre, et que dis-je? toutes les révolutions qui

nous attendent encore : « Croit-on que le « Libéralisme, ajoute-t-il, — quand il serait « satisfait d'un PREMIER TRIOMPHE, n'aurait « désormais rien à vouloir ? IL MARCHE « DÉSORMAIS VERS UN BIEN AUTRE BUT : « L'ABOLITION DU CATHOLICISME [1] : » Jamais Bonald, ni de Maistre, ni Chateaubriand n'avaient été plus loin dans l'avenir. Jamais ils n'avaient mieux lu à travers le Libéralisme, qui n'est que la moitié du masque que le Socialisme est tout entier! D'un coup d'œil, Lamennais plongeait dans cette Révolution définitive qui finira toutes les Révolutions, qui les mangera toutes, comme le serpent d'Aaron mangea tous les autres serpents. A vingt ans de distance, il en parle comme, nous, nous en parlons aujourd'hui. « Oui, elle viendra, s'écrie-t-il, « parce qu'il faut que, tout ensemble, les « peuples soient instruits et châtiés; parce

[1] 1879!!!!....

« qu'elle est INDISPENSABLE, selon les lois « générales de la Providence, pour prépa- « rer une RÉGÉNÉRATION sociale. *La France « n'en sera pas l'unique théâtre.* Elle *s'éten- « dra* PARTOUT où domine le Libéralisme, « soit comme doctrine, soit comme senti- « ment, et sous cette forme il est universel. « Mais, après la crise dont nous appro- « chons, on ne remontera pas immédiate- « ment à l'état chrétien. Le Despotisme et « l'Anarchie continueront longtemps de se « disputer le monde, et la Société restera « soumise à l'influence de ces deux forces « également aveugles et funestes, jusqu'à « ce qu'elles aient achevé la destruction de « tout ce que le temps, les préjugés et les « passions ont altéré au point de n'être plus « qu'un obstacle au RENOUVELLEMENT voulu « de Dieu. »

Il faut en finir, et, certes, on doit s'arrêter à de telles paroles. Que pourrait-on y ajouter ? On se sent petit quand on ne voit

rien de plus à l'horizon, en 1851, que ce qu'en 1829 Lamennais y voyait, et qu'on me dise, si on l'ose, ce qu'on y voit maintenant de plus? Il n'y a rien. Le Socialisme s'est nommé, je le sais. Un nom, voilà tout! Mais avant qu'il fût nommé, avant qu'il fût sorti du ventre de sa mère, Lamennais, le Prophète du Passé, avait fait vibrer le tocsin de sa naissance. Que faites-vous de plus, Prophètes de l'Avenir?... Hélas! il est devenu un de vous! Le journal au front duquel il écrivit ce nom trompeur d'*Avenir* porte la date de sa cécité volontaire. C'est le commencement d'une autre vie qu'il expiera, mais que je n'écris pas. Un jour, un soir, à La Chesnaie, il s'écriait avec une éloquence étrange et pittoresque, devant quelques disciples groupés autour de lui encore et qui allaient bientôt se disperser avec épouvante : « Voyez-vous cette pendule, Messieurs? On lui dirait : Si tu sonnes dans dix minutes,

ou te coupera la tête, que dans les dix minutes elle ne sonnerait pas moins ce qu'elle doit sonner. Faites comme elle, Messieurs ! Quoi qu'il puisse arriver, sonnez toujours votre heure! » Noble conseil, quand c'est l'heure libre et lumineuse de la vérité et du devoir; mauvais, quand c'est, au contraire, l'heure fatale et brutale de la fausse conscience et de l'orgueil. Lui, Lamennais, n'a pas sonné que l'heure bénie; mais sur le timbre d'or où, pour son honneur, celle-là avait éclaté avec tant d'harmonie, pourquoi l'heure maudite a-t-elle tout à coup si affreusement retenti ?...

ÉPILOGUE

Il faut conclure. J'ai dit que les Prophètes du Passé avaient été, en définitive, les seuls prophètes, et je l'ai prouvé par des exemples que j'aurais pu multiplier. Pour les hommes, restés plus enfants qu'on ne pense, les exemples sont les meilleures raisons. Si j'avais voulu être compris moins vite, j'aurais cherché dans la nature des choses et les puissances circonscrites de l'humanité, la loi qui veut que l'homme ne s'éclaire dans sa marche qu'en regardant le chemin qu'il a fait ; mais toute métaphysique me fait sourire et j'y préfère deux mots d'histoire.

Une réserve cependant. Sous peine de

n'être plus nécessaire, la vérité est absolue. Les inconséquents de toute nuance, matérialistes, sceptiques, panthéistes, — quelque nom qu'ils portent et à quelque système qu'ils se rattachent, — lesquels conçoivent, par une infirmité spéciale à leur cerveau, la vérité relative, contingente, variable, peuvent croire sérieusement, sans rire entre eux, à cette chose qu'on appelle « le Progrès. » Car le Progrès, c'est éminemment le Variable, puisque c'est le *mouvement perpétuel* de l'humanité, du bien au mieux. Mais ceux-là qui, se rendant compte du caractère *sine quâ non* de la vérité, c'est-à-dire du seul caractère qui en rende la notion intelligible et obligatoire, estiment que l'homme ne l'a pas faite, mais qu'elle lui a été donnée pour les besoins de son âme, comme le feu et la lumière pour les besoins de son corps et l'étanchement de ses yeux; ceux-là savent qu'on ne peut étudier le monde qui n'est pas encore,

qu'en étudiant le monde qui fut. L'unité de la loi divine a été posée dans les limites de l'organisme humain, moral et physiologique. Cette loi, on ne saurait la méconnaître. Tout ce qui y contrevient d'un atome, n'est qu'une rêvasserie d'esprit faux.

Or, si l'homme est plus qu'un animal dans la bauge de ses sensations, ou une mécanique de fange durcie; si c'est réellement une créature de vérité, il est évident que cette vérité, sa substance nécessaire, lui a été donnée dès l'origine, Dieu n'étant et ne pouvant être injuste pour aucune génération. Or encore, si elle lui a été donnée, il la transmet, ou, quand la transmission en a été faussée ou interrompue, il est tenu de remonter vers elle. Cela est inévitable. De troisième parti, je n'en connais pas. Eh bien ! dans cette double hypothèse, le Progrès, comme l'entend, je ne dis pas la Raison, mais l'Imagination moderne,

n'existe pas, et ne peut pas exister. En effet, on l'entend dans le fond des choses... Si ce n'était que le développement de ce qui fut, ce serait le passé qui se continuerait. Si un anneau repris dans une chaîne brisée, après rupture, ce serait du passé encore, — le point de départ, la Vérité fondamentale, le Principe enfin, ne pouvant être détruit par les vérités qui s'ensuivent et qui n'ont dû être que la déduction de la vérité première, inébranlable en science sociale, autant qu'en mathématiques, les axiomes. Je sais bien que là, justement, est la question, ou plutôt que la Philosophie l'a mise là; mais voyons! Dieu étant donné, conçoit-on que la création puisse être refaite par des notions nouvelles, incombant à l'homme tout à coup, au bout de quelques misérables générations? La vérité sociale, c'est donc le Passé, qui la contient et qui l'enseigne, et l'Histoire prime tout dans les sciences humaines. Que dis-je? la Rédemption elle-

même n'est qu'une rétrogression sublime, par un sanglant et incompréhensible mystère, vers le *passé* de l'homme déchu de sa primitive innocence.

Ainsi, qu'on y prenne garde ! On ne joue point ici au jeu d'osselets des antithèses; on n'invoque pas cette notion devenue scandaleuse du Passé pour l'opposer stérilement à la notion d'un Avenir mystique, devenu populaire; on ne veut pas du passé pour le passé, car en lui-même ce n'est qu'une date vide, mais parce qu'il est plein de Dieu ! parce qu'il est le point de naissance de la lumière, lentille condensée et embrasée qui, des projections fulgurantes de son inépuisable clarté, balaye autour de nous les ténèbres; parce que l'homme enfin, dans la vie de l'histoire, comme dans la vie physique, ne voit devant lui et ne s'aperçoit lui-même, ombre maigre sur une terre qui passe, qu'à la condition éternelle d'avoir toute la lumière à dos ! Cela posé,

qu'on y songe et qu'on le comprenne ! plus on s'éloignera du Passé, plus on s'éloignera de la Vérité révélée ! — de l'enseignement, — de l'origine où tout existe, non du côté de l'homme, que Dieu commence et qui s'achève seul, mais du côté de Dieu, qui, dans l'indivisibilité de sa durée, n'a pas attendu les évolutions du Temps pour donner à l'homme la suffisance de vérité qui le rend apte à la vie morale et sociale ! Quand un écrivain de la filiation des Joseph de Maistre et des Bonald écrivait dernièrement, comme nous eussions pu l'écrire : *Le Passé, c'est le Possible, mesuré à la nature humaine; l'Avenir ne le dépassera pas* [1] ! il pouvait avoir cette certitude, il pouvait affecter cet aplomb cubique dans l'affirmation de sa pensée. Six mille ans d'histoire sont un assez puissant aval de garantie

[1] C'est M. de Saint-Bonnet; nous allons en parler ci-après.

à la faible parole d'un homme! Seulement, l'avertissement était inutile. L'Avenir essayera, soyez-en sûrs ! Il brisera le Passé, le dégradera, le reniera comme jamais il ne fut brisé, dégradé et renié; mais oui, pour le dépasser, impossible! Un peuple meurt, un autre tombe, une part du globe se sèche et pèle comme une tête frappée par une teigne maudite; mais si le Dieu qui n'éteint pas le flambeau fumant et n'achève pas le roseau brisé, n'a pas juré d'éteindre, sous son pied vengeur, sa coupable planète, l'humanité, c'est-à-dire l'homme, plus solide que des théories ne sont homicides, n'éclatera pas comme un fragile condamné, tiré qu'il soit aux quatre chevaux indomptés de ce Progrès, aiguillonné par les folles lances de tous ces bourreaux intellectuels! Dégradations, transformations, obscurités, ruptures dans le fil étincelant de la Tradition ; cela s'est vu, cela va se voir encore, mais tant mieux

peut-être ! La sauvegarde est là. Il est une institution dans l'histoire qui remonte jusqu'au point de départ de la pensée et de la matière ; jusqu'à l'axiome fondamental d'où la société humaine est sortie, comme une mathématique vivante. L'Église catholique prend, seule, le passé tout entier, parce qu'elle saisit l'homme dans ce qu'il a d'un et d'immuable ; et, pour peu qu'on l'étudie dans ses enseignements, elle montre que toutes les sociétés les mieux faites sont celles qui sont sorties de la notion de Dieu, comme elle la conçoit et la pose ; car toute société, comme toute philosophie, se résume dans une théodicée. Une théodicée, c'est le dénouement de tous les problèmes dans la réflexion de l'humanité ; c'est le dernier mot de toutes les civilisations !

Y reviendra-t-on à cette notion Catholique de Dieu, que la philosophie se donne pour mission de détruire et qui, autour de

nous, reconstruirait le passé avec des éléments nouveaux?... Voilà la question pour le monde moderne, pour l'Europe, pour la France. Aujourd'hui, il ne faut être ni de Maistre, ni Bonald, ni Chateaubriand, ni Lamennais, il ne faut qu'être homme, pour entrevoir ce qui va suivre... Les bêtes sentent l'orage quelques minutes avant l'orage... les hommes aussi. Un immense frissonnement court déjà le long de l'échine de la vieille Europe et lui lève le poil sur son corps épouvanté. Les Événements, ces Muets de la Providence, comme des canonniers à leurs pièces, sont près de laisser tomber l'étincelle... qu'arrivera-t-il? On doit avertir; mais qui peut conseiller? Autrefois, du temps de ces incendies qui étaient la rente d'hécatombes que Constantinople payait à la Fatalité, le vrai Dieu des Turcs, si le feu prenait dans la nuit, nulle voix ne s'entendait aux Sept-Tours; mais la sultane favorite effarée ceignait vite ses

tempes d'un turban rouge et surgissait tout à coup, sans dire un seul mot, devant le Sultan. Aujourd'hui, à l'exception de trois têtes de Rois, dignes de leurs couronnes [1] et sur lesquels repose la sécurité de l'Europe, mais comme un viager hasardeux, la plupart des Gouvernements et des peuples ressemblent à des sultans engourdis de vieillesse et de scepticisme, ce double opium qui donne la mort. Quand même il y aurait

[1] Ces trois souverains qu'on pourrait se dispenser de nommer, car on ne saurait se méprendre à la beauté de leur attitude déjà historique, sont l'empereur de Russie, le jeune empereur d'Autriche et le roi de Naples, ce glorieux *Bomba*, au surnom écrit par la foudre sur les lèvres de nos ennemis. Qui sait ce que des individualités si hautes, avec l'instinct religieux de leurs devoirs de chefs de gouvernement, feront entrer dans ce que les niais appellent les hasards de la fortune? Les panthéistes dépaysés par les événements parlent de la force des choses: moi, je ne crois qu'à l'âme humaine en histoire. On ne connaît pas assez le poids d'une grande âme dans les destinées des nations.

pour eux, parmi ceux qui les aiment et qui voudraient les sauver, un favori qui pût se lever devant leur faiblesse, en leur montrant à son front, fût-il éclatant de génie, le terrible bandeau écarlate, le signe du Feu qui dit aux yeux la vérité de l'incendie et l'approche furieuse du fléau... le verraient ils? Et s'ils le voyaient, sortiraient-ils du lâche hébètement dans lequel ils vivent, en attendant de mourir ?...

UN CINQUIÈME PROPHÈTE



SAINT-BONNET

SAINT-BONNET

Tels étaient les *Prophètes du Passé,* quand ils parurent pour la première fois. Aujourd'hui qu'on les réédite, avec raison, — car leurs prophéties continuent d'être la vérité — non de passage, — comme la plupart des vérités politiques, — mais la vérité absolue, prédite et déjà accomplie, et qui s'accomplira encore jusque dans les derniers linéaments des prédictions qu'on en a faites.... il est juste, il est nécessaire d'ajouter à ces quatre grands esprits qui prophétisèrent, un autre grand esprit, né depuis eux, et qui prophétisa comme eux. Entre Lamennais et celui qui, — quoique vivant encore — mérite d'être appelé Saint-Bonnet, avec le sans-cérémonie de la gloire, et comme s'il

était mort ainsi que ces Morts immortels, il s'est écoulé trente années. La Nature ne se presse point, quand il s'agit de produire des hommes de cette transcendante supériorité. Elle y met le temps. Elle n'a pas besoin de se hâter. Elle n'est pas prodigue de ces génies. Et pourquoi le serait-elle ?... Elle sait trop ce que les hommes en feront. Les hommes ne les écouteront pas !

Mais leur gloire et leur *sacre* comme Prophètes, c'est précisément de ne pas être écoutés... Quel Prophète l'a jamais été ?... Les Prophètes projettent devant eux la lumière, mais les taupes humaines ne la voient point et elles la nient du fond de leurs ténèbres... Saint-Bonnet ne sera pas plus *écouté* comme Prophète du Passé qu'il n'a été *entendu* comme penseur et comme écrivain, et c'est pourtant, dans l'ordre des idées et du style, un des premiers hommes du moment actuel, s'il n'est pas le premier ! Il empile inutilement, depuis trente ans, des

œuvres admirables. Pyramide dans le désert! A peine les gens qui lisent et qui raffolent des petites bêtises littéraires de ce temps savent son nom. Peu importe, du reste! Il le leur apprendra. Il le leur fera épeler. Il faudra bien qu'ils en *assemblent* les lettres et qu'ils le prononcent, à la fin! Le Génie est comme le Samson d'Albert Durer, à cheval sur les reins du lion dont il entr'ouvre de force la gueule, pour y prendre le rayon de miel. Un jour ou l'autre, le Génie ouvre aussi de ses mains puissantes la gueule de cette grande bête d'opinion publique, qui, elle, n'est pas une lionne! Saint-Bonnet a écrit un livre sur *la Douleur* qui devrait être la colonne de tous ceux qui souffrent et qui ont besoin de s'appuyer sur quelque chose. Il a écrit le livre de *la Restauration française*, le plus beau, le plus fort de tous ceux qu'il a écrits, le Koïnor de tous ses diamants! Il a écrit *l'Affaiblissement de la raison en Europe*, — *la Légitimité*, *l'Infaillibilité*, et il

prépare un traité de *la Chute* dont il nous a donné les prolégomènes, et qui renfermera, dans la sphère aimée de Platon, tout son système de théologie et de métaphysique. Ce n'est pas dans ce livre des *Prophètes du Passé* que Saint-Bonnet peut être jugé, sous son quadruple aspect de théologien, de métaphysicien, de moraliste et d'écrivain [1]. Il ne s'agit ici que du Prophète du Passé, c'est-à-dire de l'homme qui continue le rayon de lumière que J. de Maistre et de Bonald, Chateaubriand et Lamennais ont fait jaillir de l'histoire finie sur l'histoire à naître. Cependant, tout en prolongeant la poussée de vérité et de lumière de ces quatre grands esprits, il diffère des deux premiers, et il n'y a que ces deux-là qui comptent, puisque des deux seconds, l'un (Chateau-

[1] Il a commencé de l'être et il le sera plus explicitement encore dans mon livre : *Les Œuvres et les Hommes*. Voir au premier volume : *Les Philosophes et les écrivains religieux*.

briand) a misérablement fléchi, et l'autre (Lamennais) s'est englouti dans l'impénitence de l'erreur ; il diffère des deux premiers, restés irréprochables, par une espérance que le train des choses, qui se précipitent, pourrait bien emporter avec ce monde, irrémissiblement voué à l'abîme. Je l'ai raconté, quand j'ai parlé d'eux, de Maistre et de Bonald ont, en mourant, jeté sur l'Europe un regard que notre faiblesse appelle du désespoir et qui n'est que le regard ferme du Jugement dernier. Saint-Bonnet n'a rien de cette lueur funèbre. Il sait le mal du monde, mais il en sait le remède et il l'offre aux nations. Le prendront-elles? Telle est la question que résolvaient d'une manière terrible, en mourant, de Maistre et de Bonald, mais qui, pour Saint-Bonnet, n'est pas résolue encore... Royaliste inébranlable dans sa foi, l'auteur de *la Restauration française* ne croit pas seulement à la monarchie comme à une nécessité sociale, comme au *To be or not to be*

de la France de l'avenir, s'il y a maintenant une pareille France, il croit aussi à la *personne* même de l'Ivanhoé (hélas ! sans tournoi et sans croisade !) de la Royauté, qui n'a encore d'autre surnom dans l'histoire que *le Déshérité*, et il y croit mystiquement et avec toute l'opiniâtreté de l'amour mystique... Tout Prophète du Passé qu'il soit, la chute des Stuarts ne l'a pas averti qu'il y a des races qui meurent, avant leurs derniers descendants, et que l'épée de Culloden, si glorieuse qu'elle ait brillé, et les ciseaux qui tondirent Carloman, sont, en résultat définitif, absolument la même chose ! Une femme héroïque plus digne de l'épée que de la quenouille, la duchesse de Berry a trouvé dans les derniers combats de la Vendée le Culloden des Bourbons, et Louis-Philippe a été un Guillaume III plus ingrat et plus odieux que l'autre, qui, du moins, ne s'appelait pas Stuart ! mais son crime a moins réussi. Il n'a rien construit avec le pavé des barri-

cades, et la Révolution, aussi ingrate que lui, l'a chassé, comme s'il eût été légitime. Le royalisme de Saint-Bonnet lui a crevé les yeux sur cette double et ressemblante destinée des Stuarts et des Bourbons qui se font écho dans l'histoire. Certes! oui, la Providence a, quand il lui plaît, des interventions soudaines qui renversent toutes les prévisions, mais les Prophètes du Passé ne sont pas les Prophètes de l'inspiration directement divine, comme les Prophètes de nos Livres sacrés. Ils ne voient l'avenir que comme il est permis aux hommes de le voir et ils ne peuvent le voir qu'en se retournant, — qu'en regardant dans les expériences déjà faites de la nature humaine. Si Saint-Bonnet n'en appelait qu'à son esprit seul, — et son esprit seul doit peser dans cette Étude sur les Prophètes du Passé, — il vivrait peut-être dans la même pensée où de Maistre et de Bonald sont morts...

Il n'a pas, en effet, sur son temps plus

d'illusion qu'eux sur le leur, et ces temps sont fils l'un de l'autre ! Il a jugé le sien, non par éclairs, comme eux, mais avec une *étendue d'ensemble* qui n'existe nulle part, même dans les œuvres de ses glorieux prédécesseurs. Saint-Bonnet, lui, ne s'est jamais détourné, depuis qu'il a pensé pour la première fois, de cette question sociale, qui est la question de vie ou de mort des nations, et personne ne l'a discutée avec plus de puissance. Son premier livre en date et j'ose ajouter : en génie, c'est son livre de *la Restauration française,* plus beau que son titre. Je l'ai dit plus haut, quand j'ai parlé de Chateaubriand. Je ne crois pas à cet empirisme des Restaurations. Et d'ailleurs, si les idées de Saint-Bonnet se réalisaient, nous n'aurions pas cette maçonnerie refaite avec des ruines, qu'on appelle une Restauration, mais le principe monarchique, relevé dans l'opinion des peuples, et les principes sont éternels. Or ce qui est éternel n'a pas

besoin de restauration. Le titre du livre de Saint-Bonnet n'en dit donc ni la profondeur ni la portée, mais il n'en est pas moins un chef-d'œuvre d'acuité et de rayonnement, presque encore inconnu à cette heure et qui aurait eu, pour la beauté de sa forme seule, son retentissement dans une époque qui a la sotte vanité de se croire artiste, mais qui n'est qu'une vieille petite byzantine, éprise de l'art pour peu qu'il soit enfantin ou faux, si les hommes n'étaient pas aussi profondément ineptes devant la beauté des choses que devant leur vérité!

C'est peu de temps après 1848 que parut ce chef-d'œuvre qui ne frappa personne, alors qu'un sophiste comme Proudhon faisait son bruit, — honteux pour la France. L'auteur, très jeune alors, avait déjà jeté dans le creux de la pensée de son temps un autre livre qui s'y était englouti et avait disparu dans ce vide..... Intitulé de *l'Unité spirituelle*, ce livre de haute métaphysique,

si déplacé dans une époque qui hait l'unité sous toutes ses formes et qui la remplace par le nombre, par l'anarchique multiplicité, était absolument incompréhensible; et *la Restauration française*, qui le suivit, quoique politique, et touchant aux intérêts les plus pressants et les plus saignants du moment, ne fut pas mieux comprise non seulement de la vile multitude des esprits, que de ceux qui se donnaient les airs de penser et que l'Opinion, cette imbécile à la grande bouche, avalait comme ses plus forts penseurs! Le sera-t-il maintenant après tant d'années?... Voilà toujours la question du livre et la question de l'avenir! Lorsqu'en 1848, Saint-Bonnet écrivait ce livre de *la Restauration française*, ce qu'il appelle une Restauration, et ce que, moi, j'appelle d'un autre nom, lui paraissait nécessaire pour sauver la France en péril et il disait les conditions auxquelles elle devait s'accomplir. Or ces conditions n'ont pas changé, mais

sont devenues plus impérieuses qu'elles ne l'étaient alors, par le fait des expériences que nous avons subies et des malheurs, mérités, du reste, qui nous ont écrasés et que Saint-Bonnet, d'un si profond instinct historique, avait pressentis avec la netteté et la formidable sécurité d'un prophète... Le livre de *la Restauration française* est, à toute page, une prophétie réalisée, qui nous garantit par tout ce qui nous est arrivé ce qui doit nous arriver encore, si l'expérience commencée et que nous continuons, ne nous repousse pas de son bras de fer et de feu vers les principes qui furent depuis Clovis, la vie de la France, et depuis N.-S. Jésus-Christ, celle du monde !

Car tel est le sens vaste et profond que Saint-Bonnet donne dans sa pensée à ce mot de Restauration, mal choisi pour titre de son livre. N'allez pas vous imaginer qu'en l'employant, il va étrangler la grande idée d'une Restauration française, dans le sens étroit et

compromis qu'ont donné à ce mot déjà deux Restaurations dans l'histoire, — celle des Stuarts et celle des Bourbons. Ni l'une en Angleterre, ni l'autre en France ne réussirent à restaurer des monarchies qui étaient croulées, et quoiqu'elles se soient appelées des Restaurations et qu'elles aient gardé ce nom dans la Postérité, comme une ironie de leur impuissance !

La raison même de leur impuissance, ni l'une ni l'autre ne s'en douta. Mais cette raison est tout entière dans la solidarité nécessaire des gouvernements et des peuples que ces deux Restaurations en question, dans leur superficialité politique, n'envisagèrent pas un seul instant. Les gouvernements et les peuples sont, en effet, trop solidaires pour qu'on puisse jamais restaurer un gouvernement, sans le peuple auquel il appartient. Et ç'a été longtemps l'illusion de beaucoup d'esprits. On a cru longtemps et peut-être croit-on encore que la Restaura-

tion serait faite et la Monarchie relevée et solide — tout sauvé enfin ! — si les deux branches séparées de la Maison de Bourbon parvenaient, non pas à se faire des politesses et à se prendre la main, mais à fondre, dans une seule, leurs deux politiques. Eh bien ! il n'y aurait là, pas plus en 1879 qu'en 1815, que la Restauration de la maison de Bourbon, agréable peut-être aux hautes classes, mais parfaitement indifférente aux classes inférieures plus difficiles à gouverner, et que tout le problème moderne, compliqué et terrible, est de gouverner !

Et c'est ce que Saint-Bonnet a compris et compris mieux, j'ose le dire, que de Maistre lui-même, lequel pourtant affligé du même mysticisme royaliste que Saint-Bonnet, laissa prendre un jour son grand esprit à cette erreur d'une Restauration qui n'aurait été qu'une Restauration politique. L'auteur de *la Restauration française*, et qui la veut française avant tout, quand il n'est plus un

royaliste sentimental, ne croit point comme Joseph de Maistre à une restauration par la tige, mais à une restauration par les racines... Si providentiel qu'il pût être — et jamais homme le fut-il davantage? — Saint-Bonnet croit bien moins à une Restauration descendant du ciel ou des événements qu'à une Restauration intégrale et simultanée dans la moralité des gouvernements et des peuples. En d'autres termes, il n'admet, cet homme de profondeur et de synthèse, qu'une Restauration de Monarchie, dans un pays monarchiquement restauré. Pour lui, Restauration non d'un trône, mais d'une nation ; non d'une famille, mais de toute une race, et qu'il a bien le droit d'appeler : « française, » car certes ! si celle-là avait jamais lieu, elle le serait !

Or cette thèse pleine de grandeur et bien plus haute que toutes les intrigues et les manigances des fusions, Saint-Bonnet ne l'a pas que développée, mais il l'a assise dans ce

superbe livre trop ignoré, qui devrait être dans tous les mémoires comme le seul mot d'ordre du royalisme, si le royalisme était intelligent. L'auteur de *la Restauration française*, qui, dans un siècle détestablement utopique, n'a pas la faiblesse d'une seule utopie, nous donne, par-dessus la vue supérieure de son livre, les moyens de la réaliser ; et ces moyens qu'heureusement il n'a pas inventés (tout ce que l'homme invente est suspect), il les prend dans les idées, les traditions et les expériences du passé... Saint-Bonnet, le métaphysicien, et quoique métaphysicien, vit toujours la tête dans l'histoire. Je l'ai dit, mais il faut insister : ce qui me saisit avec le plus de force dans Saint-Bonnet, ce n'est pas le côté philosophique de son esprit, métaphysiquement aussi très puissant, mais c'est le côté historique, pratique et simplificateur... Cet homme, qui n'est mystique qu'en royalisme *personnel*, et que quelques-uns, qui, d'ailleurs,

ne comprennent rien au mysticisme, ont cru un mystique *absolu*, ne rêva jamais, et ne compliqua et ne raffina jamais. Ce pieux auteur de *la Restauration française*, qu'à l'ardeur de sa foi et à la pureté de son orthodoxie, les marcassins de la Libre Pensée, comme les appelait Proudhon, qui reconnaissait en eux la ventrée de la Philosophie, dont il était lui-même un des petits, traiteront certainement, s'ils s'avisent de le lire, d'homme attardé, sorti des *in-pace* du Moyen Age, — et peut-être de Capucin, — est au fond plus moderne, puisqu'il s'agit maintenant d'être moderne, et plus socialiste qu'eux ! Il ne l'est point comme eux à la vérité, mais il l'est pourtant ! Seulement, dans la Restauration qu'il demande, il ne dédouble pas le grand problème moderne, qui est tout à la fois religieux, politique et social. Originalité particulière du génie de Saint-Bonnet ! Ce vieux monarchiste qui croit au droit et à la fonction de la Royauté,

— ce vieux théologien qui croit à l'Église et à l'infaillibilité de Notre Saint-Père le Pape, — ce vieux métaphysicien qui croit aux Principes, — ce vieux historien qui croit à l'Histoire et à la mathématique de l'Histoire, car l'Histoire a sa mathématique, est, chose piquante ! un des plus puissants modernes qui aient colleté et terrassé les idées modernes, dans le style le plus approprié à ces idées et sur tous les terrains de ces sciences modernes, dont le monde, qui en est si fier, est accouché d'hier matin !

Ainsi, c'est un économiste. On sait l'importance, dans l'opinion de cette heure, de l'économie politique, science nouvelle et insolente qui se carre comme une parvenue chez tous les peuples que le Matérialisme envahit. Eh bien, coûte que coûte, l'auteur de *la Restauration française*, le spiritualiste chrétien, a voulu se mettre en mesure contre cette science nouvelle et matérielle. Il s'est fait tout-puissant dans cette

fange. Il a retourné ce fumier, comme personne ne l'avait retourné encore, et c'est par cette besogne d'Hercule qu'il a ouvert son majestueux et radieux ouvrage de *la Restauration française*... Cet ouvrage, qui, dans la première édition était, sauf erreur, divisé en trois parties, n'en a plus que deux maintenant, qui enserrent les trois : l'Aristocratie et le Capital, — le Capital qui, comme le nom l'indique, est la question *capitale* d'un temps éperdu et perdu de jouissances, toujours prêt à recommencer la grande orgie de Jean de Leyde, ce petit affreux tailleur bancroche qui, plus fort que Don Juan, mettait à la fois dix-huit femmes dans un lit, dressé exprès, qu'il avait fait construire ! Le problème de l'Aristocratie, le problème de la Royauté, ne viennent, aux yeux de Saint-Bonnet, qu'après le problème du Capital, parce que c'est maintenant au nom du Capital que les sociétés se fusillent, et il est juste de le reconnaître, aucun économiste

n'a fait preuve sur cette question du Capital, scientifiquement entendue, de regard plus clair et de plus perçante compétence. Je ne sache pas que la définition qu'il en donne, en ait jamais été donnée. Mais je sais bien que de tous les économistes qui ont montré où allaient fatalement les nations entre une production exaspérée et une consommation toujours plus implacable, aucun n'a dit avec un aplomb plus sûr et plus juste : « Vous ne vous en tirerez qu'à ce prix ! » Les autres économistes effarés devant cet abîme du désir forcené de la richesse, qui se creuse de plus en plus dans le cœur de l'homme, et ce trou dans la terre qui s'appelle l'épuisement du sol, n'ont su comment s'y prendre pour combler ces deux gouffres... Le plus hardi de tous, mais aussi le plus atroce, Malthus, cet Hérode de l'Économie politique, y a jeté la semence humaine, pour qu'elle ne se levât plus jamais sur le sillon desséché, incapable de

nourrir cette humanité, multipliée et dévorante. Nul parmi eux n'est allé plus avant que cela, et cela n'a pas suffi... Car on peut bien empêcher les enfants de naître, mais on ne peut empêcher les hommes nés de se dévorer. Seul, lui, Saint-Bonnet, a su les fermer, ces deux gouffres, à des prix plus doux, — avec quelques vertus chrétiennes qu'il s'agit de rapprendre aux peuples pour éviter qu'ils se mangent eux-mêmes les uns les autres, quand, — ce qui est prochain, — ils n'auront plus rien à manger !

Merveilleuse simplicité de tout ce qui est vraiment du génie! Cela ne semble rien et c'est tout! L'idée à laquelle Saint-Bonnet est allé demander une solution pour le plus inextricable (à ce qu'il semblait) des problèmes, est une idée, commune parmi nous autres chrétiens, — une idée presque terre à terre que chacun de nous, en se baissant un peu, pouvait ramasser à ses pieds. Oui, une

idée commune! mais ce qui prouve le génie, c'est de tirer de cette idée commune une solution sans réplique. Il y avait, — c'est vrai, — avant que Saint-Bonnet eût rien dit, — quelque chose qui s'appelait la Morale chrétienne, et quelqu'autre chose qui s'appelait l'Économie politique. Mais avoir trouvé leur point de jonction et les avoir adossées l'une à l'autre, avoir fait scientifiquement — historiquement, — DE TOUTES MANIÈRES — d'une prescription de la morale chrétienne, la solution définitive de l'Économie politique; avoir montré qu'avant d'être nommée par les hommes et constituée par les savants, cette économie existait au fond des enseignements du christianisme; et de si loin, maintenant, l'y rapporter et l'y replacer, et lui défendre d'en bouger, voilà le tour de force du penseur et de l'inventeur; car, qui pense de cette force, invente! Voilà ce qui fait de Saint-Bonnet le plus adroit, le plus simple,

le plus fécond, le plus irrésistible des économistes ! Il tire l'Économie du passé, où personne, avant lui, ne l'avait aperçue ; il l'en tire comme une prophétie, car elle en est une dans la conclusion péremptoire et incompatible de ce Prophète du Passé !

Et remarquez bien que ce n'est encore là que l'économiste de *la Restauration française ;* mais à côté et à la fois, il y a dans cette *Restauration* qui *restaure* tout, par les idées chrétiennes, appliquées à tous les ordres de faits qu'ont troublés les fausses Philosophies, il y a le moraliste, le publiciste et l'historien ou, pour parler mieux, le Prophète partout, — le VOYANT historique, quelle que soit la direction de ses regards ! Moins étonnant pourtant, si on y réfléchit, que l'économiste !... Et de fait, des historiens qui aient promené un regard chrétien sur l'Histoire, des moralistes qui aient reconnu la beauté de l'Idéal chrétien, des publicistes qui aient appuyé leurs idées politiques

contre cette forte chose du christianisme, le fondement de tout ordre et de toute hiérarchie, cela s'est vu. Les quatre Prophètes du Passé, dont il a été question ici, — de Maistre, de Bonald, Chateaubriand, Lamennais, — ont été, dans des mesures diverses, des historiens, des publicistes, des moralistes de cette noble espèce... Mais d'économiste chrétien, au sens le plus profond de ce mot « chrétien, » on n'en connaissait pas. La Science économique est chez nous de perverse origine. Elle est la bâtarde de ce malheureux XVIIIe siècle qui a osé faire directement la guerre à Dieu, et plus qu'à Dieu même, — à son fils, N.-S. Jésus-Christ. De toutes les Sciences assurément, celle qui semble le plus opposée à la lettre de l'Évangile, lequel n'est guère que l'enseignement de la Pauvreté, n'est-ce pas la Science qu'on appelle la *Science de la Richesse?*... Et c'est précisément dans les enseignements de cet Évangile, méprisé des

sages et muet pour les savants, que Saint-Bonnet a trouvé la loi économique qui doit régir le monde, si le monde n'est pas condamné à mourir, et lui constituer par la vertu et le travail ce capital qui n'est jamais (origine sacrée!) qu'une accumulation de vertus, la vraie vie, la seule vie des nations!! Cette notion nouvelle du Capital, inconnue avant Saint-Bonnet, et qu'il dresse dans son livre de *la Restauration française* comme un flambeau pour tout éclairer, illumine l'avenir, — et c'est à la lumière, — à la nappe de lumière qui tombe de ce flambeau, allumé au Ciel, qu'il regarde l'histoire de tous les peuples qui ont vécu et qui sont morts par le Capital; en définitive, « LE POIDS DES AMES », dit-il sublimement. Ici, l'admiration s'impose à la Critique. Toute cette partie du livre de Saint-Bonnet, — et elle est détaillée, — est une de ces choses immortellement belles et immortellement fécondes, qu'on n'avait vue *nulle*

part jusqu'ici, et qu'on verra peut-être *partout*, d'ici quelques années, car le propre des hommes de génie, c'est de penser, *plus tôt* que les autres hommes, ce que les autres hommes penseront *plus tard*... Et je ne dis pas assez encore ; sans les hommes de génie, qui leur montrent ce qu'ils doivent penser, les autres hommes, ces singes et ces perroquets, penseraient-ils?...

Seulement c'est long parfois..... Mettez déjà trente ans d'obscurité au compte de Saint-Bonnet, et demandez-vous combien ce monde inattentif, aveugle et sourd aux plus belles choses, qui ne lit pas ou qui lit mal, en ajoutera de plus, sur un livre de premier ordre, et qui, dans toutes les questions sociales, devrait en peu de temps changer tous les points de vue contemporains?... Ces trente ans d'obscurité que j'ai, moi, sur le cœur, n'ont pas beaucoup pesé sur celui de l'auteur de *la Restauration française*, mais le livre est resté, lui, sous le

poids de ces trente ans et faudra-t-il que, comme le livre de Vico, ce soit longtemps après la mort de son auteur, qu'il trouve enfin son rang et sa gloire ?... Dans les bassesses de la vie, il y a toujours de l'inconvénient à vivre trop haut... L'auteur de *la Restauration française* n'est point, comme les quatre Prophètes du Passé que nous venons d'évoquer, un homme qui se soit mêlé aux grandes choses politiques de son temps et dont l'action ait fait parallèle avec la pensée. Non, il a vécu à l'écart. C'est un solitaire. La fortune l'a fait assez riche pour le soustraire aux cruels esclavages d'un métier, mais elle lui a fait payer assez cher le nid d'aigle qu'il habite sur son Alpe, — et dans son esprit, cette autre Alpe... S'il en fût plus souvent descendu, s'il était sorti de tout cet éther, et si crotté, *jusqu'à l'échine* de la crotte de Paris, et Colletet d'un nouveau genre, il eût cherché le pain de la publicité de journal en journal (ces *cuisines !*), peut-être auraient-

elles, ces généreuses *cuisines!* fini par lui en jeter un morceau... Il s'en est passé. Il aura vécu sans cela. Il aura vécu sans la gloire, dans le calme de la sainteté, qui est pour lui le dernier progrès qu'aient à faire les hommes et les nations, dans ces dernières heures du monde. Il a même (je l'ai déjà indiqué) écrit d'autres livres, qui n'ont pas excité plus de bruit que *la Restauration française : l'Affaiblissement de la Raison en Europe*, *l'Infaillibilité*, etc. (toujours trop de hauteur!); mais ce n'est pas lui que je plains, ce n'est pas lui que je vois, c'est son livre de *la Restauration française,* ce livre qui est un enseignement, un apostolat et une prophétie tout ensemble, et qui parle dans le désert, — le *désert d'hommes!* comme dit Chateaubriand! Certes! ces trente ans d'obscurité sont une honte pour un pays qui se croit intellectuel, comme il se croit charmant, — comme il se croit tout! et chez qui le bruit est si facile, dès qu'il s'agit d'une médiocrité

ou d'une sottise; mais cette honte n'a pas moins empêché l'essor, comme celui d'un vaisseau pris dans les glaces, de ce livre construit, comme un vaisseau, pour faire victorieusement le tour du monde! Hélas! ce n'est pas probablement ce que j'en écris aujourd'hui qui changera *l'aire de vent* de sa destinée; car ne disent-ils pas, ceux qui répètent le vieux *cliché* latin, et qui éculent un peu plus cette vieille babouche où tous les podagres de la terre fourrent leur pied, que les livres ont leur destinée?..... Mais du moins, je me serai révolté contre celle-là, — et du fond de cette obscurité, relativement profonde, avec les mérites d'un tel livre, j'aurai affirmé son immense valeur; j'aurai dit qu'il est une des productions les plus considérables, non pas seulement de notre temps, mais de tous les temps. Et j'ajouterai ceci encore : C'est que les idées de ce livre y sont réunies avec tant de puissance, vous y vivez tellement

dans le mouvement et comme dans la substance même de la Pensée, que vous perdez, en le lisant, le sentiment de sa beauté purement littéraire. Quand le jour a de ces profondeurs de rayonnement, on perd la conscience de sa lumière. On a oublié cette splendeur.



CONCLUSION



CONCLUSION

L'Épilogue qui terminait les *Prophètes du Passé*, en 1851, ne convient plus aux temps actuels, et c'est autrement qu'il faut finir.

Les trente années qui ne nous ont apporté qu'un *prophète* de plus, forcent l'historien à une conclusion nouvelle; car, pour hommes et pour choses, le temps a marché... Il a marché dans le sens *prophétisé* par ces écrivains qu'on a cru insulter et qu'on a magnifiquement titrés, en les appelant : les PROPHÈTES DU PASSÉ. En 1851, malgré tout ce qui s'était accompli de leurs prophéties, il y avait encore pour les nations de l'espérance. En 1879, il n'y en a plus. Tout est consommé... En 1851, — on se le rappelle, — trois souverains représentaient plus

expressément que les autres le principe de la Royauté en Europe, et pouvaient empêcher de désespérer de l'avenir du monde. C'étaient (ils ont été nommés plus haut) l'Empereur de Russie, Nicolas, puis le roi de Naples, qu'on avait surnommé *Bomba* — un surnom plus beau que son nom, déjà si beau ! — et enfin le jeune empereur d'Autriche, alors adolescent, et qu'on saluait comme une aurore. Eh bien, les deux premiers sont morts à la peine de leur fonction; difficile et terrible en ces temps funestes, et le troisième vit à cette peine.., mais tous les trois ont-ils fait en définitive ce qu'on pouvait attendre d'eux?... Et l'esprit révolutionnaire, tenu en respect un instant, mais non dompté par ces nobles caractères, dont aucun ne s'est élevé jusqu'au grand homme, n'a-t-il pas continué, partout, son œuvre d'anarchie et de destruction?...

Voyez plutôt! Par sa République de 1848, la France, qui donne toujours au monde le

diapason du mal comme du bien, remua en Europe, dans les têtes et les cœurs enivrés, le génie universel de l'imitation qui prouve la servilité native des hommes. A l'imitation de la France, l'Autriche, la Prusse, l'Espagne, l'Italie s'agitèrent et se ruèrent en insurrections et en batailles plus ou moins sanglantes, mais qui n'aboutirent pas, il est vrai, à des révolutions complètes. L'Europe soulevée se rassit, — mais péniblement, peu à peu, dans un aplomb incertain et perpétuellement menacé, — et la France encore (la France toujours!) fut la cause de ce rassoiement de l'Europe, comme elle avait été la cause de son soulèvement. Après avoir, au commencement du siècle, tiré un Empire d'une première République, elle tira un nouvel Empire d'une seconde avec la précision d'une loi [1] ; et il faut bien le dire :

[1] C'est une loi, en effet. Nous serons soumis désormais à cette effroyable rotation, d'un Empire qui tourne à une République et d'une

ce fut le poids de cet empire, tombant tout à coup sur l'Europe, qui la rassit.

Mais ce second Empire, comme le premier, avait sa racine dans la révolution et il devait mourir de sa racine... Tout être humain, comme toute chose humaine, naît avec *sa* mort dans le sein... Napoléon le

République qui tourne à un Empire! C'est là-dessous que seront broyés les peuples, et ils le mériteront bien, puisque c'est eux qui tournent la roue! Imbéciles! tellement imbéciles qu'ils glacent la pitié!... A Byzance, qu'on cite toujours comme un modèle de décadence (nous avons mieux), on allait d'un Empereur qui épousait une fille publique à un Empereur qui mangeait du crottin de cheval; mais c'était toujours *un* Empereur, et l'Empire! Nous, nous n'avons pas même cette unité. Nous avons, nous, après nos Empereurs, *uns et personnels*, des Empereurs *en troupe*, qui s'appellent des majorités et qui ne sont personne. Des deux dragons de La Fontaine, l'un n'avait qu'une tête et plusieurs queues qu'il traînait partout où il voulait, et l'autre, plusieurs têtes et une seule queue et qui ne passait nulle part. Nous avons celui-ci, en attendant celui-là...

Grand, avec des instincts et des conceptions de Charlemagne, n'était malheureusement, de naissance et de circonstance, qu'un jacobin couronné. Madame de Staël l'appelle « un Robespierre à cheval. » Mot lucide ! Il était évidemment plus que cela, — mais il était cela aussi, — et ce fut la mort de sa fortune et la mort de sa gloire, car c'en fut la diminution, — la seule manière dont cette gloire, trop grande pour mourir, pût mourir ! Si Napoléon Ier qui tua (en tremblant de son crime) le duc d'Enghien pour plaire au parti du *nommé* Fouché et qui n'osa pas achever la révolution qu'il avait blessée, était originellement un jacobin, Napoléon III à son tour, son successeur à distance, le Louis le Débonnaire de ce Charlemagne, était, d'origine, un carbonaro et comme l'autre, plus grand que lui, il a été tué par la Révolution, comme s'il le valait ! Ces deux Bonaparte ne furent pas (comme on l'a dit) les parricides de la Révolution ; ce fut elle plutôt qui fut

leur mère infanticide... Ni la guerre de Prusse ni Sedan ne renversèrent Napoléon III. On l'a prétendu, mais on a menti, car il était impossible de s'y tromper. François Ier fut prisonnier comme Napoléon III. Il signa même un traité honteux... et il n'en revint pas moins reprendre sa place en France, parce qu'elle lui était gardée par le respect des peuples et cette tradition qui faisait en France la Royauté immortelle! Napoléon III ne put revenir prendre la sienne. Elle était prise par la Révolution à laquelle, du reste, il l'avait volontairement donnée! Rien d'étonnant. A cette heure lâche de l'Histoire, c'est un fait commun et imputable à toutes les têtes couronnées — et couronnées maintenant à la tête comme les chevaux le sont aux genoux, — de se tasser bassement sur leurs trônes pour y faire asseoir la Révolution auprès d'eux. Un beau jour, d'un coup de coude elle les jette à bas et

*.end toute la place ! Ils l'ont voulu, ces Georges Dandins !

Et c'est ce qui est arrivé. Il fallait s'y attendre. On doit le leur dire et le leur répéter, quoiqu'on les aime et parce qu'on les aime ; le sentiment de leur droit, la fierté de leur droit manque aux rois actuels ! C'est le mal profond, le mal inguérissable dont eux et nous, tout doit mourir ! La Foi en soi, la Foi religieuse, qu'on puisait autrefois dans des Sacres, n'existe plus — et on n'a pas, non plus, l'âme assez grande pour remplacer par elle la Sainte Ampoule de Clovis... Et ce mal immense n'est pas d'hier. Nicolas, cet empereur de Russie dont on a pu attendre tant, mais, hélas ! en vain ; Nicolas était certes, par l'âme comme par la puissance militaire, le plus robuste souverain de l'Europe de son temps ; cependant et malgré la fierté qui le mettait bien au-dessus des autres souverains de son époque, il ne fut guère que la moitié de l'âme de Louis XIV.

Alors, en effet, que tous les souverains de l'Europe reniaient le principe et l'honneur de leur souveraineté, en laissant régner Louis-Philippe, qu'ils prirent pour leur *Sergent de ville* contre la Révolution, Nicolas seul qui le méprisait ne donna pas dans cette misérable politique de maître qui a peur à valet qui rassure, mais il n'attaqua pas l'homme de Juillet; — il ne fit que *la mine d'être toujours sur le point de l'attaquer...* Il lui pendit sur la tête une épée de Damoclès innocente, qui suffisait pour épouvanter la conscience du voleur de trône, mais qui ne suffisait pas pour venger la royauté outragée par un pareil vol! Nicolas ne fit donc pas pour Charles X ce que Louis XIV fit pour Jacques II. L'idée de la solidarité des races royales lui manqua à lui, si bien fait, à ce qu'il semblait, pour la comprendre. Et comme tout se tient aux yeux de ceux-là qui savent voir la longueur des choses, l'Empire russe paye pour la Royauté fran-

çaise l'amende expiatoire du sang, qu'à cette heure, le Nihilisme fait couler!

Car, le Nihilisme, c'est la Révolution! Le Nihilisme, cette chose qui semble nouvelle, cette espèce de hideux mélodrame, à physionomie asiatique, qui se joue maintenant en Russie, c'est la Révolution, la Révolution connue, l'éternelle Révolution, qui n'en est pas pour la première fois aux sociétés secrètes; qui ne masque pas, pour la première fois, ses bourreaux! Le bourreau qui trancha la tête à Charles I[er] était masqué. Ces drôles sanglants ont des ancêtres... Et non seulement, ce Nihilisme mystérieux et lâche, puisqu'il se cache, ce *Vieux de la montagne et ses assassins* qui n'est plus un homme, mais une masse d'hommes anonyme, qui est partout et qui n'est nulle part, non seulement c'est la Révolution toujours, mais c'est le dernier mot de la Révolution! Jusqu'ici discoureuse, bruyante, *théoricienne*, déclamatoire, la Révolution, quels que fussent

ses adeptes, se posait comme ayant un monde tout fait, Minerve armée, dans sa cervelle, et prêt à en jaillir pour remplacer le monde vieilli qu'il fallait détruire; mais à présent, la voilà muette comme la Stupidité, la Mort, le Néant, et c'est là son progrès! Elle ne veut plus remplacer rien, mais détruire tout! C'est l'art pour l'art, la destruction pour la destruction. Le caractère *satanique* que Joseph de Maistre avait vu sur le front de la Révolution française et dont rient naturellement les forts esprits qui ne croient pas à Satan et qui rapetissent tout ce qu'ils regardent, apparaît aujourd'hui, plus effrayant que jamais et impossible à nier, sur le front, à peine levé de la Révolution en Russie, mais qui demain va s'y dresser de toute sa hauteur! Contre la catapulte de ce front-là, et pour le rabattre, que pourrait le ferme Nicolas lui-même? Et d'ailleurs, nous ne l'avons plus! Alexandre II est moins le fils de son père que le neveu

de son oncle, Alexandre Ier, ce mélancolique et mystique rêveur, de pâte philanthropique, et encore attendrie par Madame de Krudener ! Trop trempé dans les dissolvantes idées modernes, émancipateur, avant l'heure, d'un peuple incapable de porter le poids d'une émancipation, qui a la lourdeur d'une responsabilité, Alexandre II a fait vrai le mot célèbre du philosophe Diderot. Avant que la Russie fût mûre, il l'aura pourrie... Générosité imprudente, si c'est une générosité ! Malhabileté de la peur, si la peur a voulu être habile ! A quoi l'une ou l'autre aura-t-elle servi ?... La Russie, la *sainte* Russie qui paraissait invulnérable, qui en fait de pouvoir et de respect du pouvoir, avait la virginité de ses neiges, la Russie, maculée par l'Europe, est aussi révolutionnaire que quelque nation européenne que ce soit ; car elles le sont toutes, et le mal, concentré longtemps en France, est devenu universel. Il y a des pays où il semble être

moins intense, comme la Prusse, par exemple, d'organisation, féodalement militaire, mais la Prusse n'en eut pas moins un jour son insurrection. Or, qui a touché à ce fruit de la révolte en garde le goût, quand ce n'en est pas la soif... De plus, aujourd'hui, l'Allemagne incorporée à la Prusse et soumise à ce régime parlementaire, mortel dans un temps donné aux gouvernements qui s'y fient, l'Allemagne, avant peu, rendra la Prusse malade comme elle du socialisme qui la ronge; et sans ce cuirassier de génie, qui lui a passé sa cuirasse pour la préserver et pour la défendre, ce serait peut-être déjà fait !

Oui, le mal est universel, et quand on regarde au *personnel* de la Royauté en Europe, on peut le croire irréparable... Les rois actuels sont, en effet, lamentablement incapables de résister à l'esprit du temps et, bien loin d'y résister, beaucoup d'entre eux se donnent à lui. La plupart s'imaginent

que la plus haute politique est de faire la part à la Révolution comme on l'a faite à la tempête, en allégeant le vaisseau ; mais la Révolution est plus implacable que la tempête. En sacrifiant *ses* droits, on sacrifie *ses* devoirs et on sacrifie d'autant mieux *ses* droits qu'on n'a plus la force de *ses* devoirs. N'a-t-on pas dernièrement vu un jeune homme, d'une maison héroïque, tenant une couronne de ce qui a remplacé Dieu, — la volonté d'une Assemblée et d'un pays, — n'avoir pas le cœur de la porter et lâcher pied devant des difficultés révolutionnaires. Charles-Quint imberbe, qui, fatigué avant d'avoir rien fait, a abdiqué comme Charles-Quint, qui du moins, lui, avait été, toute une vie d'homme, l'Atlas de deux mondes ! Lassitude, découragement, faiblesse, ennui de leur fonction, devenue si augustement douloureuse, sentiment de leur radicale impuissance, les Rois contemporains sont tombés dans ce *coma* qui précède la mort,

et les rêves de ce dernier sommeil, ce sont des réconciliations avec les peuples déchaînés contre eux et des popularités impossibles... Un jour, le vieux Ali-Pacha eut la colossale et ironique fantaisie d'Harpagon oriental, de demander l'aumône à la porte de son palais. Aujourd'hui, les Rois de l'Occident la demandent aussi à la porte du leur. Ils tendent avidement la main aux *gros sous de la popularité*, qui n'y tombent jamais... Seulement Ali était un mendiant terrible et irrésistible qui ouvrait les bourses et les mains avec le damas d'un bourreau, tandis que les Rois d'Occident ne sont que les pauvres honteux de la Royauté, à qui l'Épouvante ne donne rien et le Mépris refuse tout... Exemple perdu dans l'histoire! Louis XVI, le Bon, qui voulut aussi être populaire, s'est laissé mettre le bonnet rouge sur la tête et, que dis-je? il l'y mit lui-même sur cette tête couronnée à Reims, mais que sauva-t-il, à ce prix?... Et même

dans ce XIXe siècle, qui nous a offert le spectacle de si lamentables renversements, il fut un moment où un pape (le Pape après le Roi !!) faillit devenir le Louis XVI de la Papauté... Pour qu'il ne le fût pas, il fallut l'éclair du poignard qui perça la poitrine de Rossi; il fallut que le génie surnaturel de la Papauté — cette clarté de Dieu — arrachât l'homme, dans le Pontife, à l'aveugle bonté de son cœur !

Voilà pourtant ce qu'est devenue la Royauté ! Et ce n'est pas tout ; si des Rois nous descendons aux peuples, nous douterons encore moins de la fin du monde, *dont le renouvellement est voulu de Dieu*, disait Lamennais, qui ne l'expliquait pas, et dont la notion pour l'esprit humain, étant ce qu'il est, est restée incompréhensible ! Les peuples, jaloux des rois, ont voulu eux-mêmes être rois, et c'est bien modéré, bien modeste et bien aimable, à eux, car leurs Philosophies et leurs Philosophes, leurs éducations

et leurs éducateurs leur ont enseigné qu'ils étaient Dieu même... Hégel, de leurs philosophes le plus puissant dans l'absurdité absolue et par conséquent le plus puissant aussi sur la croyance du genre humain, n'a-t-il pas affirmé avec l'indifférence philosophique de son sacrilège, que l'homme se créait Dieu tous les jours (c'est ce qu'il appelle : LE DEVENIR), par une évolution fatale de son être dans sa conscience et dans l'histoire..., et qu'il n'y avait pas, en réalité, un autre Dieu que celui-là. Pour s'être cru Dieu, comme Hégel, Nabuchodonosor, cet hégélien avant le temps, marcha à quatre pattes dans l'herbe. Dieu a épargné l'herbe à Hégel. Il est mort sans l'avoir broutée. Mais c'est les peuples, abêtis par lui, qui la brouteront et ils la trouveront amère !... La Révolution française qui a ouvert la Danse Macabre de toutes les Révolutions, n'était sortie que du Matérialisme, lequel faisait seulement de l'homme un tas

incohérent de sensations, allant, pour l'expliquer, de l'animalité des brutes jusqu'à la végétation des plantes [1], et, comme tout ne meurt pas le même jour, il est encore une queue de cette doctrine d'un autre siècle, traînant dans celui-ci, et c'est la queue de singe de ceux qui nous font descendre de cette bête. Mais si la Révolution française est née de pareilles et de si honteuses immondices, on peut se demander ce que sera la Révolution qui sortira de la doctrine insensée de Hégel?.. Si l'homme, humilié jusqu'à la brute, a versé le sang par tonnes défoncées, on peut se demander comment le versera l'homme extravasé et divinisé par l'orgueil? C'est là le secret de l'avenir, mais les Philosophies le disent à ceux qui peuvent l'entendre ; car *leurs* Philosophies moulent sur elles les peuples et c'est toujours le pouce de *leurs* philosophes qui leur déforme le cerveau.

[1] Voir *l'Homme-Plante* de Lamettrie.

Les Philosophies, en effet, sont des Royautés métaphysiques qui ont, dans l'ordre intellectuel, la même action que les Royautés politiques dans l'ordre social, et c'est toujours par la faute de ces deux Royautés que les révolutions commencent. Elles ont l'initiative du mal.... Pour ma part, je n'ai jamais été de ceux qui croient que les Révolutions viennent d'en bas. C'est prendre l'effet pour la cause. Point de vue superficiel et raccourci ! Je n'ai jamais pensé que le fléau des Révolutions ne soit que le simple bouillonnement des peuples soulevés, n'ayant pour cause que les passions qui entrent dans la composition de l'argile humaine. Elles viennent de plus haut. Au sens strict, au sens absolu, elles ne viennent pas du Ciel assurément, — ou si elles en viennent c'est comme Lucifer qui en tomba, ou comme l'eau du déluge qui en tomba aussi et remonta pour noyer la terre... Mais elles viennent toujours de l'en-haut humain,

métaphysique ou social... Philosophiquement, politiquement, les hommes ont été si bien créés pour être conduits; ils sont si bien faits — sous peine de cesser d'être — pour le respect et pour l'obéissance, que s'ils perdent ces notions premières de toute vie sociale, c'est que ceux qui les doivent mener dans toutes les voies de la pensée comme de l'action, ont perverti leurs instincts et que les conducteurs de ces buffles ont abusé de leur lance ou ne s'en sont pas assez servis... cette lâche manière d'en abuser! Telle est rigoureusement l'histoire universelle, mais particulièrement telle l'histoire présente de l'Europe, où depuis Louis XIV qui savait, lui! régner encore, toutes les sortes de Pouvoirs se sont démantelés eux-mêmes, et ont laissé tout faire à l'audace des peuples. Philosophiquement, politiquement, les choses se sont passées de la même manière... On a éteint Dieu en haut; on l'a éteint en bas, et on s'est

battu dans la nuit. Dieu était partout — en philosophie et en politique, — on a mis l'homme à la place, et l'anarchie s'est produite, dans les idées d'abord, et bientôt dans les faits. Or il faut bien que les Pouvoirs, quels qu'ils soient, le sachent! Ils sont tous solidaires de Dieu, et qui attaque Dieu, leur fait la guerre, à eux, et *même à ceux-là qui la font à Dieu!*... Qui entame Dieu, les entame, Dieu n'étant pas seulement le Chef des Chefs, mais la RAISON même, la SEULE RAISON du Commandement! Otez-le de la tête humaine, et la Philosophie de Hobbes et la politique de Bismarck, c'est tout un. Infernale équation! Et encore non! le célèbre, le scandaleux axiome de Bismarck, *La force prime le droit*, n'est qu'un sophisme, une confusion dans les termes, un mot lancé, un mot de bulletin! Pour qui n'est ni athée ni révolutionnaire, la force ne prime jamais qu'une force moindre, c'est-à-dire, relativement une faiblesse, et le droit

vaincu, en fait, n'est pas une faiblesse pour cela !

Humiliante nécessité des décadences ! On est obligé d'écrire des choses aussi élémentaires que les vérités, qui auraient semblé des tautologies à nos pères ! A présent, c'est l'élément dont le savant sourit du haut de sa science et de son orgueil, c'est l'élément auquel il faut revenir, comme on revient au point de départ, pour se replacer dans le sentier *vrai,* dont, égaré, on était sorti ! Seulement ce que peut faire aisément un homme isolé est plus difficile à un peuple... Un homme, en fin de compte, n'est qu'une volonté dans la simplicité de son effort. Mais un peuple, c'est un million de volontés différentes qui se contrarient dans la complication des leurs... On peut se demander si l'Histoire présente un exemple de peuple sorti de sa voie historique et qui y soit *volontairement* rentré ?... Pour y rentrer, il faudrait se repentir, et les peuples ne se

repentent pas. Ils ont cela de commun avec les damnés : qu'ils souffrent cruellement de leurs vices et de leurs crimes et qu'ils n'ont pas de repentir. L'enfer des peuples est dans ce monde... Obduration effrayante ! Après toutes les catastrophes et malgré les réactions d'un jour qui les suivent, les peuples se retrouvent ce qu'ils étaient avant ces catastrophes. Le despotisme de Napoléon, tout-puissant et adoré qu'il fut, — car il fut adoré un instant, — ne put arracher le regain révolutionnaire qui repoussa sous ses pieds victorieux... Je l'ai dit ailleurs [1], pour les replacer dans leur voie historique, il faut refaire l'esprit aux peuples, et c'est la question, toute la question de l'heure présente et de l'avenir, mais elle est d'une incertitude qui fait trembler !... Il fut plus facile à Charlemagne de baptiser les Barbares, qu'il ne le serait à un roi, du génie,

[1] Voir la page 173.

de la foi et de la décision de Charlemagne, de refaire chrétien un peuple qui ne veut plus du baptême... Les mêmes phénomènes se produisent dans la psychologie et dans la physiologie des peuples. Les nations modernes ne peuvent pas plus faire rentrer leurs âmes dans les idées et les sentiments de leurs pères que leurs tristes corps dans les vastes armures de leurs ancêtres, pour les remplir et les porter!

Déformation et distorsion universelles pour lesquelles je ne sache pas d'orthopédie! La cause de cette déformation morale et physique de l'humanité est dans les philosophies qui ont remplacé les religions, même les plus fausses, par quelque chose de plus faux, de plus pernicieusement faux encore... Ah! nous n'en sommes plus au temps de Julien l'Apostat! Nous en avons d'un autre genre, des apostats! Ce ne sont plus des Empereurs, nés dans la pourpre, ce sont les porphyrogénètes de l'encre et de la boue!

Julien, tout apostat qu'il fût, avait un génie élevé et religieux. C'était une religion et non une philosophie qu'il voulut opposer à la religion chrétienne. C'était un surnaturel absurde, mais enfin c'était un surnaturel, qu'il dressait, de toute sa hauteur, contre le surnaturel du Christianisme naissant, qui venait de démontrer, avec l'éclat d'une lumière divine, l'inanité des croyances païennes, dépassées par la croissance de la raison des hommes. Les apostats modernes ne combattent pas, comme l'ancien Apostat, pour un Dieu tombé, pour des autels à relever, pour une tradition sacrée, pour une histoire ; ils combattent CONTRE le surnaturel religieux, quel qu'il soit, et POUR *rien!*

Oui, pour rien ! c'est bien *nihilistes* qu'ils s'appellent et qu'ils doivent s'appeler! Ils ont bien mérité ce nom inconnu jusqu'alors dans l'histoire de la Philosophie! Ce nom, récemment inventé, qui nomme le néant, est le seul qui nomme bien et qui dise

où s'en va la dernière philosophie de ce siècle, qui sera probablement la dernière dans tous les sens du mot. On ne voit pas bien, en effet, ce qui pourrait venir après... Fille de toutes les autres, mais inféconde, celle-là, elle engloutira toutes les autres dans le vaste abîme de son infécondité. Depuis Descartes et Spinosa, qui ont fermé le Moyen Age, en ouvrant le temple de Janus de la discussion éternelle, nous avons descendu marche à marche l'escalier de tous les systèmes qui n'est pas, certes, un escalier de Géants. Du Spinosisme et du Cartésianisme, on est tombé à l'expérimentation de Bacon, puis au matérialisme du XVIII[e] siècle, puis au Kantisme, puis à l'Hégélianisme, puis à la Philosophie positive (je ne parle pas des petites philosophies intermédiaires, le bon sens de Reid, l'éclectisme de Cousin, le coton et la paille d'entre ces cristaux! je m'en tiens aux grands systèmes...) On pouvait croire le Génie de l'Erreur épuisé... Il

ne l'était pas... Il y avait encore un pas à faire. Il a été fait. Les Philosophies ont pour loi d'engendrer d'autres philosophies qui les dévorent. C'est le contraire de Saturne et des Révolutions, tant cités, qui dévorent leurs enfants. Les Philosophies mangent leurs mères... Eh bien, la dernière engendrée que voici ne sera dévorée par personne... Cette incroyable Philosophie, le dernier mot de la raison de l'homme, vous comprenez bien qu'il n'y avait que l'Allemagne qui pût la produire! Il n'y avait que l'Allemagne, qui depuis longtemps, d'ailleurs, se vantait d'être indienne, qui pût poser le néant indien (*le Nirvhâna*), non seulement comme le but définitif du genre humain, mais comme le seul auquel il puisse *rationnellement* aspirer [1] !.... Grâce à cette Allemagne, dans l'ordre intellectuel, capable de tout, la révoltante monstruosité du suicide universel pour

[1] Schopenhauer et Hartmann.

arriver au néant, a passé de la tête difforme du monde oriental dans la tête caucasienne du monde occidental; et cette tête, si fière de son angle facial, ne l'a pas repoussée, mais elle s'est ouverte à cette monstruosité, comme une citrouille fendue par le soleil, et elle n'en a pas éclaté!... Elle était préparée par tant de stupides philosophies, à ce honteux et incompréhensible transbordement! Et ne croyez pas que les disciples aient manqué à cette philosophie, après laquelle il n'y a même plus de conception de philosophie! On les a vus se multiplier par associations, en Allemagne. En France, où toute nouveauté rencontre son badaud, on les a traités avec respect. L'antique bon sens français et la plaisanterie française ne leur ont pas couru *sus*, et puisqu'ils aiment le néant, ne les ont pas anéantis! A la date de ce jour, l'imbécillité du monde moderne a été solennellement consacrée, mais ce qui n'est

encore qu'imbécillité aujourd'hui peut être atrocité demain !

Et l'atrocité a déjà montré sa pointe sanglante... Les Russes, dont le cerveau est à moitié asiatique, ont contracté aisément le fanatisme du néant, — idée très simple et faite pour entrer très bien dans des crânes conformés comme les leurs. La secte des *mutilés* volontaires [1], qui s'est étendue dans leur pays avec une effrayante rapidité, a pratiqué sur elle l'eunuchisme, en attendant le suicide. Or l'Eunuchisme, en attendant le suicide en masse, c'est le suicide par pièces et par morceaux. Par haine, mépris ou dégoût philosophique de la vie dont on n'a plus la force de supporter les douleurs, on joue du couteau sur soi-même, mais le jour n'est pas loin où l'on jouera du couteau et du revolver sur les autres. Ce jour a sonné pour la Russie. Plus faits pour l'ac-

[1] *Les Skopsy.*

tion immédiate que les Allemands, les Russes ont réalisé *politiquement* la philosophie allemande du néant, qui, comme toutes les philosophies, devait nécessairement produire une politique. La politique de la philosophie du néant, timbrée si heureusement par eux du nom de Nihilisme, s'est révélée tout à coup par des séries d'assassinats mystérieux et impudents, car le parti nihiliste, ce parti sans visage, osait menacer avant de frapper ! Il agissait comme un gouvernement et, comme la plupart des sociétés secrètes, il était un gouvernement plus fort, plus impérieux, plus obéi, plus *un* que toutes les républiques et gouvernements, au grand jour. Les sociétés *secrètes* qui sont en train d'escalader la société *publique* et dont les optimistes légers, cette race de Pangloss, qui ont ri si longtemps de la Franc-maçonnerie, parce qu'elle était ridicule, et qui en diminuaient la portée, comme si ce qui est ridicule ne pouvait pas être dange-

reux, les Sociétés secrètes n'ont jamais eu de manifestation plus formidable. Et si tout à l'heure l'épouvante du gouvernement russe lui a créé une énergie, qui a fait se tapir la bête terrible dans ses cavernes ignorées et rester immobile sans bondir et sans frapper, elle aura son réveil et repartira un jour en nouveaux bonds et en nouveaux assassinats! On peut lui dire comme Agrippine, à Néron :

... Tu n'as pas fait ce pas pour reculer!

Le mérite affreux des révolutionnaires, c'est de ne jamais désarmer. Ils peuvent cacher leurs armes, mais ils ne désarment pas...

Du reste, cette philosophie nouvelle qui aura prochainement son histoire politique comme la philosophie du XVIII[e] siècle a eu la sienne dans la Révolution française [1],

[1] La génération des faits politiques par les idées philosophiques serait un livre profond à écrire pour qui l'écrirait avec la rigueur de

prend bien son temps pour tenter d'inoculer aux hommes cet épouvantable amour du néant, qui est comme le renversement de la nature humaine. Y ont-ils pensé,

déduction et l'abondance de détails qui conviendraient. Ces *tueuses* de religions, qu'on appelle des Philosophies, produisent des politiques dont l'horreur ou l'ignominie est toujours en raison directe de leur fausseté ou de leur absurdité... Ainsi, par exemple, le fond de la Philosophie du XVIIIe siècle était matérialiste et déiste ; il y eut bien quelques athées furieux, çà et là, mais le *fond* de la Philosophie du XVIIIe siècle était matérialiste et déiste, et la révolution, — sauf toujours quelques furieux — a été déiste et matérialiste comme cette Philosophie. Robespierre a proclamé l'Être suprême, le Dieu horloger de Rousseau. Quand cette Philosophie fut dépassée par l'athéisme de la Philosophie positive qui règne en ce moment dans les têtes qui se croient ou que l'on croit fortes, cette autre Philosophie — athée — s'exprima par la Commune, son premier mot, qui n'a été que la balbutie de ce qu'elle dira nettement plus tard. S'il en est ainsi, l'heure de la Philosophie du Néant, passant dans les faits politiques, n'est pas encore sonnée, mais on peut se demander quelles *Vêpres siciliennes* elle sonnera, quand elle se mettra à sonner.

ces Allemands? Mais s'ils n'y ont pas pensé, ils ont rencontré, pour formuler leur philosophie, ce moment connu des vieux peuples où le dégoût de la vie s'empare des cœurs inassouvis de civilisation et de jouissances. L'Empire romain, dans sa décadence, connut ce moment-là... Les suicides y complétaient les meurtres. Sybarites et sages, débauchés et stoïciens s'y tuaient avec la plus incroyable facilité. Pétrone y mourut comme Sénèque, et on ne sait pas lequel fut le plus facile à la mort, du philosophe indigné ou du dandy, dans son élégante et voluptueuse lâcheté. Et ces suicides dont l'histoire de ce temps-là est pleine, n'étaient pas seulement la fuite dans la mort, inspirée par l'horreur impuissante de ces Empereurs qui tenaient le monde dans leurs horribles mains. On se tuait contre eux, oui! mais on se tuait aussi pour eux! Chose qui terrasse d'étonnement! Sporus se tua pour Néron. Antinoüs pour Adrien...

et on finit par se tuer pour rien, dans ce monde romain, las de vivre. On se tua pour se tuer. On se tua simplement comme on avalerait un verre d'eau. Conséquence inévitable des civilisations surchauffées et poussées à leurs dernières limites qui demandaient à la matière l'infini dont l'âme de l'homme a besoin et qùe la matière ne peut pas donner. Elle ne l'a point dans ses poussières ! L'âme trompée dans sa soif d'infini s'en vengeait sur la poussière humaine, et à toute époque elle s'en venge toujours ! Depuis que le christianisme a faibli dans les esprits et dans les cœurs et que le Matérialisme du XVIII[e] siècle a enseigné que le bonheur de la vie présente est tout et que l'effort et la puissance de l'esprit humain est de réaliser, dans un temps donné, le paradis sur la terre, l'homme qui trouve que ce paradis est bien lent à venir, se tue, impatient de jouissances impossibles, ou fatigué de jouissances finies ! Il crache

dans la mort la cendre des plaisirs dont il a plein la bouche ou l'eau salée de son désir désespéré. Aujourd'hui cette pente du suicide, qui est le symptôme de la caducité des peuples, se prononce, et nous glissons actuellement sur elle. Demandez aux hommes qui se tiennent au courant de la société contemporaine, ils vous diront que les suicides augmentent tous les jours dans une proportion exorbitante. « On peut se tuer pour une piqûre d'épingle, » disait Mme de Staël, et qui peut dire que cette cause de suicide soit plus chétive qu'une autre?... Tout dépend de la sensibilité, et la sensibilité est relative. Les enfants mêmes se tuent aujourd'hui pour justifier le mot de Mme de Staël. Et, on l'a vu, ils n'ont pas toujours besoin de « la piqûre d'épingle. » Ils se tuent très bien à la romaine, par ennui, par nostalgie secrète, par *désintérêt* de vivre... *Tædium vitæ!*

Mais le mal ne s'arrête pas au suicide, dans les sociétés qu'il ravage. Il y a plus...

Qui méprise la vie dans soi la méprise dans les autres, et on tue les autres, sans horreur, sans tremblement, sans remords, pour les motifs les plus vils et quelquefois les plus chétifs... Sans avoir faim, on tue pour quarante sous. On peut calculer que le nombre des crimes est en rapport avec le nombre des suicides, et la lâcheté des législations, aussi lâche que les gouvernements, est une raison de plus de cette effroyable multiplicité. Hélas! nous avons profondément oublié qu'il n'y eut jamais de peuples forts sans des législations sévères. Plus *dissous* que les Romains, sinon plus *dissolus*, nous avons ajouté à l'amollissement de nos mœurs le ramollissement de nos esprits, et nous avons inventé la Philanthropie! La Philanthropie est essentiellement moderne. L'âme de bronze des Romains n'en avait pas l'idée et nous ne l'aurions pas non plus, sans le christianisme qui nous a pétri, pendant dix-huit cents ans, la tête et le cœur.

Un jour, les *haïsseurs* du christianisme ont trouvé, dans ce christianisme détesté et qu'il faut abolir, une chose sublime parce qu'elle est divine et que le christianisme avait nommée « la charité » par la bouche de saint Paul, mais la Philosophie qui tient à prouver qu'elle est supérieure au christianisme et qu'elle doit le remplacer, arrachant à cette chose sublime ce qu'elle a de divin, en a fait la Philanthropie! Le Diable depuis qu'il existe n'a jamais cessé d'être le singe de Dieu! La Philanthropie, l'irréligieuse Philanthropie, si naturellement à la portée des âmes et des esprits hébétés de ces derniers temps, s'est coulée comme un liquide qui doit tout noyer, dans les institutions et dans les mœurs. On a vu dans le crime plus le criminel que le crime même. C'est sur le criminel qu'on s'est apitoyé. On ne s'est préoccupé que de la dureté du châtiment quand il ne fallait considérer que l'intérêt social le plus élevé et le plus né-

cessairement impérieux... Et c'est ainsi que le trouble d'une sensibilité matérialiste, plus forte que leur entendement, a brouillé, dans l'esprit, démantelé de principes, des hommes, les notions sans lesquelles les peuples périssent. Tendance identique en toutes choses! Les notions de vérité se sont corrompues dans le plus profond de leur source. Tout a changé de nom et de physionomie parmi les hommes, et les législations énervées se sont appelées des législations de progrès, de civilisation et de sagesse humaine, comme le libéralisme des Rois et leurs basses coquetteries à la popularité s'appellent « de la politique, » et l'aumône tremblante des bourgeois, qui donnent quelque chose pour qu'un jour on ne leur prenne pas tout, s'appelle « de la charité ! »

Tel sommairement l'état moral de la vieille Europe, qui n'est pas vieille partout de la même décrépitude, mais qui pourtant l'est

assez pour qu'on entrevoie une fin qui s'affirme de plus en plus... Cette fin, il est vrai, n'aura pas lieu partout le même jour, parce qu'il est des nations moins usées les unes que les autres par le temps, la conquête, la puissance, la dominante et longue possession de la force qui abuse enfin d'elle-même, qui devient une faiblesse, puis toutes les faiblesses; la corruption de l'intelligence et la dépravation des mœurs. Les nations qui seront entrées les premières dans cette corruption disparaîtront les premières dans la mort. Mais cette mort que sera-t-elle?... Quels seront les instruments dont Dieu se servira pour châtier une fois de plus les peuples coupables?... Qui le sait? et d'ailleurs, peu importe! Ce serait une vaine et ridicule puérilité d'artiste de vouloir connaître la forme de la destruction qui nous menace. Il suffit qu'elle soit méritée, et qu'elle soit l'œuvre de nos mains. Dernière conséquence de la logique de Dieu et talion de sa justice!

Les peuples qui auront outragé le plus le *passé*, recommenceront le *passé*. Ils recommenceront les guerres qu'ils disaient, à l'avenir, impossibles, et dont ils avaient méconnu l'auguste et terrible génie. Ils recommenceront les barbaries des peuples finis avant eux, car la Barbarie est éternelle... Toute la différence des Barbares du passé qui refirent le monde qu'ils avaient détruit avec un sang vivant et pur et des Barbares de l'avenir qui ne referont aucun monde avec leur sang corrompu et épuisé, c'est que les Barbares de l'avenir auront entre les mains des moyens de destruction, créés par la science matérialiste des temps modernes, que n'avaient pas les premiers Barbares... Les hommes actuels qui ont été obligés d'abaisser la taille qu'il fallait autrefois pour être soldat, ces hommes décadents, anémiques, *soufflés* plutôt que vivants, tristes avortons des vices des générations précédentes et qui doivent la vie peut-être à une distraction de

l'abominable et sordide calcul de leurs pères ont, dans le néant de leur impuissance physiologique, appris aux choses à tuer pour eux, et les choses, sans âme, ont rempli leur fonction destructive avec l'impassibilité et l'infatigabilité des choses, — ce qui promet un jour des massacres comme dans l'histoire on n'en aura probablement jamais vu!

Tous ces faits, dont les conséquences sont inévitables, on les voit trop maintenant pour que le premier venu ne soit pas aisément prophète; mais quand LES PROPHÈTES DU PASSÉ, qui sont ici, les voyaient, ces faits n'étaient pas visibles, patents, distincts comme ils le sont devenus, et là fut leur gloire de les voir alors comme ils les virent. Ils avertissaient, comme le lumb, les veilles de tempête, les Royautés oublieuses de cette Sainte Alliance qui fut une dérision, du péril que courait le monde chrétien. Mais les royautés n'y prirent pas garde... L'immense joueur décavé, qui, de Saint-Hélène, regar-

dait jouer la partie où il n'était plus, avait dit, voyant les fautes des pauvres joueurs qui tenaient les cartes, « dans trente ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque. » Il s'est trompé de quelques années, ce *Prophète* de plus du *Passé*, mais si toute l'Europe n'est pas républicaine encore, la France l'est, — la France qui a toujours donné le ton au monde, et par conséquent l'Europe le sera, — ce qui ne l'empêchera peut-être pas d'être cosaque aussi, par-dessus le marché ! Chateaubriand disait comme Bonaparte, avec un sourire qui me fait horreur, dans ses *Mémoires*, tant il ressemble à de la joie triomphante ! « Le monde futur appartient à la Démocratie, » et c'est vrai ! Elle est à présent déchaînée, — et déchaînée par ceux mêmes qui devaient la contenir.

Et ce n'est pas la Démocratie que j'accuse. Elle est ce qu'elle est, la Démocratie. Elle ne peut pas changer sa nature. Elle y obéit et elle fait son métier en se révoltant et même

en déchirant ses propres entrailles. Mais j'accuse les grands coupables et je les signale à l'Histoire. J'accuse les pouvoirs indignes de leur fonction, n'ayant plus le sentiment de leur droit, doublé de leur devoir, et qui auraient pu s'opposer, quand il en était temps encore, au flot de la Révolution, descendu d'eux et qui remontait contre eux... Car on ne le répétera jamais assez : la Révolution, la populacière Révolution n'est pas d'origine populaire. [illegible] est de plus illustre origine. Elle a été faite par des rois. En France, elle a eu pour ancêtres tous les rois de la maison de Bourbon, excepté Louis XIV et encore ce fier type de roi a été un jour révolutionnaire aussi par ses bâtards... Tous les autres le furent aveuglément, quand ils ne le furent pas sciemment, et le seul qui s'aperçut et qui souffrit de l'aveuglement de sa race, ce fut Charles X. Il ouvrit les yeux et voulut secouer cette lâcheté, mais pour réussir dans la tentative, qu'il *osa mal*,

de ressaisir un pouvoir, nécessaire au salut de la France, il lui aurait fallu un cardinal de Richelieu et il n'avait qu'un Polignac! Les idées les plus vraies périssent souvent par leur exécution. Charles X abdiqua. Abdiquer, la ressource de ceux qui ne veulent pas résister [1] ! A présent, ce qui fut possible ne l'est plus. Les chiens de la lice ont grandi dans le chenil qu'on avait ar-

[1] Toutes les abdications sont des désertions devant l'ennemi. L'Histoire doit les tenir pour déshonorantes, même celle de Charles-Quint quoiqu'au fond il n'ait pas abdiqué de fait et qu'il ait mis à sa place un homme plus roi que lui, Philippe II. On n'a pas le droit de se faire moine, quand on est investi du sacerdoce armé de la Royauté. Il n'y a qu'une abdication dans l'histoire qui ne mérite pas le mépris. C'est l'abdication de Sylla. Je ne m'occupe pas du sang qu'il versa, je n'ai pas charge pour l'essuyer. Mais quand il abdiqua, sa besogne du moins était faite... Il avait accompli intégralement ce qu'il avait voulu. Content de cela et dédaigneux du reste, il déposa le pouvoir et s'exposa froidement sans licteurs, toute sa vie, aux ressentiments et aux poignards des Romains.

rangé pour eux dans une Charte...Le Pouvoir politique a changé de forme et de mains. On n'a pas à pleurer sur les Dynasties. Elles n'ont jamais que ce qu'elles ont mérité. Grâce à leur apathie ou à leur pusillanimité, le feu de file des émeutes et des révolutions a éclaté de toutes parts, et nous sommes arrivés, de Royauté, *entourée d'institutions républicaines*, à République — de République à Empire, — d'Empire à République encore, et de République à cette époque, prédite par les Prophètes du Passé et qui n'a plus besoin de Prophètes !

FIN DES PROPHÈTES DU PASSÉ.

APPENDICE

APPENDICE

Quoique Joseph de Maistre et Lamennais n'aient été envisagés dans cet écrit que comme les *Prophètes du Passé*, quoiqu'on n'ait pas songé à embrasser ici et à juger l'ensemble de leurs travaux et de leurs œuvres, cependant on nous permettra d'ajouter à ce qui a été dit de ces deux hommes, quelques pages publiées ailleurs et qui doivent rentrer dans la justice que nous devons leur rendre. Dernièrement oseph de Maistre a été indignement calom-

nié. Ce n'est rien, à ce qu'il paraît, d'avoir écrit le *Principe générateur, les Soirées de Saint-Pétersbourg, le Pape, l'Examen de la philosophie de Bacon,* et tant d'autres écrits de la plus glorieuse unité de conviction et de la plus redoutable logique ; ce n'est rien que toute une vie de saint, répercutée dans une correspondance de génie où l'écrivain et l'homme ne se donnent jamais un démenti. Le premier venu, un avocat quelconque à la suite d'une politique d'anarchie et de perdition, écrira un matin, — que Joseph de Maistre n'était pas le Joseph de Maistre de toute sa vie et de ses œuvres, et il se trouvera des imbéciles, même parmi les manieurs de plume, pour le croire et pour le soutenir. Voilà ce que nous avons vu cependant. M. de Cavour a fait publier par un scribe à lui, et qui s'en est vanté, une *Correspondance* dans laquelle on trouve des choses ineffablement insultantes contre Joseph de Maistre, et, entre autres, que

M. de Maistre était... sous masque, une espèce de carbonaro contre l'Autriche et... le précurseur de Saint-Simon !!!

Nous avons pensé que, pour qui honore la mémoire de Joseph de Maistre, il convenait d'essuyer cela, — et nous l'avons essuyé.

Quant à Lamennais, contre lequel nous avons écrit un chapitre dont les termes doivent rester dans leur rigueur et ne sauraient être adoucis, il a été, dernièrement aussi, publié sur ce prêtre, digne par sa nature de mieux que d'une apostasie, un document, une correspondance qui montre, hélas ! quelle âme c'était que cette âme qui s'est volontairement précipitée, et quelle perte l'Église a faite en le perdant. Heureusement que l'Église et Dieu n'ont besoin de personne. Mais nous, nous avons cru qu'il serait utile, sinon à l'Église, au moins aux chrétiens, de montrer la profondeur de la chute par l'élévation d'où tomba l'âme qui

est tombée. Mesure qui devra faire trembler ! C'est pour cela que nous reproduisons aujourd'hui l'article que nous publiâmes, quand la *Correspondance* parut.

MÉMOIRES POLITIQUES

ET

CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE

DE

JOSEPH DE MAISTRE

PAR ALBERT BLANC (de Turin).

I

Ce n'est pas tout que d'intéresser la curiosité, il faut la satisfaire. Le livre très curieux que M. Albert Blanc, de Turin, vient de publier sous le titre de *Mémoires politiques et Correspondance diplomatique du comte J. de Maistre*, remplit-il cette obli-

gation ?... Quand on vient de le lire, l'esprit a-t-il son complet apaisement et ne reste-t-il dans la pensée que le souvenir du plaisir goûté en le lisant, et la certitude absolue que nous avons mis la main sur un de Maistre inconnu jusque-là et dont la découverte modifie étrangement le de Maistre que l'on connaissait ? La physionomie de Joseph de Maistre est une de celles-là sur lesquelles il est le plus difficile de se tromper. Homme admirable, le premier des modernes, à coup sûr, il avait, à ce qu'il semblait, été coulé d'un jet si hardi et si juste, que, par là surtout, il différait des hommes de notre âge, mosaïques de contradictions vivantes, faites de petits morceaux rapportés et dont on peut toujours dire quand on les examine : « Tenez, ajoutez encore celui-là ! » Et cependant si le livre de M. Blanc, de Turin, est une publication sincère, il faut bien le dire, l'unité de la physionomie de M. de Maistre en est

altérée; et lui, comme nous, il a son morceau rapporté.

Ce n'est pas, du reste, précisément le morceau que l'on rapporte qui nous inquiète le plus dans cette affaire, mais c'est le morceau qu'on y ajoute et surtout celui qu'on se permet d'en retrancher. Publication éclectique et tronquée, les *Mémoires politiques* du comte de Maistre ne sont que des fragments choisis dans sa correspondance diplomatique ouverte à M. Blanc, de Turin, par une faveur spéciale, mais fermée à tout l'univers, qui ne les contrôlera pas. Or, puisqu'on nous donnait de cette correspondance, pourquoi n'a-t-on pas donné tout? Pourquoi n'y a-t-il là qu'un choix de lettres, interrompu çà et là au gré de celui qui les cite et quand il le veut, le bon prince, et il le veut souvent, tant bon prince il est! Pourquoi tout le temps qu'on la lit, cette correspondance, se dit-on involontairement à chaque page : « Je voudrais bien voir la

page qui suit. » Pourquoi la ferme-t-on à 1810?... On nous promet la suite, il est vrai, aux calendes prochaines, mais lorsqu'on donne un démenti on le prouve, quand il est tout chaud. Or c'est un démenti à la physionomie connue, acceptée, arrêtée dans l'esprit de l'Europe et du monde que la publication d'aujourd'hui. Voilà pour le morceau retranché! Quant à celui qu'on y ajoute, il nous inquiète pour M. de Maistre encore bien davantage, car c'est un morceau beaucoup plus long, beaucoup plus gros que les petits morceaux réunis de de Maistre, et c'est un morceau... saint-simonien! Nous l'avouons en toute humilité, ce léger détail est pour nous un empêchement immense d'admettre l'authenticité absolue de la publication de M. Blanc, de Turin, et d'en tirer pour conséquence le Joseph de Maistre inattendu, vanté depuis deux jours par ceux-là qui avaient le plus tympanisé sa mémoire! Joseph de Maistre, — ce nom

dit encore aujourd'hui ce qu'il disait, avant ces deux jours, pour ceux qui ont étudié ce grand homme ; — Joseph de Maistre doublant tout à coup le Père Enfantin et portant la tunique bleu-barbeau, avant qu'elle fût taillée... Invinciblement je répugne à cela, et vous aussi, n'est-ce pas?... et je dis, comme à l'Opéra : « Passe donc, beau masque ! je te connais ! »

II

Et comme il ne veut pas passer, mais s'établir, au contraire, dans la créance publique, comme en pareille matière il faut prouver son dire mieux que M. Blanc n'a prouvé le sien, je demanderai la permission de citer M. Blanc lui-même, pour prouver à quel point il est saint-simonien, et à quel point aussi il entend que de Maistre le soit. A la page 130 de son livre, le saint-simonisme (est-il dit nettement dans une note) regarde Joseph de Maistre comme son précurseur, et après cette déclaration, faite au nom de la nouvelle Église, M. Blanc, de Turin, apôtre enrôlant, ajoute pour le compte de sa prédication et de sa doctrine : « S'il eut (de Maistre) un génie

« trop hardi, trop absolu pour *comprendre les* « *exigences* de cette époque de transition où « se trouvent les âmes depuis le seizième « siècle, les esprits depuis le dix-huitième, « les sociétés depuis la Révolution ; s'il fut « *comme un pont* jeté d'une période histo- « rique expirante à une autre qui devait sur- « venir, si enfin, dans cette fable du phénix « renaissant, il ne vit que deux créations « vivantes et n'étudia pas la *cendre intermé-* « *diaire* (joli), à qui la faute ?... A son cœur, « qui s'abandonna toujours à des *superstitions* « *de fidélité* (imbécile !), à son cœur, que le « besoin profond d'une *communion hiérar-* « *chique* rattacha sans cesse aux héritiers dé- « générés de l'autorité féodale... en qui il sen- « tait (vraiment, le sentait-il?) que l'*esprit de* « *vie n'était plus*... Ce fut là ce qui *dévia* son « génie. Le bien ne serait-il fécond qu'en « se mariant, par une sorte d'opposition « *sexuelle*, à ce que *nous appelons le mal?* » (*Ce que nous appelons le mal,* au lieu de

dire rondement le mal, quelle délicate timidité!)

Certes ! de telles paroles suffiraient, fussent-elles seules, pour donner l'idée exacte du livre de M. Blanc, de Turin ; mais elles ne sont pas seules. Elles sont parfaitement accompagnées de tous les idiotismes connus et vieillis de cette doctrine, longtemps silencieuse, et qui depuis peu s'est remise, quand on n'y pensait plus, à parler. Écoutez ce barbeau-barbare. « Si nous examinons chez « J. de Maistre, dit M. Blanc, de Turin « (p. 145), ce sentiment *intuitionnel* qui dis« cernait dans la politique les *efflorescences* « *fidèles de la sève dogmatique*, si nous de« mandons quelle influence pouvait avoir à « ses yeux, sur *l'élaboration des formules* « *religieuses*, l'immobilité étouffante, » etc., et dites-nous si ce n'est pas là du saint-simonisme pur, pénétrant l'homme, et passé dans sa langue, comme une maladie passe dans le sang. « La force de l'humanité, dit encore

« M. Blanc, de Turin (p. 194), d'abord bru-
« tale, despotique, fratricide, devient indus-
« trielle, libérale, utile. Son génie d'abstrac-
« tion poursuit la conquête de la science, et
« ces deux travaux sont réunis par le senti-
« ment religieux de la *communion univer-*
« *selle.* » A la même page 194 : « Le cercle
« de ces deux couronnes (Rome et César) est
« *dépassé* parce que l'*œuvre s'est agrandie.*
« Les hommes cherchent dans leur horizon
« *élargi la terre promise* de leur tâche nou-
« velle, » et (toujours à cette même page 194)
ce cri impatienté et superbe : « Vous nous
« forcez à être des soldats, et nous voudrions
« être des *prêtres*, selon l'*ordre nouveau* des
« *ministres de l'alliance* et de l'*association*
« *future!* qui doit (page 196) » *embrasser les souverains et les sujets* et réaliser enfin la grande pensée saint-simonienne, — le *royaume de Dieu sur la terre !*

III

Voilà quel est l'esprit du livre qu'on nous donne aujourd'hui pour une découverte ! En supposant M. Blanc, de Turin, de la plus entière bonne foi, c'est à travers des amphigouris de cette énormité qu'il a regardé Joseph de Maistre, et qu'il a lu sa correspondance. Mais, est-il même d'une entière bonne foi ? Les âmes les plus pures perdent un peu de leur pureté quand elles sont si ardentes, et, pour avancer le *royaume des cieux sur la terre*, on peut bien couper ou arranger une correspondance diplomatique... diplomatiquement. Excuser, d'ailleurs, avec une si large bonté, le catholicisme de Joseph de Maistre, expliquer avec un aussi aimable soin comment ce grand esprit, trop absolu, hélas !

n'avait pas assez le sens de la *transition* et de l'échappement vers l'avenir dans lequel nous sommes, nous, passés maîtres, est déjà une raison, la raison suprême qui couvre tout de son importance et rachète tout par sa charité. Voyez, en effet! quelle sollicitude respectueuse nous inspire ce de Maistre, ce grand saint-simonien de la veille, sur lequel les vues courtes (et c'est le plus grand nombre) pouvaient se méprendre encore le lendemain! Nous ne voulons pas qu'on le prenne au pied de la lettre de sa gloire et de ses ouvrages, l'auteur du *Pape,* des *Soirées de Saint-Pétersbourg,* du *Bâcon*, de la *Défense de l'inquisition !* Nous voulons le faire mieux voir en adoucissant ce profil d'aigle qui choque tant de braves gens, et en l'éclairant des rayons veloutés de la *communion universelle!* Nous voulons qu'on sache bien (et lui-même, que ne peut-il l'apprendre dans son cercueil!) à quel point il était digne, sans qu'il sans doutât peut-être, car

le génie a parfois de ces distractions ! d'exercer le sacerdoce selon l'*ordre nouveau*. Prêtre manqué, en fait, mais non en esprit, de la religion définitive de l'humanité, mais vers lequel les lévites de l'avenir se retournent avec une sympathie dénichée d'hier matin, et s'écrient : « Ma parole d'honneur ! la diplomatie est bonne à quelque chose, puisque, après tout et grâce à elle, nous pouvons embrigader ce vieux retardataire de de Maistre et le forcer à venir avec nous ! »

Et je doute qu'il y soit allé ou qu'il y aille, mais voilà l'effort de ces messieurs, représentés pour l'heure par M. Blanc, de Turin. Enrôler au profit de leurs idées, dans la *presse* des esprits qu'ils font pour le compte du saint-simonisme, cette recrue forcée d'un homme de génie, c'était adroit ! c'était presque fort ! Rester saint-simonien et exploiter convenablement ce nom sonore et fier de Joseph de Maistre, c'était déjà un

bien joli problème, mais faire de l'auteur du *Pape* un saint-simonien rétrospectif, c'était un problème supérieur ! Eh bien ! le voilà risqué et résolu, et pourquoi pas? On a bien fait (toute une école, je crois) de Jésus-Christ un sans-culotte. Joseph de Maistre a dit lui-même, dans une des plus charmantes lettres d'un recueil où il y en a de charmantes (mais nous les voudrions toutes, entendez-vous !) : « Les sottises vont loin, quand elles prennent des ailes de papier. »

IV

Encore une fois, il ne s'agit point de la valeur littéraire, biographique et humaine de cette correspondance, dont le ton est d'un grand seigneur de tête qui domine toutes les questions et quand il ne les résout pas, joue avec elles, bonhomme de génie! Si M. Blanc, de Turin, n'avait publié que ces lettres, sans les *passer au bleu* de son saint-simonisme, toujours présent, s'il nous avait privés de son long commentaire et de son interprétation inquiétante, nous serions ses très humbles et très reconnaissants serviteurs. Il nous aurait donné un délicieux livre de plus, et fait *revoir* ce que nous avions déjà vu: l'homme d'esprit dans de Maistre, qui fut spirituel autant que Voltaire

avec une ordonnance d'idées dont Voltaire ne se doutait même pas, ce qui fait de de Maistre un homme d'une supériorité, qu'on me passe le mot, *intégrale*. Oui, nous l'avions déjà! A part le saint-simonien, ce chef-d'œuvre enterré et extrait des fouilles d'une chancellerie, nous connaissions tout le Joseph de Maistre qui est ici. Il avait donné cet accent. Les âmes douces qui lisent peu et à qui on dit, en ce moment, « vous doutiez-vous que cet absolutiste cruel, hautain, et même atroce parfois (rappelez-vous le bourreau!), que ce bourreau enfin de Joseph de Maistre eût de ces douceurs, de ces tendresses et de ces charmes dans la voix? », les âmes douces qui lisent peu ne savaient que répondre, et de confiance se cavaient d'une reconnaissance beaucoup trop vive pour M. Blanc, de Turin. Elles ignoraient qu'on avait déjà une correspondance de M. de Maistre, encore plus familière, encore plus en déshabillé et en pantoufles que

celle-ci, et dans laquelle l'auteur montrait cette grâce infinie qu'a d'ailleurs toujours la grande force. Cette correspondance, publiée il y a quelques années par le comte Rodolphe de Maistre (le fils de l'auteur), eût empêché les étonnements qu'on doit avoir quand on va pour la première fois de cet homme tout-puissant à cet homme aimable. La surprise sur laquelle on a spéculé aujourd'hui ne fera donc se récrier que les esprits qui ne sont pas très au courant des choses de la littérature. Pour les autres, il n'y a dans ce livre d'étonnant vraiment et de nouveau, comme une bombe qui arrive en pleine paix, que le Joseph de Maistre saint-simonien !

Et un saint-simonien qui parle piémontais avec rage contre l'Autriche et la souveraineté, qui se moque du pape avec un ton aussi incroyable dans de Maistre qu'un juron sur les lèvres de Louis XIV, et qui, enfin, à deux ou trois places, est aussi sot qu'un incrédule! En vérité, c'est là ce qui est surpre-

nant, étonnant, répugnant et hérissant dans ce livre. C'est là ce qui surprendrait lui-même Joseph de Maistre, s'il pouvait s'y voir. Il y serait comme le Doge de Gênes à Versailles, mais il ne s'en consolerait pas avec un bon mot. J'imagine même qu'il s'en vengerait par plusieurs ! Lui seul conviendrait, en effet, pour commenter ce commentaire, pour rendre à ses juges leur jugement! Lui seul se reconnaîtrait bien dans cette glace non de Venise, mais de Turin, et nous dirait si elle est vraiment bien étamée! Lui seul nous fixerait sur les mérites des interprétations qu'on fait de lui et des honneurs subits qu'on lui rend.

Pendant que durait ma lecture, je me le suis figuré, ce grand esprit de mesure, lisant les choses sans mesure, sans prudence, sans le *froid de l'en-haut* qu'on lui attribue aujourd'hui. Je me le suis figuré, ce grand absolu de principes, à qui nous n'avions pas jusqu'ici une seule inconséquence à repro-

cher, lisant les contradictions contre lesquelles il se heurte pour la première fois, genre de soufflets intellectuels qu'il s'applique de ses deux mains diplomatiques non pas sur son visage d'ambassadeur, mais sur sa face d'immortalité, et vraiment j'ai comme entendu sa raillerie superbe passer, dans son mortel éclat de rire, sur le livre de M. Blanc, de Turin, et nous dire, avec ces jeux de mots qu'il ne craignait pas et avec lesquels il se délassait, entre amis, de la gravité de son génie : « Quand vous voudrez déguiser un homme et l'enfariner dans des idées qui masquent bien les siennes, il y a mieux que le blanc d'Espagne, il y a le blanc de Turin. »

V

Je finirai cependant par un mot sérieux. Depuis quelque temps le saint-simonisme, que l'on croyait mort, se réveille et se frotte les yeux sur ce lit où il s'était endormi (peut-être de s'entendre !) et que nous avions pris assez bêtement pour un tombeau. Il sort de son sommeil de vingt-cinq ans : mais qu'est-ce que vingt-cinq ans pour des Épiménides de cette force, qui sont toujours frais et gaillards après leurs plus durs sommes, pour ces *ajourneurs* infatigables, qui datent tout de l'éternité ?... Le voilà réveillé, il s'est mis debout. Il s'est fait entendre. L'*Ego sum papa!* a retenti. Le Père Enfantin a monté sa voix paternelle au niveau des circonstances, mûres pour les projets de son troupeau. Après le livre du

Père Enfantin contre le Père Félix et contre le christianisme et la société, voici le livre de M. Blanc, de Turin, qui veut ramener à Saint-Simon, Joseph de Maistre, ce vieux Léviathan du catholicisme, avec le harpon d'un commentaire peut-être un peu trop recourbé. Demain probablement quelque autre publication inattendue et hardie sera lancée. Pour les pêcheurs d'hommes du saint-simonisme, il y a un plus gros poisson encore que M. de Maistre, et c'est l'opinion, qu'on a manquée il y a vingt-cinq ans. Dans le livre de M. Blanc, de Turin, de Maistre n'est qu'une occasion d'abord et devient un accessoire. L'important, c'est d'élargir son éclectisme jusqu'à ce que toutes les idées unies, comme dit M. Blanc, de Turin, avec une grâce si chaste, par une *espèce d'opposition sexuelle* puissent tenir dans cet éclectisme supérieur, et voilà pourquoi, à propos de Joseph de Maistre, qui disparaît *là-dedans*, comme une goutte de pluie dans

la mer, on nous fait entendre aujourd'hui toutes les *Marseillaises* déjà chantées, tiers état, patrie, humanité, liberté parlementaire, industrie, amour universel, haine à l'Autriche, à bas le pape ! et vivent les femmes !

ŒUVRES POSTHUMES DE LAMENNAIS

LA CORRESPONDANCE

I

Cette Correspondance n'a que deux volumes et l'on voudrait qu'elle en eût cent. L'intérêt qu'elle inspire est très grand. Pour les curieux de nature humaine, pour les moralistes, pour ceux que la vie et son impatientant mystère préoccupent plus que les babioles menteuses de l'art d'écrire, les Correspondances sont les vrais livres, et le style qu'elles ont est vraiment l'*homme*, comme le disait Buffon un peu

trop du style en général, Buffon qui, par parenthèse, n'aurait pas su écrire une lettre. Il en eût fait un livre, à coup sûr. La correspondance de Lamennais, publiée aujourd'hui par son exécuteur testamentaire, M. Forgues, n'est qu'un fragment d'un tout que nous n'aurons peut-être jamais. D'autres lettres, — en grand nombre probablement, — sont restées et resteront inédites pour des raisons et des scrupules que nous n'avons pas à juger.

L'éditeur a donné, lui, tout ce qu'il a pu de cette Correspondance qui, malheureusement, s'arrête de 1839 à 1840, c'est-à-dire au curieux moment où Lamennais, âgé de plus de cinquante ans, venait de publier ces *Paroles d'un Croyant* que, dans son illusion, il croyait un livre exclusivement politique, et qui firent l'effet, quand elles parurent, d'une torche dans un champ de blé. Condamné à Rome alors, mais, comme tous les hérétiques au commencement de

leur hérésie, faisant la distinction de l'Église et de la cour de Rome, il affirmait, à ce moment encore, son respect pour l'Église, se vouant seulement à un silence absolu, à un silence de trappiste sur les choses religieuses comme il le dit dans deux ou trois lettres de la présente collection. Tel était le Lamennais de 1839, dont le reniement depuis fut si complet et si retentissant, et ne laissa rien à désirer à ses amis et à ses ennemis. Telle était la pensée dans laquelle il s'enfermait et voulait rester, écrit-il à cette date, quand tout à coup la Correspondance finit.

Certainement, voilà qui est dommage ! la conscience d'un tel homme eût été bonne à étudier et à connaître dans le détail des circonstances suprêmes où, selon nous, il naufragea et se perdit... S'il fut un apostat, — car nous ne pouvons changer, parce que sa cendre est chaude encore, ni la nature des choses ni le sens des mots, — nous

avouons cependant qu'il ne fut pas, du moins, un apostat vulgaire, et que ses motifs pour le devenir n'étaient pas ceux qu'on lui a prêtés... Qui s'est trompé une fois peut se tromper une seconde, et l'Opinion, la grosse Opinion publique, qui n'en fait jamais d'autres d'ailleurs, s'est assez longtemps méprise sur Lamennais. La correspondance publiée aujourd'hui le prouve. Elle a parfaitement absous Lamennais des accusations d'orgueil, d'ambition, de haine et d'envie accumulées sur sa mémoire.

Désormais il ne restera rien de ce Lamennais factice inventé par des ressentiments qui semblaient légitimes. Nous croyons qu'il n'en restera rien; mais prenez garde! il n'en restera pas moins l'apostat, et, quels que soient les motifs connus ou inconnus de l'apostasie, on n'effacera pas de l'histoire de Lamennais ce mot effroyable, entré de force dans son nom. Les philosophes auront beau prendre, en effet, leur aplomb et leurs

airs vainqueurs en parlant de cette *évolution philosophique*, on sera toujours en droit de leur dire : — Pourquoi toujours laver ce linge, s'il est si blanc? Pourquoi toujours répéter comme lady Macbeth, mais en frottant la main que l'on veut faire admirer : « Hé! disparais donc, tache maudite! » si réellement il n'y en a pas?... Si Lamennais est grand pour avoir manqué à une parole d'honneur donnée à Dieu, devant son autel, (la seule parole d'honneur à laquelle on puisse manquer apparemment!), pourquoi le justifier et ne pas passer outre?... En vérité, ce n'est pas fier.

Quant à nous, nous laisserons l'apostat à l'histoire, qui saura bien comment le prendre et le traiter; et nous ne parlerons aujourd'hui que du Lamennais que nous venons de découvrir en lisant ses lettres. Ce n'est plus ici le Lamennais des œuvres complètes, l'illustre écrivain, le lutteur et l'hérétique scandaleux : c'est le Lamennais secret,

intime, de la *Correspondance*, lequel, surgissant soudainement de ces documents imprévus, renverse le Lamennais connu, le Lamennais presque légendaire ! et qui, sans cette correspondance, eût été traditionnel demain.

II

Et en effet, est-il besoin de le rappeler et de le peindre une fois de plus, comme on ne l'a que trop peint déjà ? Nous avons tous été plus ou moins dupes de ce talent de Lamennais, trop grand pour ne pas nous faire illusion, car, ne nous y trompons pas, tout grand talent est un prestige. Le *Paradoxe du comédien*, de Diderot, ne s'applique pas seulement qu'au comédien et à la comédie; il s'applique aussi à cette autre comédie qui s'appelle l'art en littérature, et à cet autre comédien qu'on nomme l'écrivain. De bonne foi sur le fond des choses, mais par cela seul qu'il veut les exprimer de manière à plaire à l'esprit ou à le convaincre davantage, l'écrivain calcule ses effets pour ses livres comme le comédien pour la

scène, — et ceux-là, parmi les écrivains, qui passent pour les plus inspirés, sont ceux dont le calcul est le plus rapide, mais n'en est pas moins du calcul. Lamennais, le grand écrivain et le prêtre écrivain, a toujours porté à la distance de ses livres le masque éclatant et sombre de son génie; mais le visage vrai, le visage humain qu'il y avait dessous, qui l'avait vu, et qui jamais s'en était douté?

Tout le temps que Lamennais fut prêtre, ses écrits, qui rappelaient Bossuet et semblaient un écho de ses foudres, avaient la hauteur de la chaire chrétienne et la majesté d'un autel; et quand le prêtre eut déchiré sa robe, son génie, noir et brillant comme celui de ce rude Africain que l'on a comparé à un miroir d'ébène, ne parut que plus noir et plus sombre après l'extinction de l'auréole de foi qui l'avait illuminé vingt ans. Alors, de Tertullien il passa au Dante... et même ceux qui lui trouvaient

dans ses écrits l'invective amère et la profondeur enflammée du grand citoyen de Florence lui trouvaient aussi jusque dans son visage le galbe sinistre de Celui qui était revenu de l'enfer.

A ces deux moments d'une vie rompue et qu'il jeta comme une branche d'arbre cassée, de deux côtés si différents, Lamennais avait le masque colossal que le génie se compose lui-même et qui fait croire à la toute-puissance de la vie et de l'intensité dans ces sublimes infirmes, dans ces pauvres créatures souvent délicates et souffrantes, que ce soit Lamennais lui-même, Pascal ou Byron,/et c'est ce masque oublié, délacé dans les lettres familières et faciles, où l'on respire même de son talent, qui permet de trouver sous l'écrivain l'homme. Oui, c'est ce masque que Byron a ôté avec Moore et que Pascal a gardé comme il a gardé son cilice, que voilà aujourd'hui sur la table, dans ces lettres de Lamennais !

Eh bien! le visage que l'on peut voir maintenant, le visage qu'il y avait sous ce masque altier, désolé, sourcilleux, *dantesque*, et que nous prenions pour la figure de Lamennais, était précisément le contraire de ce masque impérieux, amer et tragique! L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, ce logicien ardent, cet esprit péremptoire, ce polémiste formidable qui vivait sous cette visière baissée de son génie, était... le croira-t-on? mais la Correspondance est là..., une malingre chose humaine, apte aux tendresses du cœur et enfermant sa vie entre deux ou trois amitiés d'hommes et de femmes qui le consolèrent toujours de tout dans les afflictions de sa gloire. Quand il traduisit l'*Imitation* et qu'il y oubliait son génie, il allait tout uniment au courant pour lequel il était fait, il suivait la pente de son âme et de son instinct. Quoiqu'il ne fût pas moine, il comprenait profondément ce bonheur silencieux et monacal de la claire et tran-

quille cellule où l'on reste seul « avec un petit livre dans un petit coin, » et tant qu'il le put, et eu égard aux nécessités que lui avaient créées son genre de talent et sa renommée, il réalisa toujours cette vie méditative et solitaire.

Il n'eut longtemps d'autre bonheur, ce lutteur qui paraissait infatigable, qu'à revenir à son coin de Bretagne, partageant son temps entre l'étude, la prière, la rêverie, car ce terrible Lamennais, c'était un rêveur ! Cet amasseur de tempêtes autour de son nom était un écouteur de vent et un contemplateur de pluie. Comme Chateaubriand, son illustre compatriote, qui, lui aussi, changea d'opinion, mais qui garda sur Lamennais la supériorité de l'unité religieuse, il était de nature un rêveur, et même il préserva toujours la naïveté de sa rêverie, quand Chateaubriand travaillait la sienne et coquetait avec elle. Ce roseau pensant de Pascal, qui n'avait pas besoin qu'un univers

s'armât pour l'écraser, quand il remuait, lui, l'univers, et qui, comme tous les roseaux, aimait le bord de l'eau, même la plus humble, ce fortuné de renommée qui s'appelait Félicité, le nom le plus mélancoliquement moqueur qui puisse être donné à un homme, ne fut jamais heureux et n'était rien de plus qu'une âme triste dans un corps malade.

Il l'a dit lui-même, avec la simplicité qu'il aimait : « il y a beaucoup de tristesse dans « mon âme. Je suis né avec cela. » Comme tous les tristes, il ètait né doux. « Bossuet, « écrit-il, nous dit que la princesse Palatine « fut douce avec la mort. Je voudrais que « nous fussions doux avec la vie, mais cela, « j'en conviens, est plus difficile. » Et il le trouvait plus difficile parce qu'il était, comme beaucoup de doux, très enclin à de grandes colères. Ses lettres en sont une flambée ! La colère qui y monte comme une flamme, qui y saisit tout, qui y éclaire tout,

— mais qui y décompose tout aussi quelquefois, — la colère qui n'a pas encore cessé, dans la plus grande partie de ces deux volumes, d'être une sainte colère, est le caractère dominant de cette fulgurante correspondance, qui fait penser au mot profond des Écritures, quand elles parlent « de la colère de l'Agneau. » Resté un enfant dans la vie, comme, du reste, cette promptitude à la colère le prouve bien, car il n'y a d'hommes forts que les sang-froids ou les sang-froidis, à qui le monde appartient, disait Machiavel; resté un enfant comme un poëte de métaphysique par l'esprit, et un prêtre par le cœur et les habitudes (les prêtres sont toujours des enfants quand ils sont descendus de l'autel), Lamennais n'avait pas grand goût pour la réalité qui le blessait souvent, qui le faisait bondir de souffrance, cette sauvage hermine de Bretagne, et il s'en détournait, se retirant violemment en lui-même, les yeux retournés

en dedans et attachés sur une idée, — une idée qui fut la vérité pendant une moitié de sa vie et une erreur pendant l'autre moitié, — mais qui, dans tous les temps, a suffi aux aspirations et aux ardeurs de cette âme désintéressée !

Voilà ce qu'il fut, en effet, — une âme désintéressée ; — mais avant ces lettres, de toutes les grandeurs auxquelles il aurait pu prétendre, c'eût été la dernière peut-être qu'on eût pensé à lui accorder ! Le 24 mai 1826, écrivant à la comtesse de Senft, un de ces anges d'amitié comme il en passa plusieurs dans sa vie, il se définissait sans regret, sans amertume et même sans tristesse, « un homme pauvre, sans nom, sans place, sans position, à qui bien prenait de ne rien demander aux hommes et de ne vouloir absolument rien d'eux ; » et excepté le « sans nom, » car la gloire, à cette heure-là, faisait du sien le plus beau qu'il eût alors en Europe, tout était vrai dans cette défi-

nition qu'il donnait de lui-même et qui resta vraie, même quand il eut abandonné Dieu pour les hommes. Une âme désintéressée ! Voilà donc ce qu'il fut et continua d'être, ce grand ambitieux, trompé et offensé, dont on a dit qu'en lui tendant ses lacs de pourpre, Rome pouvait le prendre, ce lion superbe ! Il faut voir au contraire, dans la Correspondance, le peu d'effet que produisit sur lui la note trouvée dans les papiers de Léon XII, qui le désignait pour la prochaine promotion au cardinalat. Il n'en ressentit pas le moindre trouble, et ce n'est pas cette haute dignité qu'il regretta, mais ces pauvres biens de quatre sous qu'il n'eut pas davantage : l'indépendance et l'obscurité.

L'ambitieux détruit dans le Lamennais officiel, l'homme de la rancune et de la vengeance croule du coup et disparaît. De même le haïsseur implacable, car pourquoi aurait-il haï ? De même le pessimiste enve-

nimé qu'un critique s'acharnait à voir en lui l'autre jour et qui n'y fut jamais. Pessimiste! lui! Lamennais! Il ne l'était pas plus que M. de Lafayette! On n'est pas pessimiste pour dire du mal du règne de Louis-Philippe! C'était un optimiste bien plutôt, comme le sont tous les entêtés d'espérance. Des vertus chrétiennes qu'il congédia, l'espérance était la seule qu'il eût retenue. C'est elle qui lui fit écrire ce mot d'*Avenir* à la tête de son journal, le plus grand acte de sa vie, et ce fut elle encore qui le fit croire à l'avenir de l'humanité, avec l'obstination d'un utopiste et d'un Breton. Après cela, voyez ce qui reste du Lamennais d'hier dans tous ces débris! Et d'ailleurs, nous ne sommes pas au bout des découvertes de la Correspondance. Sous le masque de lave de la plus impétueuse pensée auquel la réflexion ait jamais attaché ses rides et ses ombres, sous la fière moulure du lutteur le plus redoutable qui ait jamais terrassé

l'ennemi, ce n'est pas tout que d'avoir trouvé une âme à laquelle nous ne pouvions guère nous attendre. Sous ce masque imposant, terrifiant, qui n'a jamais souri que comme Oreste, dans l'ironie de la fureur ou dans l'âpre joie du sarcasme, nous allons à présent montrer un esprit que personne n'aurait deviné.

III

Et cet esprit-là, — c'est l'esprit même, comme on dit en France; l'esprit, un don, — le plus précieux des dons intellectuels, — le plus beau diamant qui puisse fermer la couronne du génie et que le génie n'a pas toujours à l'agrafe de sa couronne. Lamennais, le dialecticien Lamennais, sérieux de la gravité du prêtre d'abord, et ensuite du philosophe, est sans contredit, puissant, éloquent, incisif, dans ses œuvres, mais dans le sens français et unique du mot, il faut bien le dire, il n'avait pas prouvé qu'il fût spirituel. Cette légèreté, qui est la plus meurtrière des forces, lui manquait; cette goutte d'éther qui tue, il ne l'avait point, ou du moins ou pouvait croire, d'après ses livres, qu'il ne l'avait pas. Hormis une

phrase que nous avons trouvée il y a quelque années dans ses *Pensées diverses,* une phrase charmante sur les sots et dont nous lui avons su un gré infini, nous n'avions rien de Lamennais qui pût faire croire qu'il était spirituel comme de Maistre, par exemple, qui l'est, lui, comme s'il n'était pas Savoyard. Eh bien! il se rencontre qu'il l'était pourtant. Il se rencontre que le rêveur breton, que le théologien de la Chesnaie tenait, par un côté de ses facultés, à la famille de Rivarol et de Voltaire. Sous sa soutane de petit abbé de village comme sous cette plate redingote de philosophe qu'il endossa plus tard, il avait cette grâce de l'esprit qui triomphe de tous les milieux dans lesquels elle se joue. Il avait l'étincelle! mais il l'a gardée pour ses lettres! Elles sont spirituelles, en effet, et elles doivent l'être pour le paraître encore, du sein des flammes de tant de colères : car la colère éteint d'ordinaire l'esprit d'un homme en l'enflammant.

La colère peut dilater la verve et emporter à l'éloquence, mais l'esprit s'allume à d'autres sources; et il n'y a que Lamennais, peut-être, Lamennais, l'encoléré sublime, qui pût trouver le moyen de mêler aux torrents d'une imprécation presque biblique, comme celle qui bouillonne dans ses lettres, cette pointe d'esprit aiguë et subtile qui se plante aux articulations de toutes choses et pénètre en brillant, comme un glaive de cristal.

On ferait un piquant recueil des traits et des mots qui fourmillent dans ces lettres de Lamennais. Lui, cette face chagrine dans ses œuvres, s'éclaire ici parfois d'un mépris joyeux que ne connurent ni Junius ni Cobbett, les âpres pamphlétaires, moins âpres que lui, cependant. Écoutez-le plaisanter pour la première fois : « L'ouragan « révolutionnaire, dit-il, emportera tout, « comme une paille, et puisque cela doit « passer, je suis tout disposé à dire : Passe !

« Ce sera même assez drôle à voir s'en aller.
« Imaginez la Charte roulée en cornet et le
« cornet gonflé en ballon, tel ou tel enlevé
« dans les airs! Ils veulent être Dieu, à la
« bonne heure! Eh bien! on leur dira :
« *Gloria in excelsis!* »

Un jour qu'il souffre davantage de ses maladies, — une vraie anarchie de santé! « Je crois, écrit-il en se ravisant, que j'ai une charte en moi. » Un autre jour, à propos des Gallicans qu'il n'aimait pas mieux que la Charte, il écrivait : « ils en viendront à défendre la messe, par la raison qu'on la dit à Rome. » Et à propos des grands seigneurs de la Restauration : « Ils ne voient plus dans le pommeau de l'épée de leurs ancêtres qu'une boule à scrutin. » Dans une autre lettre : « Le mariage, seul, dit-il, unit irrévocablement. Or il n'existe plus de mariage en politique, les souverains et les nations vivent ensemble. Voilà tout! » Ingénieux jusque dans l'énergie, — « Cette

pauvre société idiote, s'écrie-t-il en 1827, qui s'en va à la Morgue en passant par la Salpêtrière! » Et dans toute la correspondance, il ne cesse pas d'être de ce tour fringant, même quand il se trompe, car il se trompe parfois, et, par exemple, très souvent, sur la monarchie. Il commençait à s'en détacher en 1827, et il croyait que tout le monde était comme lui. « Je ne vois qu'une chose dans le peuple, écrivait-il à ses amis : c'est l'indifférence la plus profonde pour tout ce qui rappelle la monarchie. Il ne tient qu'à la religion et à ses prêtres, » ce qui pouvait être vrai pour la Bretagne, mais ce qui était radicalement faux pour la France [1].

Lamennais, en disant pareille chose, se mettait son clocher dans l'œil. Seulement, une fois qu'il l'y avait mis, l'aveuglé reprenait son bonheur d'expression : « La mo-

[1] Mais à présent c'est vrai. — Prophète sans le savoir, quand il disait cela.

narchie, écrivait-il alors, est condamnée. Le jugement est rendu ; on n'attend plus que le bourreau. » Et ailleurs, dans un ton moins froid et moins hautain, mais qui déshonorait davantage : « La monarchie ! reprenait-il, elle est immortelle comme le couteau de Jocrisse qui avait usé cinq lames et trois manches. » Lancé dans ce ton, il allait toujours. Cependant, quelquefois sa raillerie s'éteignait dans une ironie pleine de tristesse, et c'était cette tristesse qui empoisonnait la morsure. « C'est une houlette qu'il lui fallait (à Charles X) et il l'aura peut-être, mais il est triste à son âge de devenir berger. » Certes, quand on pense à la destinée et au caractère du vieux roi auquel il souhaitait cette houlette, on peut se dire que jamais la grâce de l'esprit n'a été plus atrocement cruelle !

IV

L'espace nous manque pour citer davantage. Autrement, nous aurions dû multiplier à l'infini ces citations. Les lettres de Lamennais, spirituelles autant qu'éloquentes, ont dans leur forme détendue quelque chose que l'on n'avait pas vu encore sous la plume opulente, solennelle et passionnée de leur auteur. D'autres critiques, en rendant compte de la publication présente, ont cité des passages de la plus merveilleuse éloquence, il est vrai, mais qui étaient dans la donnée du talent connu et presque public de l'homme qui a écrit l'*Essai sur l'indifférence*, les *Paroles d'un Croyant, la Révolution et l'Église*, etc. Ces passages magnifiques comme expression, n'apprenaient rien de nouveau, ne modifiaient rien de ce qu'on sait sur la manière de Lamennais, et

n'avaient le droit d'étonner personne... Ce que nous avons voulu, nous, simplement indiquer, c'est qu'il y avait, dans ce livre posthume, des qualités et un accent qu'on ne connaissait pas à Lamennais, et qui le faisaient différent de lui-même, tout en y ajoutant... La Correspondance de Lamennais répondra, pour les réfuter, à deux idées communes : la première, que cet ardent tribun de l'Église d'abord, et ensuite de la démocratie, traité dernièrement encore de pessimiste, de malade et de furieux, par quelqu'un qui se porte très bien probablement, eut une âme ambitieuse et ulcérée, et la seconde, que l'esprit, cette chose svelte, retroussée, légère, n'entrait pour rien dans la composition de son talent surchargé, grandiose et pompeux.

Question humaine et littéraire maintenant résolue ! Quel que soit le jugement qu'on doive prononcer sur la conduite de Lamennais dans sa rupture avec l'Église, et ce

jugement, nous pensons que l'Histoire le fera sévère, la Correspondance n'en entraînera pas moins ces deux erreurs contemporaines sur sa personne. On y verra du moins qu'il n'était pas, comme homme, le violent d'âme et de passion égoïste qu'on l'a fait jusqu'ici, et que, comme talent, il n'était pas non plus *uniquement* le violent de couleur, de mouvement et d'idées, dans lequel on a vu trop exclusivement son génie.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

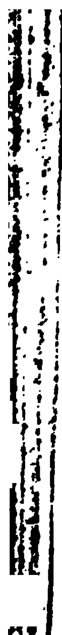
Le Mans. — Typ. Ed. Monnoyer.

ERRATUM

—

PRÉFACE DE CETTE SECONDE ÉDITION.

Lire : Le 25 novembre 1859.
Au lieu de 1850.



1.3 L

EN COURS DE PUBLICATION

A LA LIBRAIRIE V. PALMÉ

LES ŒUVRES ET LES HOMMES

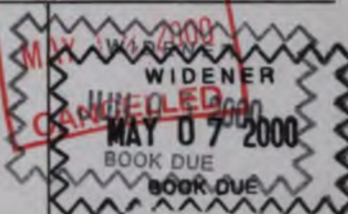
LES CINQ PREMIERS VOLUMES

Par J. BARBEY D'AUREVILLY

Le Mans. — Typ. Ed. Monnoyer.




3 2044 051 124 220


WIDENER
CANCELLED
WIDENER
MAY 07 2000
BOOK DUE
BOOK DUE


WIDENER
WIDENER
JUN 03 2000
CANCELLED
BOOK DUE

